

Discours et identité d'un migrant canadien-français au XIX^e siècle: la trajectoire de Sam
Gravel

Joanie Joubert

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en lettres françaises

Français
Faculté des Arts
Université d'Ottawa

©Joanie Joubert, Ottawa, Canada, 2012

Résumé

Dans cette étude, nous examinons la trajectoire d'un migrant canadien-français au XIX^e siècle, Sam Gravel, ainsi que les changements identitaires qu'il subit en fonction des lieux de migration qu'il atteint. Sam se rend en Nouvelle-Angleterre en 1882 pendant quelques mois. Il revient brièvement au Québec puis immigre dans l'Ouest canadien en 1883 et y demeurera jusqu'en 1891. Il s'établira ensuite dans le Midwest américain jusqu'en 1897. Il rentrera finalement au Québec et s'installera dans le village de Somerset en 1897. Il décède en 1899 d'une noyade à Québec. C'est en analysant son parcours migratoire, son mode d'établissement et son discours que nous pouvons déterminer comment s'insère sa migration dans les courants de migration du XIX^e siècle. Est-ce que ses choix sont représentatifs de la majorité des migrants de l'époque ? Comment ces choix influencent-ils sa perception des autres groupes ethniques ainsi que ses valeurs religieuses et familiales ? Sam tient un discours qui se rapproche beaucoup de celui des Canadiens français de l'époque alors qu'il se trouve dans l'Ouest canadien et tend à s'en dégager alors qu'il atteint le Midwest américain.

Remerciements

Cette thèse de maîtrise aurait été impossible à réaliser sans l'aide précieuse de plusieurs personnes. Je voudrais tout d'abord remercier ma directrice de thèse Madame France Martineau d'avoir accepté de diriger ma thèse et de m'avoir fait découvrir le fonds Gravel. Je tiens à la remercier de m'avoir permis d'utiliser ce fonds qu'elle a organisé, contextualisé et transcrit et qui fait partie, en cet état, de son *Corpus de français familier ancien*. Je la remercie également de m'avoir appuyée financièrement grâce à des assistanats de recherche dans le cadre du projet *Modéliser le changement : les voies du français* (CRSH/GTRC).

Je voudrais remercier les membres de mon jury de thèse, Madame Marie-Hélène Côté et Monsieur Éric Mathieu, du département de linguistique, pour leurs commentaires et suggestions. Je remercie également le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et le Régime des bourses d'études supérieures de l'Ontario (BÉSO) pour l'aide financière qu'ils m'ont accordée.

Un merci tout spécial à ma mère Georgette Levesque pour son soutien et ses encouragements. Merci de croire en moi.

Finalement, un immense merci à Mélanie Piché qui a été à mes côtés depuis le début de mes études universitaires. Merci pour ta compréhension, ton appui, ton soutien moral. Merci d'être là pour moi.

Introduction

L'identité et l'histoire des migrants sont inexorablement liées. Le rapport, parfois conflictuel, entre identité d'origine et identité d'accueil a été examiné par différentes disciplines : la psychologie, la sociologie, l'anthropologie et l'histoire sociale. Les migrants ont souvent laissé des traces écrites, sous formes de journaux ou de correspondance, qui permettent, par une analyse discursive, de retracer les changements identitaires auxquelles le migrant a fait face au cours de sa migration. Au Canada français, le XIX^e siècle représente une époque riche sur le plan de l'analyse discursive des migrants. En effet, l'identité canadienne et canadienne-française naissent et se définissent au cours du XIX^e siècle, surtout grâce aux élites cléricales et laïques. De plus, l'émigration et l'immigration ont été très fortes au Canada au cours de cette période, surtout à partir du dernier quart du XIX^e siècle jusqu'au premier quart du XX^e siècle. L'analyse des écrits de ces migrants permet de comprendre non seulement leur parcours et les groupes qu'ils côtoient, mais aussi les valeurs qui étaient les leurs et les changements identitaires qui ont pu les affecter.

La question du nationalisme canadien-français a beaucoup été étudiée par les historiens. Certains d'entre eux dont Fernand Harvey et Marcel Martel affirment que le Canada français en tant que projet de société avant 1960 aurait déjà existé dans l'esprit des élites canadiennes-françaises de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle¹. L'élite aurait structuré l'identité canadienne-française et aurait encouragé la volonté de s'appropriier un territoire étendu, tout en s'efforçant de créer un réseau institutionnel afin de

¹ Fernand Harvey, « Le Québec et le Canada français : histoire d'une déchirure », dans Simon Langlois (dir.), *Identités et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 49-64 et Marcel Martel, « Le débat autour de l'existence et de la disparition du Canada français : état des lieux », dans Simon Langlois et Jocelyn Létourneau (dir.), *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 129-145.

transmettre cette identité. Elle avait également un projet nationaliste prônant les droits des Canadiens français hors Québec. Ce projet ethnoculturel, pancanadien et non territorial², aurait regroupé tous les catholiques francophones du Québec, de l'Ouest canadien, de l'Acadie et même de la Nouvelle-Angleterre. Les frontières de ce Canada français auraient été influencées par la migration : les migrants portant l'identité canadienne-française avec eux agrandissaient ce territoire³.

Alors que le clergé de l'Ouest canadien encourageait cette migration francophone, le clergé québécois a graduellement montré des réticences par rapport à ce projet, souhaitant plutôt conserver les francophones au Québec. En fait, la Révolution tranquille constitue une rupture puisque le discours sur la nation canadienne-française est remplacé par un discours sur l'identité québécoise selon lequel les minorités francophones hors Québec sont vouées à l'assimilation⁴. Or des éléments de ce discours sont déjà présents chez nombre des membres du clergé et dans les écrits de Jules-Paul Tardivel à la fin du XIX^e siècle et de Lionel Groulx au début du XX^e siècle. Ces derniers croyaient en effet que la seule façon d'assurer la survivance du Québec au sein d'un Canada anglais était de conserver un Québec fort et de minimiser l'émigration canadienne-française.

La crainte de l'assimilation était déjà omniprésente à cette époque. En effet, dès le début du XIX^e siècle, la volonté des anglophones de se désigner comme « Canadiens » crée une tension identitaire qui force les francophones à revoir leur identité⁵. Les Canadiens de langue française ne sont pas prêts à consentir à une identité commune avec les Anglais qui ont conquis le pays et ils ne peuvent donc pas porter tous deux le même substantif.

² Marcel Martel, *loc. cit.*, p. 134.

³ *Ibid.*

⁴ Fernand Harvey, *loc. cit.*, p. 54-58.

⁵ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, Montréal, Boréal, 1998, p. 70.

Cependant, selon Joseph-Yvon Thériault, les Canadiens français se nomment encore entre eux « Canadiens » jusqu'en 1867, bien que cette appellation représente uniquement pour eux les Canadiens de langue française. C'est donc dû à la crainte de l'assimilation, à l'impossibilité de garantir le respect de leurs droits et de leur identité par la politique que les élites sentirent leur identité française menacée et se pressèrent d'affirmer leurs valeurs distinctes par une identité ethnique. Il s'agit de

la conscience qu'un groupe (conçu comme partageant une même origine géographique, des caractéristiques phénotypiques, une langue et un mode de vie communs - ou un mélange de tout cela) a de sa position économique, politique et culturelle par rapport aux autres groupes de même type faisant partie du même état⁶.

Ainsi, les valeurs canadiennes-françaises créées en réaction au nationalisme canadien du XIX^e siècle sont issues de deux courants : le nationalisme libéral et le clergé. Le premier prêchait l'importance de conserver, dans la première moitié du XIX^e siècle « nos lois [la Coutume de Paris], notre langue, notre religion⁷ », soit un libéralisme basé sur les valeurs de l'ancien régime. Mais ce nationalisme a échoué à s'enraciner à la suite des rébellions puisque le mouvement était trop divisé entre les modérés et les radicaux. C'est le clergé qui a voulu redéfinir les valeurs de la société après cet échec. Le clergé est donc devenu la force rassembleuse après les rébellions en établissant le nationalisme canadien-français fondé sur les valeurs traditionnelles de cette société : « la foi de ses ancêtres, maintenir les cadres familial et paroissial intacts, demeurer enraciné dans la terre ancestrale et résister à l'industrialisation⁸. » L'ultramontanisme faisait aussi partie des valeurs de ce clérical-nationalisme. Pour Mgr Laflèche (évêque de Trois-Rivières de 1870 à 1898), « la nation est constituée par l'unité de langue, l'unité de foi, l'uniformité des mœurs, des coutumes et des

⁶ Louis-Jacques Dorais, « La construction de l'identité » dans Denise Deshaies et Diane Vincent (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 8.

⁷ Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1986, p. 44.

⁸ *Ibid.*, p. 55.

institutions, et la mission du Canada français est de constituer un foyer de catholicisme dans le Nouveau Monde⁹. » Il s'agissait donc des valeurs les plus défavorables aux idéologies progressistes de l'époque : le libéralisme, la laïcisation, le rationalisme du XVIII^e siècle, la Révolution française, l'industrialisation et l'urbanisation¹⁰. Or, les Canadiens français de la fin du XIX^e siècle étaient aussi confrontés aux nouvelles valeurs libérales qui refaisaient surface grâce aux membres du Parti rouge qui étaient plus progressistes : le libéralisme et l'anti-ultramontanisme étaient les valeurs prônées par ce groupe. Ce programme, le Parti Rouge ne parvient pas à le mettre en pratique. Ils ne sont pas portés au pouvoir assez souvent ni assez longtemps. Malgré tout, ils obtiennent toujours, jusqu'en 1867, une assez forte proportion du vote populaire¹¹.

On connaît donc assez bien la position publique des élites canadiennes de la fin du XIX^e siècle sur la migration et sur leurs idéaux concernant les valeurs canadiennes-françaises à véhiculer. Toutefois, peu d'études se sont penchées sur le discours privé, de l'élite ou de gens d'origine plus modeste pour cette période. Il existe de plus en plus de recherches sur le discours identitaire en contexte minoritaire ou majoritaire, pour l'époque contemporaine. Notons entre autres les travaux de Annette Boudreau¹² en Acadie, de Wim Remysen, de Denise Deshaies et Diane Vincent, de Jocelyn Létourneau, de Danielle Forget, et de Gérard Bouchard¹³ au Québec, de Monica Heller, Normand Labrie et Joseph-Yvon Thériault¹⁴ en Ontario.

⁹ *Ibid.*, p. 56.

¹⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹¹ *Ibid.*, p. 57.

¹² Annette Boudreau et Lise Dubois, « Français, acadien, acadjonne : Competing discourses on language preservation along the shores of the Baie Sainte-Marie » dans Alexandre Duchêne et Monica Heller (dir.), *Discourses of endangerment: Interest and Ideology in the defense of languages*, New York, Continuum International Publishing Group London, 2007, p. 99-121.

¹³ Wim Remysen, « Le recours au stéréotype dans le discours sur la langue française et l'identité québécoise :

Pour l'époque moins contemporaine, les travaux sur le discours privé sont plus rares. Notons toutefois l'ouvrage collectif intitulé *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*¹⁵. Dans cet ouvrage, France Martineau et Annie Avard examinent, à partir de la correspondance d'une famille ouvrière montréalaise du XIX^e siècle, les traits qui caractérisent l'identité canadienne-française. Elles concluent que la famille et la religion demeuraient des valeurs fondamentales pour ces migrants alors que la langue ne fait pas partie de leurs thèmes de correspondance¹⁶. Dans ce même ouvrage, Marcel Martel fait une analyse sociohistorique du corpus de correspondance de la famille Frenière. Son objectif est « d'identifier non seulement les stratégies familiales de survie économique, mais aussi celles d'adaptation et d'intégration à la société américaine¹⁷ ». Martel montre la diversité des parcours canadiens-français aux États-Unis et fait état des différentes fonctions que tient la correspondance pour cette famille, dont celle de maintenir les liens familiaux. Jean Lamarre a également étudié l'émigration canadienne-française aux États-Unis, notamment dans le

une étude de cas dans la région de Québec » dans Denise Deshaies et Diane Vincent (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 95-121.; Denise Deshaies et Diane Vincent (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, 225p. ; Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2000, 194p. ; Khadiyatoullah Fall, Danielle Forget et Georges Vignaux, *Construire le sens, dire l'identité : catégories, frontières, ajustements*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, 109 p. et Gérard Bouchard, *Raison et contradiction : le mythe au secours de la pensée*, Québec, Nota Bene, 2003, 134 p.

¹⁴ Monica Heller et Normand Labrie (dir.), *Discours et identités : La francité canadienne entre modernité et mondialisation*, Cortil-Wodon, Proximités E.M.E., 2003. ; Monica Heller, « Variation dans l'emploi du français et de l'anglais par les élèves de langue française de Toronto » dans Raymond Mougéon et Édouard Béniak (dir.), *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 153-170 et Joseph-Yvon Thériault, « La nation francophone d'Amérique : Canadiens, Canadiens français, Québécois », dans Caroline Andrew (dir.), *Dislocation et permanence : L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 111-137.

¹⁵ Yves Frenette, John Willis et Marcel Martel (dir.), *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 298 p.

¹⁶ France Martineau et Annie Avard, « Langue et identité dans le Québec du XIX^e siècle : une écriture triangulaire » dans Yves Frenette John Willis et Marcel Martel (dir.), *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 131-132.

¹⁷ Marcel Martel, « "Gardons contact" : l'expérience épistolaire de Jean-Henri et de Maxime-Ovila Frenière en Nouvelle-Angleterre, 1912-1929 » dans Yves Frenette, John Willis et Marcel Martel (dir.), *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p.176.

Michigan¹⁸ ainsi que le parcours de Joseph-François D'Avignon, un Canadien français s'établissant aux États-Unis à la suite des rébellions de 1837¹⁹.

Par ailleurs, peu d'études ont abordé l'identité des migrants canadiens-français en mettant en parallèle leur parcours migratoire et leur discours. C'est ce que ma thèse propose d'examiner à travers le cas de Sam Gravel, un migrant canadien-français originaire du Québec, afin de mettre en parallèle son expérience migratoire dans l'Ouest canadien et celle dans le Midwest des États-Unis. Ma thèse de maîtrise s'inscrit donc dans les études portant sur l'identité des francophones. En effet, on connaît peu l'adhésion réelle des Canadiens français à ces valeurs et encore moins si les migrants canadiens-français perpétuaient ces valeurs dans leur lieu de migration. On sait que les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre ont assez bien conservé leur identité canadienne-française puisqu'ils habitaient de petites communautés où l'on recréait des Petits Canadas. Mais qu'en était-il des migrants canadiens-français qui se rendaient dans l'Ouest canadien ? Dans le Midwest américain ? En fait, l'histoire et l'identité des Canadiens français vers l'Ouest canadien et vers le Midwest américain demeure moins étudiée. Les travaux d'André Lalonde²⁰ et de Robert Painchaud²¹ demeurent des sources très citées lorsqu'il est question de migration dans l'Ouest canadien et ceux de Dick Hoerder²² retracent l'immigration de l'Ouest canadien en

¹⁸ Jean Lamarre, « Modèle migratoire et intégration socio-économique des Canadiens français de Saginaw, Michigan, 1840-1900 », *Labour/ Le Travail*, vol. 41, printemps 1998, p. 9-33.

¹⁹ *Id.*, *D'Avignon: Médecin, patriote et nordiste*, Montréal, VLB éditeur, 272 p.

²⁰ André Lalonde, « L'Église catholique et les Francophones de l'Ouest, 1818-1930 », *S.C.H.E.C., Sessions d'étude*, n° 50, 1983, p. 485-497 ; André Lalonde, « L'intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, no 2, 1979, p. 163-185 ; André Lalonde, « Les Canadiens français de l'Ouest : espoirs, tragédies, incertitudes » dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 81-95.

²¹ Robert Painchaud, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 303 p.

²² Dick Hoerder, *Creating societies: immigrant lives in Canada*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1999, 375 p.

incluant nombres d'exemples de migrants de toutes origines dans l'Ouest canadien. Les travaux d'Aidan McQuillan²³ et de Jean Lamarre²⁴ parlent spécifiquement de l'établissement des communautés francophones dans le Midwest américain. De plus, Jean Lamarre a étudié le parcours d'un migrant : Joseph-François d'Avignon²⁵. L'étude de cas que je propose ici vient appuyer ces recherches, en retraçant le parcours d'un migrant et en étudiant la correspondance afin d'analyser les changements identitaires qu'il a vécus.

Il faut admettre, toutefois, que les écrits portant sur l'identité elle-même sont quant à eux nombreux depuis la décennie 1880²⁶. Alors que certains affirment que l'identité est héritée et « provient de la naissance de nos origines sociales²⁷ », d'autres affirment qu'elle est dynamique et qu'elle fait partie d'un processus²⁸. Dans cette dernière perspective, « l'identité est la façon dont l'être humain construit son rapport personnel avec l'environnement²⁹. » Ainsi, lorsque l'environnement, autant sur le plan physique que relationnel, change, l'identité de l'individu subit aussi des changements. Ainsi, dans quelle mesure évolue l'identité de Sam Gravel durant sa migration dans l'Ouest canadien et dans le Midwest des États-Unis ? Dans une perspective plus large, les valeurs canadiennes-françaises traversent-elles la frontière québécoise de l'époque ? Le migrant perpétue-t-il ses valeurs ou intègre-t-il des valeurs de son nouvel environnement ? Le Canada français déborde-t-il les frontières québécoises ?

²³ D. Aidan McQuillan D. Aidan, « Les communautés canadiennes-françaises du Midwest américain au dix-neuvième siècle », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 98-115.

²⁴ Jean Lamarre, *La migration des Canadiens français vers le Michigan au XIX^e siècle*, 228 p. et Jean Lamarre, « Modèle migratoire et intégration socio-économique des Canadiens français de Saginaw », p. 9-33.

²⁵ Jean Lamarre, *D'Avignon: Médecin, patriote et nordiste*, 272 p.

²⁶ Louis-Jacques Dorais, *op. cit.*, p. 1.

²⁷ Vincent De Gaulejac, « Identité » dans J. Barus-Michel, E. Enriquez, et A. Lévy (dirs.), *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, Paris, Érès, 2002, p. 177.

²⁸ Geneviève Vinsonneau, *L'identité culturelle*, Paris, Colin, 2002, p. 14.

²⁹ Louis-Jacques Dorais, *op. cit.*, p. 3.

L'identité se dévoile de plusieurs façons, grâce à nos comportements et à nos actions, à nos choix et à notre discours³⁰. C'est ce que j'étudierai dans cette thèse : que révèlent sur son identité le discours, les choix, et les motivations de Sam Gravel? De façon plus particulière, comment son identité est-elle affectée par les changements d'environnement lorsqu'il migre vers l'Ouest canadien puis dans le Midwest américain ? On pourrait s'attendre à ce qu'un migrant, loin de sa communauté tende à adopter l'identité du groupe dominant ou à tout le moins y greffer certains éléments. Or, si le migrant demeure en contact de façon assez soutenue avec sa communauté d'origine, ces changements peuvent être de moindre ampleur.

Toute personne en contexte d'acculturation, comme l'est un migrant, tente de donner un sens à ses croyances, à son système de valeurs. En effet, le migrant se retrouve dans un contexte où la culture d'accueil est plus ou moins éloignée de sa culture d'origine. Le migrant doit donc s'ajuster : c'est ce qu'on appelle le processus d'acculturation. Il y a plusieurs façons de réagir à l'acculturation³¹. L'intégration consiste à adopter des éléments des deux cultures. Cela est facilité si les valeurs des deux cultures sont près les unes des autres. L'assimilation consiste à renier la culture d'origine pour adopter celle d'accueil. Cela se produit davantage lorsque la culture d'origine est considérée comme un inconvénient ou si la différence entre la culture d'origine ou d'accueil est considérée par le migrant comme non importante ou encore lorsque la génération immigrante est celle qui précède. La marginalisation consiste à rejeter la culture d'origine et à demeurer fermement attaché à la culture d'accueil. La séparation est quant à elle un rejet de la culture d'origine pour ne laisser toute

³⁰ *Ibid.*

³¹ Fasal Kanouté, « Profils d'acculturation d'élèves issus de l'immigration récente à Montréal », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. XXVIII, n° 1, 2002, p. 171-190 [en ligne], mis à jour 2002, <http://www.erudit.org/revue/rse/2002/v28/n1/007154ar.html>.

la place qu'à la culture d'origine³². Cette situation crée un stress chez le migrant et ce stress est exprimé de diverses façons : confusion, anxiété, dépression³³. La solution la moins coûteuse, selon nombre de chercheurs, sur le plan psychologique est l'intégration alors que la marginalisation et la séparation sont corrélées à un niveau de stress élevé³⁴. Chez les minorités nord-américaines et européennes, le mode d'acculturation le plus choisi est l'intégration, vient ensuite l'assimilation ou la séparation et finalement la marginalisation³⁵. Sam aurait pratiqué l'intégration culturelle, davantage en Nouvelle-Angleterre.

Par ailleurs, il est difficile de déterminer si Sam adhéraît à ces valeurs avant son départ puisque sa correspondance ne devient abondante qu'après qu'il a quitté le Québec. Toutefois, étant assez jeune, Sam semblait adhérer aux valeurs canadiennes-françaises de sa famille autant prônées par les groupes libéraux que les groupes cléricaux : la langue française et la religion étaient importantes, les liens avec la famille ainsi que l'anti-ultramontanisme et le libéralisme. L'analyse du discours et des attitudes de Sam a pour but de déterminer dans quelle mesure l'identité de Sam change et dans quel lieu de migration elle change le plus.

La migration de Sam Gravel, ainsi que celle de plusieurs autres des membres de sa famille, s'inscrit dans les courants migratoires canadiens-français qui touchèrent le Bas-Canada à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle lorsque près d'un million de Canadiens français quittèrent le Bas-Canada à la recherche de meilleures conditions de vie³⁶.

³² J. W. Berry, U. Kim, S. Powers, S. Young et M. Bujaki, « Acculturation attitudes in plural society », *Applied Psychology : An International Review*, 1989, vol. XXXVIII, n° 2, p. 185-206 cité dans Fasal Kanouté, *loc. cit.*

³³ *Ibid.*

³⁴ J. Berry, *Acculturation et adaptation*. Communication présentée au 6^e Congrès de l'ARIC, mai 1996, Montréal cité dans Fasal Kanouté, *loc. cit.*

³⁵ J. W. Berry, U. Kim, S. Powers, S. Young et M. Bujaki, *loc.cit.*, p. 185-206, J. Berry, *loc. cit.*, et R. Y. Bourhis, L.C. Moïse, S. Perreault et S. Sénécal, « Towards an interactive acculturation model : A social psychological approach », *International Journal of Psychology*, vol. XXXII, n° 6, p. 369-386 cités dans Fasal Kanouté, *loc. cit.*

³⁶ Normand Lafleur, *Les «Chinois» de l'est ou la vie quotidienne des Québécois émigrés aux États-Unis de*

Il nous reste peu de traces écrites des Canadiens français de la classe populaire ; toutefois, on oublie parfois que cet exode a aussi inclus des familles bourgeoises québécoises, comme celle des Gravel. Sam Gravel a précédé la migration de plusieurs membres de sa famille qui s'établiront au début du XX^e siècle dans l'Ouest canadien.

La famille Gravel est de descendance suisse, du côté maternel. Les Bettez quittèrent Combremont-le-Petit au XVII^e siècle pour venir s'installer au Québec. Quatre générations plus tard naissait Jessé Bettez, qui sera appelée Jessie. Elle se maria avec le médecin-coroner Joseph Gravel le 2 juillet 1864 à Somerset (Plessisville) dans les Cantons de l'Est. Ils s'établirent définitivement en 1878 à Arthabaska (Victoriaville). Leur famille comptera 11 enfants qui correspondront entre eux et avec leurs parents en raison de leurs nombreux déplacements à travers le Québec, l'Ouest canadien, le Midwest américain, la Nouvelle-Angleterre et même l'Europe. Sam Gravel est le deuxième né de cette union et sera le premier à s'exiler dès l'âge de 14 ans vers la Nouvelle-Angleterre. Désillusionné, il revient au Québec pour repartir vers l'Ouest canadien en 1883 et il se rendra en 1890 dans le Midwest américain pour ne revenir à nouveau au Québec qu'en 1897.

La famille appartient à la petite bourgeoisie québécoise. Joseph Bettez, le père de Jessie Bettez, est médecin, mais possède une terre où il pratique l'agriculture. Or, dans la famille, les enfants n'ont pas été élevés sur une ferme et lorsque Sam quittera le Québec pour l'Ouest canadien, il ne cherchera pas d'emplois liés à l'agriculture, mais plutôt des emplois de fonctionnaires et des emplois associés à des professions libérales. Toutefois, Henri ira à l'école d'agriculture vers 1885³⁷; il s'engage dans le 80^e bataillon de 1884 à 1887 et rejoint

1840 à nos jours, Montréal, Leméac, 1981, p. 97.

³⁷ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Henri Gravel, St-Norbert, 3 mai 1885.

Sam dans la PCN-O de 1888 à 1891³⁸. Il commence des études en médecine à Montréal en 1891³⁹ et les poursuit en 1893 à Toledo, en Ohio⁴⁰. Pietro est ordonné prêtre en 1892 et travaille dans la paroisse St-Jean-Baptiste de New York.⁴¹ Paul étudie au camp militaire de Trois-Rivières, puis en droit à l'Université Laval, mais il n'obtient pas son diplôme⁴². Il quitte le Québec en 1892 pour se rendre aux États-Unis afin de devenir journaliste⁴³. En 1893, il poursuit ses études en droit à New York⁴⁴ et obtient son diplôme l'année suivante⁴⁵. Alphonse étudie au séminaire de Nicolet, mais abandonne ses études à cause de problèmes de santé⁴⁶. Il étudie l'anglais chez un des frères de son grand-père Joseph Bettez aux États-Unis⁴⁷ et, en 1893, entame des études de philosophie chez les Jésuites de Fordham dans l'état de New York⁴⁸. Maurice et Wilfrid fréquentent le séminaire de Nicolet et Berthe, Émile, Laurianne et Guy fréquentent les écoles d'Arthabaska⁴⁹.

Le corpus examiné est constitué du fonds de correspondances familiales de la famille Gravel. J'ai utilisé certaines lettres publiées dans le livre *Les Gravel* édité par Lucienne Gravel. Il s'agit d'un recueil de lettres choisies tirées de la correspondance de la famille Gravel. Il établit les faits de la vie de la famille de Louis Gravel, c'est-à-dire de Louis Gravel lui-même et de sa femme Jessie Bettez ainsi que de leurs enfants Sam, Pietro, Henri, Paul, Émile, Alphonse, Berthe, Maurice, Wilfrid, Laurianne et Guy⁵⁰. Comme les Gravel

³⁸ S.W. Horrall de la Gendarmerie Royale du Canada à M. L. Gravel, 2 février 1971, corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa.

³⁹ Lucienne Gravel (dir.), *Les Gravel*, Montréal, Boréal Express, 1979, p. 71.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 98.

⁴¹ *Ibid.*, p. 74.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 98.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 125.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 98.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 74.

⁵⁰ La famille Gravel comptait quatorze (14) enfants dont trois (3) sont morts en bas-âge : Amélie, Émile et

étaient très prolifiques, Lucienne Gravel a dû faire un tri dans la correspondance et couper les lettres afin de ne garder que l'essentiel. Comme ces lettres avaient pour but de faire un tour d'horizon de l'histoire de la famille Gravel, Sam n'est qu'un membre parmi celle-ci et l'éditrice n'a conservé que ce qu'elle considérait pertinent à la compréhension du lecteur. En effet, les lettres sont placées de sorte à créer une trame narrative. Or, ces pièces choisies sont insuffisantes pour comprendre la trajectoire entière de Sam Gravel.

Ainsi, bien qu'en introduction il soit précisé que les lettres ont été publiées sans retouche sauf pour la ponctuation, il n'en est rien. Les lettres sont largement modifiées, coupées et normalisées. Ainsi, il a fallu avoir recours aux transcriptions des lettres à partir des originaux, qui font partie du *Corpus de français familier ancien* de France Martineau⁵¹. Les lettres dans ce corpus ont été organisées et transcrites en respectant la langue des scripteurs. Il a été nécessaire de les consulter pour obtenir davantage d'informations sur le parcours migratoire de Sam Gravel, sur son discours. Seules les lettres de Sam Gravel ont été analysées dans le cadre de cette thèse. Toutefois, certaines lettres de membres de sa famille⁵² ont aussi citées afin d'apporter des éléments d'informations sur la vie de Sam, principalement après son retour au Québec. Une lettre du curé Napoléon Leclerc ainsi qu'une autre d'I. Lavergne, un ami du père de Sam, Louis Gravel, sont aussi essentielles à la compréhension du cheminement de Sam. Finalement, des lettres que S.W. Horrall de la Gendarmerie Royale du Canada a envoyées à M. L. Gravel en réponse à ses questions sur le

Jeanne-Rose.

⁵¹ Le fonds Gravel est déposé à Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec. Les transcriptions provenant du Corpus de français familier ancien reflètent bien la maîtrise imparfaite de l'orthographe de Sam Gravel. Ces transcriptions, à la date à laquelle je les ai consultées, faisaient partie d'un projet en cours de transcription globale du corpus Gravel supervisé par F. Martineau. Il se peut que les transcriptions présentées dans cette thèse aient depuis été vérifiées et corrigées dans le cadre de ce projet.

⁵² Des lettres de sa mère Jessie Bettez, de ses frères Paul Gravel, Pietro Gravel, Alphonse Gravel et Maurice Gravel, de sa femme Eugénie Brunelle, qui signera Eugénie B. Gravel après le mariage, et du grand vicaire Gravel sont aussi citées.

parcours de Sam Gravel dans la Police à cheval du Nord-Ouest sont aussi indispensables à la compréhension de son parcours militaire.

Alors que le livre des Gravel présente les lettres de Sam en les situant dans un contexte familial, ma thèse permet de reconstituer de façon plus précise le parcours de Sam Gravel et de le situer dans le contexte socio-historique de la migration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, l'Ouest canadien et le Midwest américain à la fin du XIX^e siècle. De plus, elle permet de comprendre les choix de Sam, ses motivations personnelles ainsi que de suivre les changements identitaires qui l'ont marqués sur le plan de son identité canadienne-française en abordant les relations qu'entretient Sam avec les membres de différents groupes culturels, la religion et la famille.

Par ailleurs, des extraits de lettres de Sam Gravel sont publiés dans le livre *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*⁵³. Ces pièces choisies proviennent du livre *Les Gravel*, soit des extraits déjà publiés. Ces extraits ont pour but de compléter l'information historique en ajoutant la perspective des premiers colons qui s'y sont aventurés. Tout au plus énonce-t-on des faits sur la vie de la vie de Sam Gravel et de son frère Pietro à partir de ses extraits. Ma thèse se fonde sur toute la correspondance de Sam Gravel, soit la correspondance publiée et non publiée et a pour but de retracer le parcours migratoire et identitaire de ce migrant.

Le corpus de correspondance de Sam Gravel est très riche. Non seulement le nombre de lettres qu'a rédigées Sam Gravel est très imposant, mais la longue période sur laquelle elle s'étend et le territoire que Sam couvre au cours de toutes ces années de correspondance sont

⁵³ Richard Lapointe et Lucille Tessier, *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, Régina, Société historique de la Saskatchewan, 1986, 339 p.

impressionnants et confèrent à ce corpus une très grande valeur. Les quelque 264 lettres qui composent la correspondance non publiée de Sam Gravel s'étalent sur deux décennies, soit de 1883 à 1899 et sont réparties comme suit : 13 ont été envoyées avant qu'il ne parte pour l'Ouest canadien, soit à partir d'Arthabaska, de St-Hyacinthe, d'Inverness, de St-Léonard et de West Gardner aux États-Unis ; 202 lettres sont envoyées à partir de l'Ouest canadien entre 1883 et 1890 en comptant une lettre écrite à Chicago alors qu'il était en route pour l'Ouest américain ; 41 lettres ont été envoyées à partir du Midwest américain entre 1891 et 1897 ; 8 lettres ont été envoyées à partir de villes québécoises alors qu'il est de retour au Québec, dont la plupart proviennent de Somerset entre 1897 et 1900. La plupart des lettres ont été envoyées à sa mère Jessie Bettez, mais Sam a aussi écrit à son père Louis Gravel, à son grand-père maternel Joseph Bettez, à sa grand-mère maternelle Julie Mailhot, à ses frères Louis-Pierre (surnommé Pietro), Henri et Alphonse ainsi qu'à sa femme Eugénie Brunelle.

La langue qu'utilise la famille Gravel dans sa correspondance est d'un niveau élevé, mais Sam utilise parfois des anglicismes. Voici quelques exemples des anglicismes qu'emploie Sam dans sa correspondance : « *couque*⁵⁴ », « *all-right*⁵⁵ », « 58 degrés *below zero*⁵⁶ », « *toughs*⁵⁷ », « *Pain-Killer*⁵⁸ », « *right through*⁵⁹ », « *overcoat*⁶⁰ », « *Editor*⁶¹ », « *loose*⁶² », « *helmet*⁶³ », « *Mr Mercier*⁶⁴ », « *Mr Daudet*⁶⁵ ». De plus, Sam commence

⁵⁴ Lucienne Gravel (dir.), *Les Gravel*, Montréal, Boréal Express, 1979, Sam Gravel à ses parents, Lac Winnipeg, le 8 décembre 1884, p. 24. (Les références aux lettres indiquent le destinataire de la lettre ainsi que la date, tels que le scripteur les a notés.)

⁵⁵ *Ibid.*, Sam à ses parents, 11 dec. '84.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 25, Sam à ses parent, 17 février 1885.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 26, Sam à Pietro, 23 avril 1885.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 28, Sam à sa mère, le 16 février 1886.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 30, Sam à sa mère, July 9th 1886.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 31, Sam à sa mère, Sept 2d 1886 10h. p.m.

⁶¹ *Ibid.*, p. 32, Sam à sa mère, Sept 27, 1886.

⁶² *Ibid.*, p. 33, Sam à sa mère, 6 novembre 1886.

⁶³ *Ibid.*, p. 52, Sam à sa mère, 14 septembre.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 58, Sam à Paul, Régina Juillet 7 1890.

parfois ses lettres en écrivant la date en anglais comme suit : « St-Boniface, Dec. 3rd 83⁶⁶ ». Les termes anglais que Sam utilise sont parfois connus au Québec (par ex. couque) mais ils désignent aussi des réalités auxquelles il n'a pas été confronté au Québec et pour lesquelles il a appris le terme anglais. Il faut aussi remarquer que Sam met souvent entre guillemets les mots empruntés à la langue anglaise : « "land fertilizer"⁶⁷ », « "at home"⁶⁸ ». Il a donc conscience qu'il utilise des anglicismes et le signifie à son destinataire. Ces mots sont souvent reliés au domaine du travail : « *shippés*⁶⁹ », « yatch à *steam*⁷⁰ ». Je n'examinerai pas la langue de Sam dans cette thèse; toutefois, Sam réfléchit parfois dans sa correspondance à sa langue et aux changements qu'elle subit au cours de sa migration jusqu'à ressentir un sentiment d'infériorité par rapport au français. Il en sera question dans la section sur les relations qu'entretenait Sam avec les différents groupes culturels dans le chapitre 3 de la thèse.

Sam a appris la langue anglaise très tôt. En effet, il a vécu en pension chez une famille habitant le petit village d'Inverness dans la région du Centre-du-Québec, où il a rapidement appris l'anglais et en fera largement usage au cours de sa migration dans l'Ouest canadien et aux États-Unis. L'apprentissage de la langue anglaise chez les Gravel était assez important puisque la plupart des enfants Gravel sont allés étudier aux États-Unis ou y ont travaillé.

Afin situer la migration de Sam, je commencerai par brosser un portrait du contexte socio-historique de la migration canadienne-française du XIX^e siècle (chapitre 1). Puis, je

⁶⁵ *Ibid.*, p. 59, Sam à sa mère, Regina, July 30th 1890.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 23, Sam à Pietro, Saint-Boniface, Dec. 3rd 83.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 33, Sam à sa mère, 21 novembre 1886.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 31, Sam à sa mère, Sept 27, 1886.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 33, Sam à sa mère, 21 novembre 1886.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 59, Sam à Pietro, Regina Sept. 26 1890.

me pencherai sur le parcours migratoire de Sam Gravel et le reconstitueraï depuis sa première migration en Nouvelle-Angleterre (1882), où il demeurera brièvement, jusque dans l'Ouest canadien (1883-1891) et le Midwest des États-Unis (1891-1897), pour terminer avec son retour en terre natale, le Québec (1897-1899). Je reconstitueraï son trajet en le replaçant dans le cadre des tendances générales migratoires des Canadiens français de l'époque afin de déterminer si son parcours ainsi que son mode d'implantation sont représentatifs des grands courants migratoires de l'époque (chapitre 2). Finalement, je tenteraï de clarifier les liens identitaires qui unissent Sam Gravel aux populations francophones disséminées au XIX^e siècle à travers l'Amérique du Nord. Pour ce faire, j'analyseraï les sentiments que Sam entretient avec les autres groupes linguistiques ou ethniques, en fonction de trois valeurs qui caractérisent les Canadiens français de l'époque : ethnie, religion et famille (chapitre 3).

CHAPITRE 1

Contexte migratoire

Pour bien comprendre les motivations, les choix et le discours de Sam Gravel, il est impératif de connaître le contexte socio-historique de la fin du XIX^e siècle. En effet, avant de retracer le parcours migratoire de Sam, il faut se pencher sur les faits saillants entourant la migration de masse qu'a connue le Canada à cette époque et connaître le point de vue des différents acteurs de l'histoire puisque cela permet, entre autres, de clarifier les points d'ancrage de l'identité canadienne-française et par le fait même de Sam Gravel. En effet,

le point de vue historique permet, plus largement, de comprendre que l'identité n'est pas seulement l'affirmation de soi face à l'aliénation, une revendication d'autonomie contre l'emprise étatique comme au XIX^e siècle, [...] mais qu'elle est au fondement du rapport à autrui, l'indispensable du lien social et des formes de la « solidarité⁷¹ ».

Ce contexte présente la réalité de l'époque et explique en partie le comportement des migrants ainsi que l'ampleur du mouvement migratoire de l'époque. En replaçant la migration de Sam dans son contexte socio-historique, il est aussi possible d'expliquer en partie ses choix et ses motivations et permet d'évaluer si sa migration est représentative des courants migratoires du XIX^e siècle.

La migration de milliers de Canadiens français vers des foyers de migration canadiens et américains au XIX^e siècle survient à l'époque où le Canada connaît de grands changements, autant du point de vue socio-économique et politique qu'identitaire. Ces transformations ont eu une incidence sur les rapports entre le peuple, l'État et l'Église et sur les relations entre les anglophones et les francophones au Canada.

⁷¹ Sylvia Ostrowetsky, « Le différend identitaire » dans Evelyne Pewzner-Apeloig (dir.), *Question(s) d'identité*, Chilly-Mazarin, SenS Éditions, 1999, p. 42.

La migration de masse qu'a connue le Québec à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle est étroitement liée à l'industrialisation⁷². Cette industrialisation a causé un renversement de l'importance de chaque secteur d'activités au sein de l'économie québécoise et canadienne, entraînant des réorientations de carrière forcées. L'industrialisation n'est pourtant pas la seule responsable de cette saignée démographique. En fait, c'est une combinaison de facteurs socio-économiques qui ont fait prendre la décision à plus d'un million de Canadiens français de quitter le Québec pour les États-Unis ou l'Ouest canadien entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. En effet, la stagnation économique québécoise et l'industrialisation rapide des États-Unis sont à l'origine de ce mouvement migratoire vers le sud, et dans une moindre mesure, vers l'Ouest canadien et le Midwest américain. Malgré leur implication dans le dossier de la migration, les efforts du gouvernement et du clergé pour tenter de rediriger la migration vers les terres vides des Prairies canadiennes auront un succès mitigé.

1.1 Conjoncture socio-économique québécoise défavorable

Le Québec de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle connaît une croissance de sa population différente des autres provinces du Canada. En effet, on constate une baisse de la nuptialité occasionnant une chute de 25 à 30 % de la fécondité générale au Canada entre 1861 et 1891. Cette baisse de fécondité est entre autres attribuable au mouvement des populations puisqu'une population émigrante a tendance à reporter à plus tard le moment d'avoir des enfants. Elle est aussi due à la contraception qui fait son apparition à cette époque. Toutefois, cette diminution, qui atteint 20% en Ontario, est beaucoup moins

⁷² Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : Mesure du phénomène*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972, p. 7.

marquée au Québec⁷³. Le taux de fécondité ne diminue que de 4 % en milieu rural et de 9 % dans la ville de Québec⁷⁴. Puisque les anglophones du Canada migrent davantage que les francophones, cette baisse de la nuptialité est plus marquée dans le reste du Canada qu'au Québec où la population y est majoritairement francophone. Par ailleurs au Canada, on assiste à une baisse du taux de mortalité. En effet, « [a]u cours de ces 70 ans [1831-1901], la vie moyenne a gagné une dizaine d'années⁷⁵ ». Ce taux de mortalité était encore plus bas au Québec que dans les autres provinces :

On peut calculer qu'avec une fécondité de cinq enfants par femme (c'est le niveau de 1891 pour les femmes de tout état matrimonial) et une espérance de vie féminine de 46,5 ans en 1891, la population canadienne s'accroissait de 70 % entre deux générations successives, c'est-à-dire en 28 ans à peu près. Cela correspond à un accroissement naturel de 1,9 % par an, ou encore un doublement en 37 ans. Signalons que cette vigueur démographique était restée beaucoup plus forte au Québec qu'en Ontario : en 1891, la fécondité des Québécoises faisait doubler la population en 30 ans ; celle des Ontariennes en 60 ans⁷⁶.

La population du Québec était donc en forte augmentation : « [d]e 1851 à 1931, sa population passe de 890,291 à 2,874,662 habitants⁷⁷. » Étant donné la conjoncture économique québécoise en pleine transformation à l'époque, cet accroissement démographique ajoutait un défi supplémentaire à la société québécoise. En fait, l'augmentation rapide de la population du Québec représentait un danger « compte tenu de la pression démographique de l'époque sur les ressources à exploiter⁷⁸. » En effet, l'agriculture, secteur d'activité économique prédominant au XIX^e siècle, ne permettait désormais plus de subvenir aux besoins de tous.

⁷³ Jacques Henripin, *La métamorphose de la population canadienne*, Montréal, Éditions Viara, 2003, p. 34 et 37.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 40-41.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 40-41.

⁷⁷ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) » dans Claire Quintal (dir.), *L'émigrant québécois vers les États-Unis : 1850-1920*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1982, p. 9.

⁷⁸ Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 41.

Le secteur agricole était en déclin au XIX^e siècle et la relève dut envisager de se trouver un autre métier que celui d'agriculteur. Les terres fertiles du Québec se faisaient rares⁷⁹. De plus, la situation des agriculteurs était assez difficile puisque l'agriculture rapportait peu⁸⁰, non seulement à cause du manque de travail qui obligeait les agriculteurs à travailler « l'hiver à l'abattage du bois ou dans les scieries durant l'été⁸¹ », mais aussi à cause du caractère de plus en plus commercial de l'agriculture. À la fin du XIX^e siècle, on passe d'une économie de subsistance à une économie marchande. Ainsi, seuls les agriculteurs produisant pour le marché extérieur réussissaient à se tailler une place dans cette économie. Ceux dont le terrain était de 50 acres et moins ne travaillaient que pour leur subsistance⁸². De plus, « [p]our satisfaire des besoins sans cesse grandissants, les fermiers les plus progressistes doivent améliorer leurs façons culturales, accroître leurs troupeaux, se procurer un outillage relativement coûteux et augmenter la superficie de leurs exploitations⁸³. » Mais tous ces progrès coûtent cher. Le niveau d'endettement des fermiers est élevé, sans compter qu'ils sont désormais « à la merci de forces qu'ils ne contrôlent pas », les forces du marché, de l'offre et de la demande⁸⁴. D'autres situations échappent à leur contrôle, dont « des périodes de baisse prolongée des prix agricoles (comme celle de 1873 à 1896) entrecoupées de violentes fluctuations cycliques. On songe en particulier aux graves crises de 1873 à 1879 et de 1921 à 1926⁸⁵. » Sans oublier les caprices de dame nature qui affectent directement les récoltes et donc le profit, ou le niveau d'endettement. De plus, « [a]vec l'apparition des canaux et des chemins de fer, les agriculteurs du Québec se voient

⁷⁹ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Québec, Septentrion, 1990, p. 37.

⁸⁰ Robert Rumilly, *Histoire des Franco-américains*, Montréal, Rumilly, 1958, p. 40.

⁸¹ Jean Hamelin et Jean Provencher, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal express, 1987, p. 73.

⁸² Bruno Ramirez, *Par monts et par vaux : migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991, p. 34-38.

⁸³ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 12.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*

dans l'impossibilité de concurrencer les terres neuves et plus productives de l'Ontario et de l'Ouest⁸⁶. » Ainsi, il fallait être prêt à investir beaucoup, autant sur le plan économique que physique, pour être rentable, sans pour autant pouvoir garantir un rendement substantiel puisque beaucoup de facteurs échappaient au contrôle des agriculteurs. Tout cela rendait le secteur agricole moins attrayant et moins accessible que le travail en usine, surtout aux yeux des jeunes Canadiens.

En fait, cette manne de travailleurs potentiels ne demandait pas mieux que de travailler, « [o]r le Canada ne possédait pas ou presque pas d'industrie⁸⁷ » par rapport à la quantité de main-d'œuvre disponible.

Le manque d'usines n'est pas le seul obstacle à l'industrialisation du Québec. Malheureusement, le Québec ne possède pas de ressources énergétiques, telles que le charbon et le minerai de fer, en quantité suffisante pour alimenter des usines fonctionnant grâce à la machine à vapeur⁸⁸. Par ailleurs, en augmentant leurs tarifs douaniers, les États-Unis ne constituaient plus un marché pour la production canadienne⁸⁹. En manque de ressources et restreint sur le plan du marché, le Québec avait peine à développer ses industries.

Il n'en reste pas moins que les travailleurs délaissent peu à peu l'agriculture pour profiter des ouvertures dans les autres secteurs d'activité :

Au début du XIX^e siècle, trois quarts des gens vivaient de l'agriculture. Vers 1900, cette fraction était de 42 % [...]. Les métiers liés à la transformation et au transport de la matière (secteur secondaire)

⁸⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁷ Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 40.

⁸⁸ Jean Hamelin et Jean Provencher, *op. cit.*, p.74

⁸⁹ Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 39.

occupaient un quart des actifs, ce qui laissait 30 % au secteur tertiaire (services, commerce et administration)⁹⁰.

Mais il n'y a pas que le secteur agricole qui est en crise. En effet, les petits travailleurs indépendants qui confectionnent des produits artisanaux à partir des produits de la ferme sont ébranlés par les déboires de l'agriculture puisque leur sort dépend de l'économie agricole locale. Toutefois, en raison de l'industrialisation, le secteur artisanal est appelé à disparaître à cause des nouvelles méthodes de production. Avec la mécanisation de l'agriculture, l'industrialisation et l'ouverture de manufactures au Québec, ces artisans n'avaient guère de possibilités d'emplois et n'arrivaient pas à concurrencer les produits manufacturés.

Malheureusement, la croissance industrielle, quoique bien entamée au Québec au XIX^e siècle, n'est pas suffisante pour absorber l'excédent de main-d'œuvre résultant de l'accroissement démographique et de la surpopulation agricole.

Le Canada avait déjà atteint un niveau d'industrialisation remarquable et, d'après McInnis, pour la production manufacturière par habitant, il était en quatrième place au cours des années 1870, après la Grande-Bretagne, les États-Unis et la Belgique. Cependant, d'après les calculs de McInnis, il eût fallu une croissance annuelle de 6,5 % des emplois manufacturiers, pendant trente ans, pour absorber le surplus de la population agricole⁹¹.

L'exode rural est visible à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. « La population rurale représente 80 % de la population totale en 1851 et seulement 36.,9%[sic] en 1931⁹². » Entre 1850 et 1900, la proportion de la population urbaine du Québec double, passant de 15 % à 36 %⁹³. L'urbanisation est donc un phénomène qui caractérise la période et, comme dans toutes les grandes villes du monde à cette époque, les Québécois vivent dans des conditions sanitaires peu enviables⁹⁴.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 43

⁹¹ *Ibid.*, p. 39.

⁹² Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 9.

⁹³ Yves Frenette, *op. cit.*, p. 79.

⁹⁴ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 15.

En effet, un emploi dans le secteur industriel au Québec n'était pas nécessairement synonyme de prospérité et de meilleure qualité de vie par rapport à un emploi dans le secteur agricole.

Ces industries existaient donc au Québec, mais malheureusement, les conditions de travail et la rémunération n'étaient pas des meilleures. Lorsque les crises économiques frappaient, les patrons se rabattaient sur les salaires des employés pour pouvoir ne pas tomber dans la faillite⁹⁵.

Encore sans syndicat, « [l]es ouvriers, qui sont encore peu organisés, paient la note et voient souvent leur salaire réel diminuer⁹⁶. » Mais l'économie n'est pas le seul obstacle qui empêche les Canadiens français d'obtenir des emplois stables et bien rémunérés. En effet, sous le régime britannique, ils ne peuvent intégrer les strates supérieures de l'économie qui sont réservées aux anglophones britanniques. De plus, ils « occup[e]nt dans les domaines du commerce et de l'industrie des postes subalternes⁹⁷ ». Les conditions de vie des Canadiens français étaient donc médiocres, autant pour les travailleurs agricoles que pour les employés d'usines.

De plus, le travailleur n'a pas beaucoup de ressources pour se tirer d'affaire en cas de crise. C'est principalement l'Église qui s'occupe de pallier les besoins des plus nécessiteux. Les gouvernements de l'époque ne sont pas non plus disposés à venir en aide à la classe ouvrière. « Les faibles ressources budgétaires empêchent l'État de jouer un rôle de premier plan dans le développement de l'économie⁹⁸ » et entravent les démarches dans le but de « subventionner les chemins de fer, aider à la colonisation, soutenir l'exploitation des richesses naturelles et contribuer à l'industrialisation⁹⁹. » Les gouvernements ne peuvent ni

⁹⁵ *Ibid.*, p. 16.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ Yolande Lavoie, *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel, 1979, p. 9.

⁹⁸ Jean Hamelin et Jean Provencher, *op. cit.*, p. 74.

⁹⁹ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 16.

contribuer de façon importante à la création d'emploi ni soutenir financièrement la population en crise. La solution à la pauvreté pour le gouvernement se résume comme suit : « travail et économie égalent succès¹⁰⁰. » Tout repose donc sur les épaules du travailleur.

Dans l'esprit des gouvernements et dans celui de l'Église, chaque individu est responsable de son sort économique. Si l'on est pauvre, selon le clergé, surtout sous Mgr Bourget, c'est parce qu'on se complaît dans le vice. Ainsi, on encourage beaucoup l'épargne et on condamne le commerce avec les usuriers¹⁰¹. Pour prospérer, il fallait donc travailler et comme le Québec avait peu à offrir, il fallait se déplacer vers « les territoires de colonisation, dans les chantiers en forêt, à la ville, dans l'Ouest canadien et américain, et surtout dans les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre¹⁰². » Ce n'est pas étonnant, avec tous ces facteurs que « [c]e so[ie]nt donc les hommes plutôt que les marchandises qui [aie]nt franchi la frontière¹⁰³ » à cette époque.

1.2 Conjoncture socio-économique américaine favorable à l'accueil de migrants

Les principales causes de cette migration massive canadienne-française sont manifestement économiques. C'est principalement la pauvreté, le désespoir et le manque de travail qui poussent les Canadiens français à se rendre en Nouvelle-Angleterre¹⁰⁴. En effet, la Nouvelle-Angleterre connaît une industrialisation rapide, une insuffisance de main-d'œuvre et des salaires alléchants. Cet amalgame de facteurs socio-économiques positifs

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² *Ibid.*, p.19.

¹⁰³ Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 39.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 8.

faisait de la Nouvelle-Angleterre une destination de migration de choix pour les Canadiens français.

C'est après la guerre de Sécession que la Nouvelle-Angleterre s'industrialise rapidement¹⁰⁵. Tout d'abord, la reconstruction d'après-guerre accélère le processus d'industrialisation. De plus, cette guerre prive les États-Unis de nombreux hommes décédés qui auraient constitué de la main-d'œuvre. La pénurie de travailleurs a une influence sur les salaires qui sont alors en hausse aux États-Unis¹⁰⁶. De plus, « [l]'ouvrier agricole, au Canada, était souvent payé en nature. L'ouvrier d'usine, en Nouvelle-Angleterre, était payé en argent, ce qui semblait plus attrayant¹⁰⁷. »

Ainsi, sans le sou, endetté, « [l]es belles paroles des agents recruteurs pour les fabriques de la Nouvelle-Angleterre, les vantardises d'amis ou de parents qui reviennent des États, éveillent les plus grands espoirs chez ces malheureux dont plusieurs prennent le chemin de l'étranger¹⁰⁸. » Par ailleurs, les Canadiens français sont reconnus comme étant de bons travailleurs et sont appréciés dans les usines américaines. Ainsi, « les usines américaines envoient des recruteurs dans les Cantons de l'Est, dans le diocèse de Trois-Rivières, dans le diocèse de Rimouski¹⁰⁹. » Cela fait prendre la décision à de nombreux travailleurs de s'expatrier aux États-Unis pour travailler dans les usines américaines.

La construction de chemins de fer rend plus efficaces les échanges de marchandises et accélère aussi le transport de la main-d'œuvre. En 1850, les chemins de fers américains sont

¹⁰⁵ Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 40.

¹⁰⁶ Gilles Paquet, *L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis 1790-1940 : Problématiques et coups de sonde*, Ottawa, Université d'Ottawa, Faculté d'administration, 1982, p. 17-18.

¹⁰⁷ Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 40.

¹⁰⁸ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 17.

¹⁰⁹ Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 40.

déjà bien développés avec 8 879 milles de voies ferrées¹¹⁰ alors que la construction des chemins de fer ne commence qu'après 1850 au Canada¹¹¹. Il va sans dire que les voyageurs pouvaient alors transiter plus facilement du nord au sud aux États-Unis que de l'est à l'ouest au Canada.

Ainsi, les États-Unis ont représenté pour la majorité des Canadiens français une destination privilégiée, que ce soit de façon permanente ou temporaire, au cours du XIX^e siècle. En fait, une tendance se dégage : la migration adopte généralement un caractère plus temporaire pour les Canadiens français et est plus permanente chez les Canadiens anglais puisque « [l]a majorité des émigrants canadiens de langue anglaise ont choisi des emplois agricoles aux États-Unis (fermiers ou travailleurs agricoles). Les Canadiens français, eux, ont préféré les emplois manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre, où l'on trouvait aussi du travail pour les enfants¹¹². » En effet, le travail en usine permettait de faire travailler toute la famille qui migrait, donc d'obtenir des revenus plus élevés, mais il était aussi choisi puisqu'il permettait de gagner de l'argent rapidement pour combler les lacunes de revenus de la saison morte ou encore de se faire un petit capital qui permettrait à court ou moyen terme de payer les dettes contractées au Canada. Par ailleurs, le travail en usine permettait de changer d'endroit et de rentrer au pays plus régulièrement et plus facilement.

L'émigration des Canadiens français, et des Canadiens anglais également, s'est prolongée sur plusieurs décennies : « En terme de nombres absolus, l'émigration n'a pas cessé de croître de 1850 à 1890; elle enregistre une baisse sensible au cours des années 1890-

¹¹⁰ Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec 1851-1896*, Montréal, Fides, 1971, p. 123.

¹¹¹ Gilles Paquet, *op. cit.*, p. 30.

¹¹² Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 39.

1920 et un mouvement de reprise de 1920 à 1930¹¹³. » Sur toute cette période, « [c]ompte tenu des estimations faites de la mortalité, l'émigration nette des Canadiens, telle que déduite des recensements américains, se chiffrait pour la période de 1850 à 1930 à 2 476 744 individus [...]. Les francophones représentent à peine 30% des émigrants canadiens¹¹⁴. » C'est donc dire que les anglophones ont émigré davantage que les francophones.

Cette migration dura jusqu'en 1930 où « le gouvernement américain adopta une nouvelle politique voulant que ne soient acceptés comme immigrants que les porteurs de visas; cette mesure touchait même les citoyens de pays non soumis à la loi des quotas¹¹⁵. »

1.3 L'Ouest canadien : Une destination moins prisée par les Canadiens français

L'Ouest canadien, dans une moindre mesure et beaucoup plus tardivement, a aussi été une destination de choix pour de nombreux migrants à la fin de la deuxième moitié du XIX^e siècle. En effet, c'est lorsque cette portion du territoire fut annexée au Canada qu'une vague migratoire se fait sentir vers les Prairies canadiennes. « Malgré cet exode vers les États-Unis, l'Ouest s'est enfin peuplé à un rythme rapide, grâce en particulier à des immigrants européens, dont un grand nombre n'étaient pas britanniques¹¹⁶. » En effet, la grande majorité des migrants qui optèrent pour l'Ouest canadien entre 1860 et 1930 n'étaient pas Canadiens. En fait, le Canada était un pôle d'attraction majeur pour les Européens à l'époque. « Entre 1896 et 1914, 1 140 000 Européens se sont installés au Canada ; les deux tiers venaient de Grande-Bretagne. Un peu plus de la moitié de ces Européens (618 000) se

¹¹³ Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : Mesure du phénomène*, p. 20.

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 13.

¹¹⁶ Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 39.

sont dirigés vers l'Ouest ; s'y sont ajoutés 172 000 immigrés venus des États-Unis¹¹⁷. » À cela s'ajoutent 305 000 Canadiens pour un total de près de 1 100 000 immigrés.

Qu'est-ce qui explique cette réticence canadienne, et québécoise surtout, à se tourner vers cette terre d'immigration? En fait, les Prairies de l'Ouest effrayaient les Canadiens français notamment en raison de la distance, en moyenne 1 500 kilomètres les séparaient¹¹⁸. De plus, le chemin de fer pour s'y rendre n'a été construit que durant les années 1880. Sans oublier le coût du transport : « En 1899, un billet de train pour aller de Montréal à Edmonton coûte 42,30 \$, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un billet pour la Nouvelle-Angleterre ou pour l'Ontario¹¹⁹. » Les Prairies canadiennes étaient donc beaucoup moins accessibles que les États-Unis.

De plus, le principal attrait de cette région canadienne était l'étendue et la fertilité de ses sols. Mais les agriculteurs québécois n'ont pas sauté sur cette chance de posséder enfin plus de terres puisqu'« on n'avait pas réalisé encore l'adaptation scientifique de l'agriculture à ce type de climat¹²⁰. »

Compte tenu de tous ces facteurs, pour poursuivre une vie d'agriculteur, « il était probablement plus simple de s'installer dans la Prairie américaine¹²¹ ». Mais malgré un climat plus clément, le caractère permanent de la migration devait en dissuader plusieurs. Pour prospérer dans l'Ouest canadien et dans le Midwest américain, il fallait du temps et des investissements alors que les usines américaines garantissaient des salaires réguliers et

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 45-46.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 38.

¹¹⁹ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, p. 88.

¹²⁰ Albert Faucher, « L'émigration des Canadiens français aux [sic] XIX^e siècle : position du problème et perspective », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n^o 3, 1964, p. 311.

¹²¹ Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 38

élevés. La possibilité « de se faire embaucher dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre¹²² » en séduisait plus d'un. En général :

[l]'émigration des Canadiens de naissance vers des régions autres que les États-Unis devait être faible ; ils étaient, comme les Européens et les Néo-Canadiens, attirés vers les États-Unis : le mouvement était général, hommes et capitaux convergeaient vers les régions de grande activité économique, entre autres, la Nouvelle-Angleterre, les États de l'Atlantique moyen, la région des Grands Lacs et le Nord-Ouest américain¹²³.

Les terres presque vides de l'Ouest canadien n'ont attiré qu'une poignée de Canadiens français et ce mouvement de migration ne s'est pas fait de lui-même : il a nécessité de nombreux efforts de persuasion de la part de la classe politique et ecclésiastique.

Or, la colonisation par les Canadiens français est si lente dans l'Ouest canadien et si soutenue vers le sud que pour arriver à renverser la vapeur, on a recours à une campagne de rapatriement. « Dans les années 70, le rapatriement devint donc la méthode la plus acceptable de recruter des colons canadiens-français pour le Manitoba, puisque le clergé et les chefs politiques s'opposaient à tout programme qui pourrait encourager un dépeuplement additionnel de leur province¹²⁴. » Cela consistait à envoyer des recruteurs chargés de vanter la région de l'Ouest canadien pour encourager les Canadiens français qui voulaient quitter les États-Unis à regagner le pays.

Mais l'économie de l'Ouest n'a pas été toujours très intéressante. L'agriculture étant le principal attrait de cette région, son économie était soumise aux aléas de la température et son immigration souffrait lorsque celle-ci était en crise. « Ces cataclysmes qu'avaient été les invasions de sauterelles des années 1871, 1874 et 1875 avaient vidé les réserves de grains et

¹²² *Ibid.*

¹²³ Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : Mesure du phénomène*, p. 27.

¹²⁴ Robert Painchaud, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1896, p. 130.

les offres d'emploi faisaient défaut¹²⁵ ». Tout était à bâtir dans cette région et si l'agriculture était médiocre pendant une année, ou pire, pendant quelques années consécutives, il n'y avait pas d'industrie et peu de travail de rechange. On cherchait donc à recruter une population qui pourrait survivre à quelques années de maigres revenus : soit des migrants fortunés.

Le Ministère de l'Agriculture recommandait lui aussi de faire attention en procédant à cette sélection. En effet, une tentative de constituer une colonie formée de 312 personnes que l'on avait amenées du secteur minier de Marquette (Michigan), se solda par un échec lamentable en 1874, parce que les hommes n'avaient aucune aptitude pour les travaux des champs et qu'ils n'étaient pas capables de se trouver d'autres travaux. Cette aventure fit ouvrir les yeux sur les dures réalités de la colonisation en pays sous-développé¹²⁶.

Malheureusement, les Canadiens français de l'époque étaient plutôt pauvres. Ce n'était donc pas la population idéale pour cette région et comme le but de ces migrants était principalement de faire de l'argent rapidement, l'Ouest canadien n'était pas une destination qui leur convenait.

1.4 L'implication gouvernementale dans le dossier de l'émigration dans l'Ouest

L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis est devenue une préoccupation majeure des dirigeants seulement lorsqu'elle s'est avérée massive, soit vers le milieu du XIX^e siècle. « Les autorités étaient conscientes de l'attrait qu'exerçaient les États-Unis comme en témoigne le rapport Durham (1839) mais ce n'est qu'en 1849 qu'un comité spécial fut chargé par l'Assemblée législative d'étudier l'émigration aux États-Unis¹²⁷. »

Le rapport de 1849 a été mené en milieu urbain québécois : « Ce rapport est le résultat d'une enquête menée auprès des autorités religieuses et de certains notables des diocèses de Québec et de Montréal¹²⁸. » Il nous apprend, malgré le nombre gonflé

¹²⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 50.

¹²⁷ Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : Mesure du phénomène*, p. 46.

¹²⁸ *Ibid.*

d'émigrants, selon Yolande Lavoie, que les Montréalais migrent plus que les habitants de la ville de Québec. Cela est surtout dû au fait que les premiers mouvements de migration massifs sont déclenchés par les rébellions de 1837-1838 et que ces premiers réfugiés politiques montréalais aux États-Unis ont incité plusieurs autres de leurs compatriotes et membres de leur famille à les rejoindre dans l'Ouest américain.

Un rapport semblable est aussi commandé par le gouvernement en 1857 :

Dans le rapport qu'il a remis à la suite de son enquête, le comité traite des causes de l'émigration qui a pris place dans le Bas-Canada durant les cinq années précédant le rapport, considère les catégories sociales les plus touchées par l'exode, propose une évaluation de l'effectif des migrants pour les diocèses de Québec et de Montréal et pour le Bas-Canada entier et suggère des moyens de prévenir l'émigration¹²⁹.

Le rapport cette fois est beaucoup plus complet et expose de façon plus détaillée les causes de cette migration.

Toutefois, bien que des solutions soient élaborées par le gouvernement, aucune mesure concrète n'est mise en place afin de combattre l'exode. Le même laisser-aller est remarqué sur le plan économique. Effectivement, le Canada et le Québec manquent de stratégie visant à stimuler le développement économique et les querelles autour du contrôle des finances publiques créent une stagnation économique après l'abolition des taux préférentiels de la Grande-Bretagne pour ses colonies. De plus, le traité de réciprocité n'ayant pas été renouvelé par les États-Unis, le Canada a de la difficulté à se trouver d'autres partenaires économiques¹³⁰. Ainsi, malgré une meilleure conjoncture économique canadienne au début de la décennie, le manque de main-d'œuvre dans les usines américaines à la suite de la guerre civile américaine suscite plus d'intérêt et le nombre d'émigrants augmente à 34 700 pour la décennie de 1860. Si aucune mesure majeure n'a alors été prise

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ Gilles Paquet, *op. cit.*, p. 17-18.

pour faire cesser l'émigration et le statu quo économique canadien, c'est qu'on croyait qu'une solution d'envergure, comme la confédération du Canada, pourrait régler les problèmes démographiques, économiques et sociaux du Canada.

Mais la confédération n'était pas suffisante pour régler les problèmes de migration et de surpeuplement. L'acquisition de l'Ouest canadien était une solution envisagée pour remédier à ces problèmes. Mais l'Ouest a été, au XIX^e siècle, une terre très convoitée, non seulement par le gouvernement fédéral canadien, mais aussi par les États-Unis. En 1869, le fédéral acheta à la Compagnie de la Baie d'Hudson un vaste territoire allant du nord du Québec jusqu'à la Colombie-Britannique qui fut nommé Territoires du Nord-Ouest¹³¹. Toutefois, l'opinion publique était défavorable à cette décision et les Canadiens français n'y voyaient « qu'un gaspillage des fonds publics¹³². »

Dès que la vente fut complétée, le gouvernement se hâta d'envoyer des arpenteurs sur le territoire qu'il venait d'acquérir afin de diviser les terres pour les nouveaux colons. Or, l'Ouest était loin d'être une terre dépeuplée d'habitants. Au contraire, il régnait alors une diversité culturelle, bien avant l'époque de la colonisation massive. En effet, les Métis catholiques et les francophones étaient majoritaires, mais ils partageaient le territoire avec des communautés anglo-protestantes. Cependant, les arpenteurs fédéraux n'eurent aucune considération pour les divisions établies par les communautés qui y résidaient déjà lorsqu'ils

¹³¹ Pierre Guillaume, « Chapitre 1 : La difficile affirmation d'une identité » dans Jean-Michel Lacroix (dir.), *Canada et Canadiens*, France, Presses universitaires de Bordeaux, 1994, p. 53.

¹³² André Lalonde, « L'intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, no 2, 1979, p. 164.

dressèrent une carte du territoire. Les Métis, Louis Riel à leur tête, repoussèrent les arpenteurs fédéraux et créèrent leur propre gouvernement provisoire¹³³.

La rébellion métisse à la Rivière Rouge de 1870 se solda par une victoire de ces derniers. En effet, afin de contrôler cette crise, le gouvernement de John A. Macdonald n'eut d'autre choix que d'acquiescer aux demandes des Métis en adoptant en 1870 la *Loi sur le Manitoba* aussi connue sous le nom d'*Acte du Manitoba* qui créait cette nouvelle province au sein de la Confédération canadienne tout en laissant la gouverner de la province aux Métis, au moins de façon provisoire. Macdonald dut faire cette concession afin de calmer les Métis, mais surtout afin d'acquérir le territoire du Manitoba qui devenait territoire canadien. Puisque la nouvelle province était canadienne, on ouvrit ces terres de l'Ouest à la colonisation; le gouvernement chercha alors à faire d'une pierre deux coups en stimulant la migration au sein du Canada afin de minimiser l'émigration des Canadiens¹³⁴ tout en minorisant les Métis et les Canadiens français de l'Ouest. Le projet national canadien qui se manifesta d'abord par l'Union des deux Canada, suite aux rébellions, se poursuivit par la Confédération canadienne de 1867 et par l'annexion des terres de l'Ouest : les nationalistes canadiens-anglais désiraient un Canada anglais autant du point de vue linguistique qu'identitaire¹³⁵. On arrivait ainsi à freiner l'émigration de la population canadienne-anglaise, davantage que canadienne-française, en la redirigeant vers l'Ouest canadien d'une part parce que la plupart des Canadiens français considéraient l'achat de ces terres comme une perte d'argent et n'étaient pas intéressés à s'y rendre¹³⁶, d'autre part parce que le

¹³³ Jacques Paul Couturier, *L'expérience canadienne des origines à nos jours*, Laval, Beauchemin, 2002, p. 197-199.

¹³⁴ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, p. 72-73.

¹³⁵ Linda Cardinal, *op. cit.*, p. 92.

¹³⁶ André Lalonde, *op. cit.*, p. 164.

gouvernement incitait davantage les Canadiens anglais à y émigrer. Le projet national de Macdonald prenait forme.

Dès lors, le gouvernement mit de l'avant plusieurs projets pour faire cesser l'émigration vers les États-Unis, mais surtout pour inciter l'immigration dans les terres nouvellement acquises de l'Ouest canadien. Le gouvernement payait le droit de passage des Américains et, sans le sou, plusieurs d'entre eux admettent s'être installés là-bas pour cette raison¹³⁷. Le gouvernement allouait également des primes pour que les immigrants européens, sans distinction de langue et d'origine, viennent s'établir au Canada. Malgré les pressions de divers membres influents du clergé de l'Ouest et de plusieurs politiciens, le gouvernement n'étendit pas cette mesure aux Canadiens français qui étaient installés aux États-Unis¹³⁸. Le rapatriement vers l'Ouest canadien ou vers le Québec de Canadiens français immigrés aux États-Unis fut donc assez minime puisque les frais de transport étaient très élevés et constituaient un obstacle majeur pour les gens désireux de rentrer au pays.

En fait, le mouvement de rapatriement, qui a commencé dans les années 1870, n'a pas connu le succès escompté. On possède très peu de chiffres recensant ce mouvement, mais ils ont été décevants¹³⁹. Le recrutement était fait par des agents qui sillonnaient les villes américaines à la recherche de gens désillusionnés, prêts à refaire leur vie au Canada. « Ces deux institutions [l'État et l'Église] partageaient également la conviction que la technique de recrutement la plus efficace se trouvait dans l'approche personnelle et individuelle de colons potentiels¹⁴⁰. » Pour ce faire, on publiait des témoignages de migrants dans les journaux ou encore on faisait témoigner des migrants de retour au Québec lors de

¹³⁷ Robert Painchaud, *op. cit.*, p. 51.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 66-69.

¹³⁹ Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : Mesure du phénomène*, p. 41.

¹⁴⁰ Robert Painchaud, *op. cit.*, p. 55.

présentations. On espérait ainsi faire taire les rumeurs qui voulaient que les recruteurs aient enjolivé la réalité des migrants¹⁴¹.

Le gouvernement canadien a donc été lent à réagir en matière de migration au Canada et a souvent plus encouragé l'immigration en provenance de l'Europe afin que le projet national d'un pays anglais se concrétise, au détriment des Métis établis dans l'Ouest et des migrants canadiens-français établis aux États-Unis.

1.5 L'implication du clergé : rediriger, coordonner et faire cesser l'émigration

Au XIX^e siècle, le discours ultramontain gagna en popularité chez le clergé canadien autant qu'europpéen. Cette idéologie issue de la France prônait que « le pouvoir spirituel l'emportait désormais sur toutes les forces adverses conjuguées contre lui, et cela par le libre jeu de la vérité et des institutions données par le Christ à son Église¹⁴². » Ainsi, selon cette pensée, l'Église avait une primauté sur les intérêts de l'État. Cette conviction permit au clergé catholique romain du Bas-Canada d'exercer une influence et un pouvoir très importants dans la société canadienne-française.

En effet, alors que l'Église canadienne montrait des signes de fatigue après la Conquête, son niveau d'influence s'est vu renouvelé au Canada français après les rébellions de 1837-1838. Après l'échec des rébellions pour renverser l'oligarchie anglaise, les espoirs des Canadiens français de se rassembler autour de l'État afin d'assurer leurs droits s'effondrèrent. Par ailleurs, entre 1840 et 1875, l'influence des Canadiens français dans le gouvernement en place fut sans cesse réduite. De plus, les intentions assimilatrices de Lord

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 56.

¹⁴² Nive Voisine et Jean Hamelin (dir.), *Les Ultramontains canadiens-français*, Montréal, Boréal express, 1985, p. 27.

Durham par l'union des deux Canada étaient claires et le premier ministre du Canada John A. Macdonald aspirait à un pays unilingue anglais. Dans ce contexte, « l'Église ultramontaine [a pu] apparaître comme l'instance qui sait rassembler dans une nouvelle configuration le sens de la vie collective¹⁴³ ». À cette époque, une alliance existait entre les réformistes du Bas-Canada et l'Église. Les politiciens avaient besoin de l'appui de l'Église pour mener à bien leurs projets et elle avait, en retour, besoin de l'appui ministériel pour exercer son influence, entre autres dans les domaines de l'éducation et de l'assistance sociale¹⁴⁴.

L'influence du clergé a été considérable dans la construction d'une nouvelle identité canadienne-française. Harvey spécifie que « [e]ntre 1867 et 1960, il s'est donc développé une conception dite "traditionnelle" du Canada français où la langue française et la foi catholique ont constitué les deux principaux éléments intégrateurs¹⁴⁵. » Michel Brunet ajoute que « l'agriculturalisme [sic], l'antiétatisme et le messianisme furent les grands axes idéologiques de cette société mise en place au milieu du XIX^e siècle¹⁴⁶ ». Cependant, fallait-il exporter ces valeurs en étendant la population canadienne-française au Canada et même en Amérique du Nord ou, au contraire, fallait-il empêcher la population de se disperser aux quatre vents puisque ces francophones étaient en danger d'assimilation? Tel est le dilemme qui divise les membres du clergé catholique canadien au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Politiquement, le clergé ne pouvait que faire des pressions sur le gouvernement et proposer des solutions aux problèmes d'immigration et de colonisation, mais c'est le

¹⁴³ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 79.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 81.

¹⁴⁵ Fernand Harvey, *loc. cit.*, p. 51.

¹⁴⁶ Joseph-Yvon Thériault, *loc. cit.*, p. 125.

ministère de l'Agriculture qui était officiellement responsable de la question de l'immigration au Canada jusqu'en 1892. Ensuite, c'est le ministère de l'Intérieur qui prit le relais dans ce domaine. Il s'agissait concrètement de gens jouissant d'une influence assez notable tels que des évêques, des missions colonisatrices, des laïcs francophones influents et des journaux francophones de l'Ouest et du Québec¹⁴⁷.

Malgré une opinion de plus en plus défavorable de l'Église, les gens quittaient le Québec sans tenir compte des interdictions du clergé. Le clergé tentait de dissuader ses paroissiens de quitter leur village en diabolisant la migration vers les États-Unis et vers les villes en général, en véhiculant des valeurs conservatrices et en montrant les dangers que pouvaient représenter le milieu urbain pour la foi et les mœurs catholiques¹⁴⁸ et en les convainquant que « les valeurs terrestres, "matérialistes", ne sont pas pour eux et qu'il leur faut choisir celles qui ennoblissent, la langue et la foi par exemple¹⁴⁹. » Malgré une industrialisation lente, mais certaine, « [l]es ultramontains ont aussi prôné une religion à saveur rurale, totalement centrée sur la paroisse; elle [la religion] se sentira dépaycée dans les villes aux rythmes différents et aux solidarités nouvelles qui naissent au début de l'industrialisation du Québec¹⁵⁰. » En dépit de cela, les départs vers les centres urbains étaient inévitables. En effet, les villes du Québec, au milieu du XIX^e siècle, étaient surpeuplées et les emplois limités : les États-Unis représentaient donc un lieu de migration privilégié. Le clergé bas-laurentien a vu en l'Ouest canadien, du moins pendant un certain temps, un lieu de migration plus convenable pour la population migrante canadienne-française.

¹⁴⁷ Robert Painchaud, *op. cit.*, p. 56.

¹⁴⁸ Nive Voisine et Jean Hamelin (dir.), *op. cit.*, p. 103.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 43.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.103.

C'est vers 1870 que débute un mouvement coordonné de propagande laïque et cléricale. La migration vers l'Ouest concordait alors avec les valeurs de l'Église. Il s'agissait d'une nouvelle société vivant d'agriculture et qui resterait au Canada au lieu de s'expatrier aux États-Unis. On encourageait donc les migrants à choisir cette destination plutôt que les États-Unis. Toutefois, au cours de la décennie 1880, de plus en plus de membres du clergé et de l'élite canadienne-française commencèrent à s'interroger sur le bien-fondé de la migration dans l'Ouest canadien. L'idée que l'assimilation des Canadiens français qui se rendaient dans cette contrée était inévitable commençait à circuler,¹⁵¹ par exemple dans les écrits de Jules-Paul Tardivel¹⁵². Certains membres du clergé ont commencé à croire que les francophones qui se rendaient dans ce lieu perdraient leur foi et leur langue. Au cours de cette décennie, le clergé du Québec a donc cessé de soutenir l'immigration vers l'Ouest canadien.

En effet, on n'a pas incité longtemps les Canadiens français à se rendre dans l'Ouest canadien, préférant tenter de les convaincre de coloniser les régions du Québec. Le clergé du Québec ne comptait pas ces départs vers l'Ouest comme une expansion du Canada français, mais plutôt comme une perte de fidèles dans un Canada de moins en moins francophone.

Puisque les efforts pour retenir les fidèles au Québec ne fonctionnaient pas, on peut dire que le clergé a généralement suivi son troupeau vers les lieux de migration et non le contraire¹⁵³. Par contre, dans l'Ouest canadien, le clergé était établi là bien avant les

¹⁵¹ André Lalonde, *loc. cit.*, p. 167.

¹⁵² *Ibid.*, p. 170.

¹⁵³ Danielle Coulombe, *Coloniser et enseigner. Le rôle du clergé et la contribution des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Hearst, 1917-1942*, Chapitre III : « Le projet de colonisation soutenu par Mgr Joseph Hallé : rêves et réalités, 1919-1939 », Ottawa, Le Nordir, 1998, p. 92.

migrants, soit depuis 1818, et c'est davantage le clergé qui a choisi les lieux d'établissement des colons et qui les a incités à migrer.

S'il cherchait à baliser et à fixer des cadres à l'émigration canadienne-française, le clergé a aussi voulu participer au rapatriement des âmes éparpillées aux États-Unis afin qu'elles reviennent s'installer au Canada, soit au Québec, soit dans les Prairies. Pour y arriver, Mgr Taché a entre autres encouragé la création de sociétés de colonisations et demandé un appui financier de la part du gouvernement. De nombreux prêtres se rendirent au Québec et aux États-Unis afin de prononcer des discours et de distribuer des dépliants encourageant l'immigration des Canadiens français vers l'Ouest. Évidemment, ces discours étaient empreints de louanges envers le potentiel qu'offraient ces nouvelles terres, mais aussi de la concordance d'une telle migration avec les valeurs de l'agriculturisme et du messianisme prôné par l'Église catholique¹⁵⁴.

En somme, des efforts ont été déployés pour tenter de renverser la vapeur, mais le mouvement de migration était déjà bien entamé lorsque le clergé et le gouvernement décidèrent de poser des gestes concrets pour stopper ou du moins freiner cette saignée démographique. Trop peu, trop tard. La migration continua et seule la Grande Dépression de 1930 put mettre un terme à un si vaste mouvement de migration.

¹⁵⁴ André Lalonde, « Les Canadiens français de l'Ouest : espoirs, tragédies, incertitudes » dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 82-83.

CHAPITRE 2

Le parcours migratoire de Sam Gravel : un parcours représentatif des tendances migratoires du XIX^e siècle

Bien que tous les membres de la famille Gravel aient eu à voyager au cours de leur vie, que ce soit pour les études ou pour le travail, Sam est le premier à se rendre dans l'Ouest canadien. Sam n'en était alors pas à son premier départ hors du nid familial. Après s'être rendu à St-Hyacinthe pour ses études, il alla apprendre l'anglais dans le village d'Inverness. Il se chercha ensuite du travail à St-Léonard, près de Montréal. Il ne parvint toutefois pas à trouver d'emploi. Il passa ensuite quelques mois à travailler en Nouvelle-Angleterre, à West Gardner au Massachusetts, mais il rentra rapidement au bercail. Ce n'est qu'après ce court retour au Québec qu'il entreprit de prendre la route de l'Ouest canadien qui le mènera plus tard dans le Midwest américain où il séjourna en tout pendant une quinzaine d'années. Les premières années de son périple, soit de 1883 à 1890, il les passa dans l'Ouest canadien en effectuant de nombreux allers-retours entre les régions se trouvant à l'entrée des Prairies, soit le Manitoba, dont les frontières ne devinrent définitives qu'en 1912, et le reste du territoire que l'on nommait alors les Territoires du Nord-Ouest, aujourd'hui l'Alberta et la Saskatchewan. Au cours de ces années, ces déplacements furent ponctués d'escales plus ou moins courtes aux États-Unis. Il passa les six dernières années de son voyage, soit de 1891 à 1897, dans le Midwest des États-Unis avant de revenir s'établir au Québec chez son grand-père à Somerset (aujourd'hui Plessisville). Le tableau 1 présente les déplacements de Sam Gravel à travers le territoire nord-américain.

Tableau 1 : Aperçu des déplacements de Sam Gravel entre 1878 et 1899

Années	Lieux de migration
1867	Naissance de Sam Gravel à Saint-Pierre-les-Becquets, Québec
1868	Déménagement de la famille à Stanfold (Princeville), Québec
1878	Déménagement de la famille à Arthabaska, Québec
1878-1881	Études au Collège de Saint-Hyacinthe
1882	Études à Inverness, Québec
1882	Recherche d'emploi à St-Léonard, Québec
1882-1883	Migration en Nouvelle-Angleterre (West Gardner, Gardner, Massachusetts)
1883-1890	Migration dans l'Ouest canadien
1891-1897	Migration dans le Midwest américain
1897-1899	Retour à Somerset (Plessisville), Québec

Le parcours migratoire de Sam, brièvement présenté ci-dessus, ainsi que son mode d'établissement dans l'Ouest canadien et dans le Midwest américain, sont-ils représentatifs du mode de migration et d'établissement des migrants du XIX^e siècle? Afin de connaître comment son parcours s'intègre dans le mouvement de migration de cette époque, nous le replacerons dans le contexte socio-historique migratoire canadien-français du XIX^e siècle tout en étudiant les raisons qui motivent ses déplacements. Commençons par examiner les raisons de son départ du Québec avant de tracer son itinéraire et de définir son mode d'implantation dans l'Ouest canadien et dans le Midwest des États-Unis.

2.1 Une première expérience migratoire : la Nouvelle-Angleterre

Le premier départ d'importance pour Sam est sans doute pour le Séminaire de Saint-Hyacinthe où il a probablement suivi une partie de son cours classique, habituellement d'une durée de huit ans, de 1878 à 1881. Selon les statistiques de Michel Verrette, la tranche de population appartenant à la classe supérieure exerçant une profession libérale est la plus scolarisée avec un taux moyen de scolarisation de 93,5 % entre 1660 et 1900¹⁵⁵. Comme le père de Sam est médecin, il voulait sûrement offrir à ses enfants une éducation qui leur permettrait d'exercer plus tard une profession libérale ou encore de se diriger vers la prêtrise. À cette époque au Québec, le taux de scolarisation était de 58,6 % pour les jeunes âgés de 5 à 15 ans, tous milieux sociaux confondus¹⁵⁶. C'est donc dire que Sam faisait partie de la faible majorité des jeunes de cette tranche d'âge qui était scolarisée. Si l'on inclut les jeunes de 16 à 19 ans dans ces statistiques, et que l'on prend donc en considération la tranche d'âge allant de 5 à 19 ans, le taux de scolarisation chute à 41,1 %¹⁵⁷. Comme Sam n'a pas poursuivi ses études au-delà de l'âge de 14 ans, soit au-delà de son cours classique, il se situe dans la moyenne des jeunes de son âge qui ne sont pas scolarisés au-delà de l'âge de quinze ans. Il aurait cependant pu poursuivre ses études comme l'ont fait ses frères et sœurs qui ont fréquenté différents établissements, notamment le séminaire de Nicolet, le camp militaire de Trois-Rivières, l'Université Laval et même des institutions à l'étranger, comme Paul qui a étudié en Espagne et à Boston. À cette époque, rien ne l'empêchait d'abandonner ses études puisqu'au Québec, la loi obligeant la fréquentation scolaire jusqu'à l'âge de 14 ans ne fut en vigueur qu'à partir de septembre 1943. Sam n'entreprit jamais de hautes études, mais il eut

¹⁵⁵ Michel Verrette, *L'alphabétisation au Québec, 1660-1900 : en marche vers la modernité culturelle*, Sillery, Septentrion, 2002, p. 117.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 107.

¹⁵⁷ *Ibid.*

au moins la chance d'étudier ce que peu de membres de sa famille pourront étudier : la langue anglaise.

Alors que Sam désire abandonner ses études pour se rendre aux États-Unis, son grand-père, Joseph Bettez, lui impose d'abord l'apprentissage de la langue anglaise. Il écrit au prêtre Napoléon Leclerc qui lui répond favorablement au début janvier 1882 : « Je me suis occupé de votre demande et je suis content d'avoir trouvé une excellente place pour votre fils chez un de mes excellents paroissiens Henry Percy. Cet homme est à son aise et n'a que trois enfants, très instruit¹⁵⁸. » C'est le prêtre Napoléon-Honoré Leclerc, qui est alors missionnaire à Inverness, Leeds et St-Pierre Baptiste¹⁵⁹, qui a jugé que Sam serait entre bonnes mains chez les Percy. Sam se rend donc en pension dans cette famille à Inverness, dans la région du Centre-du-Québec, se situant à environ 50 km d'Arthabaska. Le choix de ce village était tout indiqué pour lui puisqu'il comptait une population à forte majorité anglophone. En effet, la population du village d'Inverness a été colonisée à partir de 1819, mais sa population s'est accrue considérablement entre 1829 et 1832 grâce à des vagues d'immigrants écossais¹⁶⁰. De plus, les écoles étaient toutes anglaises et ont été ouvertes dès le début de la colonisation, soit dès 1832¹⁶¹.

Sam arriva à Inverness en janvier 1882. Il y apprit la langue anglaise, et ce en peu de temps. Il a certainement fréquenté une école anglaise d'Inverness avec les enfants Percy. En effet, Napoléon Leclerc mentionne dans sa lettre que « l'école est à deux arpents de la

¹⁵⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Napoléon Leclerc à Joseph Bettez, Inverness, 6 janvier 1882.

¹⁵⁹ <http://genealogiequebec.info/testphp/info.php?no=306334> [Napoléon-Honoré Leclerc (1849 -)]

¹⁶⁰ Gwen Rawlings, *The pioneers of Inverness Township, Quebec : An Historical of Genealogical Story, 1800-1978*, Cheltenham, Boston Mills Press, 1979, p. 20.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 32.

maison de Mr Percy¹⁶². » Toutefois, au cours des premiers jours suivant son arrivée, Sam fait preuve de scepticisme quant à la qualité de son éducation à Inverness. Il envoie une lettre à ses parents pour leur dire qu'il a l'impression que son apprentissage de l'anglais ne sera pas très efficace : « [L]es messieurs si instruits de Monsieur Leclerc sont un petit garçon de 8 ou 9 ans, un de 7 et une fille de 5 ou 6 ans. [...] Il n'y a pas de maisons aux alentours et la femme parle français...¹⁶³ » Il fit donc une demande à son frère Pietro : « toi envoie moi le prix des grammaires anglaises de Roswell C. Smith que vous apprenez au Collège¹⁶⁴. » Ce n'est pas le seul à qui il demande des livres : « Mr Lambly sold me few books the most necessary¹⁶⁵ ». Dans cette lettre, Sam écrit déjà en anglais, certainement pour impressionner sa mère, mais aussi pour montrer le sérieux de son entreprise. Trouvant que son apprentissage ne se faisait pas à un rythme satisfaisant, il demande même à être changé de famille : « Écrivez-donc à Monsieur Leclerc pour trouver une maison au village...¹⁶⁶ » Sam était tout ce qu'il y avait de plus déterminé et était déçu de ne pas tirer profit au maximum de son expérience.

Pourtant, le curé Leclerc avait été rassurant quant à l'éducation que Sam recevrait. En effet, il avait écrit à Joseph Gravel pour lui assurer que l'envoi d'enfants dans ce village pour y apprendre l'anglais était une pratique répandue et que ceux-ci progressaient très rapidement : « Il y a beaucoup de jeunes canadiens qui viennent par ici pour apprendre l'anglais, et ils l'apprennent très vite...¹⁶⁷ » Et ces promesses se révélèrent vraies puisque

¹⁶² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Napoléon Leclerc à Joseph Bettez, Inverness, 6 janvier 1882.

¹⁶³ Lucienne Gravel (dir.), *op.cit.*, p. 17-18.

¹⁶⁴ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Pietro Gravel, Inverness, 14 janvier 1882.

¹⁶⁵ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, Inverness, 27 janvier 1882.

¹⁶⁶ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 18.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 17.

Sam écrivit sa première lettre en anglais, parsemée de quelques phrases en français, à la fin janvier 1882, soit après moins d'un mois de pensionnat seulement : « I will be here only 6 months I suppose I learn English very well I hope and wish to be able to speak this language correctly soon¹⁶⁸. » Certes, il apprend l'anglais rapidement, mais peut-être connaissait-il quelques rudiments de cette langue avant même son arrivée à Inverness. De plus, Sam démontre un enthousiasme envers l'apprentissage de la langue anglaise. Il est peut-être conditionné par le fait qu'au XIX^e siècle, les Canadiens français finissent par croire que la seule connaissance de l'anglais les mènera rapidement à la fortune¹⁶⁹, et comme Sam avait l'intention de quitter le Québec pour les États-Unis¹⁷⁰, son apprentissage rapide de l'anglais lui laissait sans doute à penser que c'était de bon augure pour son avenir. Sam poursuivit son éducation sans doute dans une école de la région jusqu'à la fin de l'année scolaire 1882, soit jusqu'à l'âge de 15 ans. Ainsi dans sa famille, son parcours académique est plutôt différent de celui de ses frères et sœurs.

En effet, Sam et son frère Alphonse sont les seuls à avoir appris l'anglais en étant pensionnaires dans une famille. Henri, son cadet, n'a pas eu cette chance. Lorsqu'il vient rejoindre Sam dans l'Ouest canadien, ce dernier illustre combien la barrière linguistique empêche son frère d'interagir avec ses collègues de la Police à cheval du Nord-Ouest : « Henri s'arrange bien à Régina. Il a eu un peu de misère dans les premiers temps, car il ne comprend presque pas l'anglais et il lui fallait deviner ce qu'on lui disait¹⁷¹. » Paul,

¹⁶⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à sa mère, Inverness, 27 janvier 1882.

¹⁶⁹ Gaston Dulong, « Histoire du français en Amérique du Nord » dans Noël Lynn Corbett (dir.), *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990, p. 209.

¹⁷⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 17.

¹⁷¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à sa mère, Maple Creek, 13 octobre 1888.

un autre de ses frères, qui se trouve à Boston pour ses études, remarque dans une de ses lettres que les lacunes linguistiques d'Henri restreignent ses choix de carrière : « Si Henri savait l'anglais, peut-être pourrait-il se placer ici. Mais il faut savoir l'anglais, et le savoir parfaitement – ou avoir du toupet plus qu'Henri n'en aura jamais¹⁷². » Mais dans cette même lettre, Paul admet : « Moi, je n'ai jamais parlé anglais (au Québec), mais je le comprends parfaitement à la lecture, un peu moins bien en conversation, je l'écris passablement, et je le parle avec difficulté¹⁷³. » Il a sans doute appris les bases de la langue anglaise au collège, où les grammaires de Roswell C. Smith étaient d'usage. Mais au Québec, les autres membres de sa famille n'ont pas été en contact avec l'anglais d'aussi près que Sam l'a été.

Après ce séjour à Inverness, il passa le début de l'été 1882 chez sa grand-mère maternelle Julie Bettez, née Mailhot, à Somerset. À l'automne 1882, il écrit à partir de St-Léonard, près de Montréal. Il accompagne un certain M. Désilet. Peut-être y a-t-il cherché de l'emploi puisqu'il écrit : « Demain dimanche je partirai à six heures du matin pour le port St-François avec M^r Desilets il va à Montréal par steam boat¹⁷⁴. » Déjà, il a le sentiment qu'il devra chercher l'aventure pour subvenir à ses besoins : « Je ne m'ennuie pas du tout mais je pense souvent à la maison et je trouve cela curieux de me voir loin des "Bois Francs" peut-être pour toujours, car je ne serai jamais employé par chez nous¹⁷⁵. » Il n'envoie que deux lettres à partir de ce lieu, soit le 16 et le 17 septembre 1882, sans doute parce que sa quête a été infructueuse.

¹⁷² Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 87, Paul à Pietro, Boston, janvier 1893.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, St Léonard, 16 septembre 1882.

¹⁷⁵ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, St Léonard, 16 septembre 1882.

À la fin de l'automne 1882, il partit pour la Nouvelle-Angleterre. Le choix de la destination fut sans doute influencé par le fait que le courant de migration canadien qui se dirigeait vers les États-Unis était à son paroxysme entre 1881 et 1891¹⁷⁶. Les promesses des agents recruteurs et les récits exagérés d'amis ou de membres de la famille vantant les possibilités d'avenir qu'offraient les États-Unis ont sans doute également attiré le jeune homme¹⁷⁷. Toutefois, la désillusion fut rapide.

Dans une lettre datée de décembre 1882, il avoua à son frère Pietro les conditions difficiles qu'il vivait là-bas : « Me voilà pauvre, abandonné de tous et réduit à marcher sur la neige avec des chaussures percées. [...] Je me rappelle ces belles veillées, ces promenades, cette vie de famille qui me rendaient heureux¹⁷⁸. » La réalité le rattrapa rapidement et la vie misérable et isolée qu'il menait contrasta si fortement avec l'ambiance familiale et le confort auquel il était habitué ainsi qu'à ses attentes qu'il en vint à regretter son départ. Ce discours deviendra récurrent chez Sam au fil de ses déplacements : l'alternance entre le désir très fort de partir et la nostalgie du chez-soi.

On ne sait d'ailleurs pas précisément où il s'est installé aux États-Unis puisque le lieu inscrit sur la lettre est difficile à déchiffrer. Il est possible qu'il s'agisse de West Gardner à Gardner au Massachusetts, soit à plus de 450 km d'Arthabaska et à environ 70 km de Lowell, une ville voisine de Gardner qui était habitée par 10 000 Canadiens français en 1880¹⁷⁹. Ce village est plausible puisqu'il écrit que « quatre cents lieux [le] séparent¹⁸⁰ » de

¹⁷⁶ Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : mesure du phénomène*, p. 38.

¹⁷⁷ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 17.

¹⁷⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Pietro Gravel, Mont Gardner, 17 décembre 1882.

¹⁷⁹ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 63.

¹⁸⁰ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Pietro Gravel, Mont Gardner, 17 décembre 1882.

sa famille. On ne connaît pas les motivations qui l'ont mené à choisir cette destination, mais peut-être que la population élevée de Canadiens français dans cette région a influencé son choix. En effet, le Massachusetts est une destination très prisée des Canadiens français au XIX^e siècle. C'est en fait le plus populaire des états de la Nouvelle-Angleterre chez les Canadiens français puisqu'entre 1880 et 1890, approximativement 54 700 Canadiens français ont choisi le Massachusetts comme destination de migration, ce qui représente un peu plus de la moitié des migrants canadiens-français s'installant en Nouvelle-Angleterre au cours de cette décennie¹⁸¹.

On sait que Sam habitait en pension chez une famille à West Gardner, dont on ne connaît ni la langue, ni l'origine. Bien qu'il habite en pension, il ne se sent pas intégré à la famille chez qui il réside et il perçoit des tensions surtout à cause de soucis financiers : « Je travaille du matin au soir pour 50 à 60 ¢ par jour. Maintenant je paie \$3.75 par semaine de pension chez un pauvre homme, dont la famille me reproche le soir le pain que j'ai mangé dans la journée...¹⁸² » Malgré son travail acharné, il ne réussit pas à faire assez d'argent pour subvenir à ses besoins. Cette pauvreté joue également sur son moral.

Il est si déprimé qu'il regrette ses années passées à l'école. Pourtant, c'est de son plein gré qu'il a quitté les études : « Excuse tout, les fautes, l'écriture, car maintenant cela ne me servira plus. À dieu donc chère éducation que j'aimais, adieu lecture et chimères [...] Tout est fini pour moi. Je travaillerai maintenant dans les manufactures¹⁸³. » Alors, pourquoi avoir quitté les bancs d'école si hâtivement s'il aimait s'instruire? Sans doute pour pouvoir réussir d'une autre façon que par les études, d'une façon qu'il imaginait plus rapide.

¹⁸¹ Yves Roby, *op. cit.*, p. 46.

¹⁸² Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 18.

¹⁸³ *Ibid.*

Il a certainement été attiré par la vie facile que promettaient les États-Unis et par l'idée de faire fortune rapidement. Il découvre que la vie de travailleur n'est pas de tout repos et qu'elle n'amène pas les énormes gains promis. Sam oppose fortement dans cette lettre les joies et la simplicité de sa vie d'écolier aux souffrances imposées par la vie d'adulte et, qui plus est, de travailleur dans les usines. Son discours est teinté d'amertume puisqu'il prend conscience du sort réservé à ceux qui ne s'instruisent pas, ce sort qui est désormais le sien, hors de sa classe sociale bourgeoise. Ce n'est pas la dernière fois qu'il tiendra ce discours. Sam a donc un discours différent de certains Canadiens travaillant dans les usines de Nouvelle-Angleterre. En effet, généralement les ouvriers étaient contents de leur sort qu'ils jugeaient plus aisé que celui qu'ils avaient connu au Québec : « Cette satisfaction s'expliquait aisément. Le travail dans les filatures est plus facile et plus rémunérateur que celui dans les fermes et dans les manufactures du Québec¹⁸⁴. » N'ayant pas connu de durs labeurs ni de conditions difficiles au Québec, ces changements constituèrent un choc pour lui.

Il choisit de partager cette première expérience migratoire et professionnelle, qui ne s'avéra pas à la hauteur de ses attentes, avec son frère Pietro. En effet, ses parents ne sont pas les premiers confidents de son malheur. Alors qu'il leur destina majoritairement ses missives lorsqu'il sera dans l'Ouest canadien, ici, il préfère se livrer à son frère Pietro, mais dans cette lettre, il conseille à toute sa famille de ne pas l'imiter : « Alors, mon plaisir sera, le soir, de penser à Papa, à ma mère, à vous tous, de prier Dieu pour qu'il vous éloigne du chemin que je vous ai si mal tracé. Je suis assez bien et sois discret¹⁸⁵. » Il ne se considère pas comme un bon modèle de migrant puisqu'il ne se juge pas comme un éclairé, un

¹⁸⁴ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 81.

¹⁸⁵ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 18.

pionnier capable de « tracer le chemin de la réussite » à sa famille. Il l'engage à éviter de parler de sa misère à ses parents, sans doute pour ne pas les inquiéter et par honte de ne pas réussir à bien gagner sa vie, honte d'avoir fait un mauvais choix de vie en délaissant ses études si jeune. En marge du discours des migrants de la Nouvelle-Angleterre qui se sont enrichis et qui « sont des symboles de réussite, des exemples tangibles de ce qui est possible en terre américaine¹⁸⁶ », il ne veut pas révéler sa pauvreté. Alors que les historiens ont beaucoup évoqué la vantardise des migrants lors de leur retour au pays natal¹⁸⁷, le discours de la honte de l'échec, bien que présent chez les migrants, a été peu étudié. Or, il s'agit d'un discours dominant chez Sam et il en sera question à de nombreuses reprises dans cette thèse.

Sam ne reste pas longtemps à travailler dans les manufactures du sud. À peine quelques semaines après l'envoi de cette lettre, Sam décide de rentrer au pays, soit au cours de l'hiver 1883 ou encore tôt au printemps 1883¹⁸⁸. Les retours au Québec sont fréquents à cette époque, surtout lorsque la conjoncture américaine devient défavorable. Les années 1882 à 1885 sont des années de récession pour les États-Unis. Cela signifie que « les employeurs américains diminuent leurs salaires, réduisent les heures de travail ou congédient des employés. Les nouvelles voyagent alors rapidement et la migration décline, les retours se multiplient¹⁸⁹. » Par ailleurs, la proximité de la frontière canado-américaine a peut-être influencé sa décision de revenir au Québec. Sam ne s'acharne pas à demeurer dans un endroit où il n'est pas heureux et où il ne peut être indépendant financièrement. Il se déplace lorsqu'il se rend compte que les revenus récoltés sont bien en deçà de ce qu'il avait envisagé.

¹⁸⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 50.

¹⁸⁷ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 17.

¹⁸⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op.cit.*, p. 18.

¹⁸⁹ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 55.

2.2 Conditions du départ vers l'Ouest canadien

Cette première déception en territoire américain ne ralentit ni son goût pour l'aventure ni son ambition à réussir à faire fortune, car quelques mois plus tard, il décide de tenter sa chance dans l'Ouest canadien. Rien n'indique que Sam ait pris la décision de se rendre dans l'Ouest suite à l'appel des recruteurs, mais il est probable que ce soit le cas. En effet, le moment où il choisit de quitter le Québec pour l'Ouest, soit au début de la décennie 1880, correspond au moment où le clergé et le gouvernement canadien déploient de nombreux efforts pour peupler les Prairies canadiennes. La décision de partir, c'est le plus souvent « [l]e besoin de travailler, l'appât des hauts salaires [qui] l'ont déterminée. Le goût de l'aventure dans quelques âmes n'expliquerait pas un mouvement [migratoire] de cette ampleur¹⁹⁰. » Si les migrants répondent aux appels des recruteurs, c'est que ceux-ci leur promettent qu'ils trouveront ce qu'ils cherchent dans leur terre d'accueil : un travail et des salaires élevés. Sam n'est pas très différent de ces hommes et de ces femmes déterminés à s'enrichir.

À première vue, le manque d'argent familial ne semble pas être la motivation première de son départ vers l'Ouest en 1883. En effet, Sam provient d'une famille moyenne économiquement. Toutefois, la famille était nombreuse et il fallait rapidement pouvoir se débrouiller par ses propres moyens. De plus, Sam revient appauvri de son périple aux États-Unis et peut-être que son désir de partir correspond à une volonté d'indépendance financière. Toutefois, si des raisons économiques devaient se cacher derrière sa décision de quitter sa famille, il est exclu qu'il puisse s'agir d'un moyen pour aider sa famille à subvenir à ses besoins. Contrairement à la plupart des migrants canadiens-français, Sam n'enverra pas

¹⁹⁰ Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 40.

d'argent périodiquement à sa famille demeurée au pays bien qu'il ait promis de le faire à l'occasion : « Quand je suis parti pour l'Ouest le printemps dernier je me proposais d'envoyer à Papa au moins un cent piastres mais il faut encore attendre je pense que ça ira mieux plus tard¹⁹¹. » Mais Sam ne le fera pas puisque sa situation financière sera toujours précaire dans l'Ouest canadien ainsi que dans le Midwest américain. Toutefois, lorsqu'il se propose de donner de l'argent à sa famille, c'est dans le but de payer des dépenses superflues : « J'ai hâte de gagner un peu d'argent le peu que je sauverai sera pour vous avoir une bonne fille il n'y a pas moyen que vous restez seule il vous faut une fille qui sache gouverner la maison comme vous, alors vous pourrez vous reposer et vivre tranquille, car vous en avez besoin¹⁹². »

En effet, les Gravel n'étaient pas des plus fortunés, mais la famille n'était pas nécessiteuse puisque Louis Gravel, le père, était médecin. La famille était assez bien nantie pour payer les études de ses enfants. La situation financière de la famille ne se dégrade réellement qu'après le décès de leur père Louis Gravel en 1888, alors que Sam est parti pour l'Ouest canadien depuis 5 ans. En effet, Jessie, la mère, accepte avec beaucoup de joie l'aide financière de son fils Henri en 1889 : « Tu ne sais pas comment je suis contente de ton offre pour cette année, car je ne toucherai de rente que cet hiver et en attendant ça va forcer pour ne pas ébrécher le capital¹⁹³. » Et en 1890, elle accepte de façon résignée l'argent que ce dernier lui a envoyé : « J'ai reçu hier matin ta lettre contenant 25 piastres, je t'assure que tu m'as surprise... [...] Je te remettrai cela, soit sûr, pour le moment, c'est vrai que j'en ai

¹⁹¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 8 janvier 1884.

¹⁹² *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 8 janvier 1884.

¹⁹³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 51, Jessie à Henri, Arthabaskaville, 29 juillet 1889.

besoin¹⁹⁴. » Toutefois, au moment du départ de Sam en 1883, la situation économique de la famille n'était pas précaire et s'il décide de partir pour des raisons économiques, elles ne sont pas familiales, mais plutôt individuelles.

En fait, Sam ne souhaitait pas parvenir à la réussite sociale par les études et par la pratique d'une profession libérale. Il rejetait le modèle que ses parents lui imposaient et qu'ils avaient encouragé pour tous leurs enfants. Il voulait atteindre la réussite par l'aventure américaine. Il était donc différent des autres membres de sa famille et ses motivations diffèrent de celles de la majorité des migrants canadiens-français qui émigrent pour redresser la situation financière familiale.

Contrairement à la tendance du courant migratoire de cette période, Sam partit seul en 1883 pour se rendre dans l'Ouest canadien. Au cours de cette décennie, ce sont majoritairement des familles entières qui quittent le Québec et ceux qui partent seuls vont le plus souvent rejoindre des membres de leur famille ou les précèdent¹⁹⁵. Généralement, « [l]a décision de partir se prend en famille : tous les membres donnent leur avis. En fait, les femmes sont souvent les instigatrices de la migration¹⁹⁶. » On ne sait pas si sa famille l'a incité à choisir l'Ouest comme destination parce qu'elle y avait des connaissances de la région. En effet, Sam parle régulièrement dans sa correspondance de gens provenant d'Arthabaska qu'il a rencontrés dans l'Ouest : « Le plus beau [bloc] de St Boniface est celui de Mr Quesnel d'Arthabaska¹⁹⁷ ». Les stratégies familiales sont très importantes dans le processus migratoire. Elles fournissent un encadrement au migrant et évitent la désorganisation sociale. Elles assurent aussi une transition entre le nouveau milieu social et

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 57, Jessie à Henri, 24 mars 1890.

¹⁹⁵ Yolande Lavoie, *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, p. 33.

¹⁹⁶ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, p. 95.

¹⁹⁷ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 5 mai 1883.

le milieu familial et social que le migrant quitte puisqu'elle « assure les liens avec le milieu d'origine¹⁹⁸ ». Bien que le fait qu'il parte seul soit inusité, le fait d'avoir des connaissances dans la région où il immigrerait rendrait sa migration plus typique.

De plus, bien que Sam Gravel parte seul, son départ ouvre la voie à la migration d'autres membres de sa famille qui iront s'établir dans l'Ouest suite à son périple. Tout d'abord, Henri l'imitera en allant le rejoindre en 1888. Puis, son frère Pietro fondera Gravelbourg et y emmènera la plupart de ses frères et sœurs soit Henri, Alphonse, Maurice, Émile, Laurianne et Guy¹⁹⁹. Mais cela ne se fera qu'en 1906, soit quelques années après la mort de Sam. Sam perpétuera donc le mode de migration en chaîne que bien des Canadiens français adoptaient²⁰⁰ puisque plusieurs membres de sa famille se rendront dans l'Ouest en suivant sa trace.

Toutefois, le choix de la destination a sans doute été guidé par une motivation économique. Sam ne veut probablement pas revivre la pauvreté qu'il a vécue aux États-Unis. En choisissant l'Ouest canadien comme destination, une région économique en pleine expansion²⁰¹, Sam voulait peut-être s'assurer de pouvoir subvenir seul à ses besoins et ne pas avoir à revenir précipitamment comme cela avait été le cas lors de son escapade aux États-Unis. La volonté de prouver aux membres de sa famille qu'il est capable de s'enrichir et l'orgueil de l'échec le poussent sans doute à repartir aussi rapidement vers une destination où il croit pouvoir réussir. Cela expliquerait aussi en partie pourquoi il n'a pas choisi de

¹⁹⁸ France Gagnon, « Parenté et migration : le cas des Canadiens français à Montréal entre 1845 et 1875 », *Historical Papers / Communications historiques*, vol. 23, n° 1, 1988, p. 64.

¹⁹⁹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 19.

²⁰⁰ France Gagnon, *loc. cit.*, p. 64.

²⁰¹ Donald Creighton, *Canada : les débuts héroïques*, Montréal, Éditions Quinze, 1979, p. 161.

s'installer plus près de chez ses parents, en Ontario ou dans une ville québécoise par exemple.

L'Ontario était plus près du Québec et elle comptait de nombreux foyers de migration francophones. Mais il semble que Sam ait été attiré par les foyers de migrations les plus en vogue à l'époque. En Ontario, l'immigration massive de francophones provenant du Québec a eu lieu dans les années 1850 et 1870. Ces migrants ont surtout peuplé les régions bordant la province de Québec, notamment l'Est ontarien²⁰². À partir de 1885, les Canadiens français s'établirent autour du lac Nipissing afin d'exploiter les ressources minières et forestières de la région²⁰³, alors que le nord de la province ne fut colonisé qu'au début du XX^e siècle, dès que la voie ferrée du National Transcontinental le permit²⁰⁴. Sam n'a peut-être pas considéré ce choix parce que, d'une part, cette destination n'était pas prisée des Canadiens français au moment où il migre, soit en 1883, et d'autre part à cause des conditions de vie que l'on y retrouvait.

En effet, l'Ontario faisait face à un surplus de population agricole; il y avait trop de cultivateurs pour le nombre de terres cultivables. Elle vivait donc une situation comparable à celle du Québec du point de vue agricole²⁰⁵. Comme les débouchés économiques n'étaient guère plus enviables que ceux du Québec pour l'instant, l'Ontario ne représentait pas une destination prometteuse pour Sam au moment de sa migration.

²⁰² Chad Gaffield, « Chapitre 2 : "Envahisseurs" et "fugitifs" ou familles en mouvement? » dans *Aux origines de l'identité franco-ontarienne. Éducation, culture, économie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 56.

²⁰³ Gratien Allaire, *La francophonie canadienne : portraits*, Sudbury, Prise de parole, 1999, p. 127.

²⁰⁴ Danielle Coulombe, « Chapitre III : Le projet de colonisation soutenu par Mgr Joseph Hallé : rêves et réalités, 1919-1939 » dans *Coloniser et enseigner. Le rôle du clergé et la contribution des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Hearst, 1917-1942*, Ottawa, Le Nordir, 1998, p. 73.

²⁰⁵ L.O. David, *op. cit.*, p.14 et p. 23-33.

Sam préférait sans doute suivre l'autre grand courant migratoire de Canadiens français qui se dirigeaient vers l'Ouest canadien. Il avait suivi le courant massif de migration vers les États-Unis, qui était à son paroxysme au moment de son départ en 1882, et il suivait maintenant le courant de Canadiens français, certes beaucoup plus modeste, qui se dirigeait vers l'Ouest canadien. Il régnait effectivement une effervescence quant aux possibilités que promettait l'Ouest canadien au début de la décennie 1880 dans tout le Canada. La construction du chemin de fer transcontinental Canadien Pacifique faisait converger vers l'Ouest les immigrants qui ne doutaient pas du développement économique favorable à venir de cette région²⁰⁶. Entre 1881 et 1886, le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest ont reçu environ 27 000 immigrants par année. La plupart toutefois provenaient de l'Ontario²⁰⁷. Sam, en suivant ce courant migratoire lors de son départ dans le premier quart de l'année 1883, n'est donc pas un migrant d'exception puisqu'il choisit une destination populaire chez les migrants. Toutefois, si l'on considère qu'il provient du Québec, sa migration vers l'Ouest sort de l'ordinaire, car peu de Canadiens français du Québec ont choisi cette destination en comparaison avec les États-Unis. En effet, entre 1890 et 1930, 338 497 Canadiens français ont émigré aux États-Unis²⁰⁸ alors que seulement 75 000 migrants provenant du Québec et des provinces maritimes auraient atteint les terres de l'Ouest canadien entre 1890 et 1914²⁰⁹. Son choix a sans doute été influencé par des campagnes de recrutement qui avaient pour but de rediriger vers l'Ouest canadien la migration qui se concentrait vers les États-Unis. On ne sait toutefois pas s'il aurait entendu ces recruteurs aux États-Unis ou au Québec, et s'il a

²⁰⁶ Donald Creighton, *op. cit.*, p. 161.

²⁰⁷ Albert Faucher, *loc. cit.*, p. 279.

²⁰⁸ Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : Mesure du phénomène*, p. 21.

²⁰⁹ Jacques Henripin, *op. cit.*, p. 46.

donc pris la décision de partir vers l'Ouest alors qu'il était encore aux États-Unis ou s'il a choisi cette destination seulement à son retour au Québec.

Par ailleurs, aurait-il pu choisir cette destination par solidarité avec l'Église? Il aurait alors choisi de grossir les rangs des colons catholiques de l'Ouest canadien dans le but de soutenir l'Église catholique francophone. Cette intention chez les migrants a été peu étudiée, selon Alfred Faucher : « Ce qui étonne aujourd'hui, c'est que le caractère œcuménique ait échappé à ceux qui enquêtaient sur l'exode des campagnes²¹⁰. » Il se pourrait que Sam ait répondu à l'appel que Mgr Taché avait lancé en envoyant à Montréal et à Ottawa en mars 1883 Alphonse-Alfred-Clément Larivière et Thomas-Alfred Bernier afin de discuter du projet œcuménique, puisque Sam part pour l'Ouest en avril 1883. Bien que Sam ne manifeste pas de discours militant religieux, il a peut-être voulu participer à ce projet. En effet, la presse fit écho aux discours du clergé. Les journaux du Québec appuyaient les Canadiens français qui choisissent de se rendre dans l'Ouest canadien, bien qu'ils souhaitent davantage les voir rester au Québec²¹¹. Rien toutefois n'indique dans sa correspondance qu'il ait eu cette intention en allant vers l'Ouest canadien.

2.3 Itinéraire et établissement dans l'Ouest canadien

L'itinéraire et l'établissement de Sam Gravel dans l'Ouest canadien ressemblent à ceux de la majorité des migrants de son époque ayant la même destination. En effet, ses déplacements, ses choix professionnels et les occasions qu'il saisira, autant dans l'Ouest canadien qu'américain, seront largement inspirés des gens qu'il rencontrera au fil du temps.

²¹⁰ *Ibid.*

²¹¹ R. Painchaud, *The Catholic Church and the Movement of Francophones to the Canadian Prairies 1870-1915*, Thèse manuscrite (Ph.D.) (Université d'Ottawa, 1976), p. 169-171 cité dans André Lalonde, « L'intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », p. 166.

En traçant l'itinéraire de Sam Gravel, nous serons à même de constater que Sam n'est pas si différent des autres migrants et que son mode migratoire est assez fidèle à celui de l'époque. Toutefois, en étudiant le discours de Sam face à son expérience migratoire, parallèlement à son itinéraire et à son mode d'établissement, nous pourrons pénétrer au cœur de ses motivations individuelles.

Le train dans lequel Sam s'embarqua, à destination du Manitoba, passa d'abord par Chicago où Sam en profita pour rédiger une lettre. Toutefois, la première lettre qu'envoie Sam à partir de l'Ouest canadien est datée du 30 avril 1883 et provient de Saint-Boniface au Manitoba. Il affirme être descendu du train à Winnipeg puis s'être rendu à Saint-Boniface²¹². Cette dernière communauté est la plus ancienne mission apostolique francophone de l'Ouest canadien, fondée en 1818 par J.-N. Provencher et J.-N.-S. Dumoulin²¹³. Elle devient municipalité de village en 1883 et ville en 1908²¹⁴. De plus, Saint-Boniface était la capitale de tout de qui était français dans l'Ouest²¹⁵. Pour quitter le Québec et se rendre dans l'Ouest canadien, il fallait d'abord se rendre à Montréal, puis une ligne de chemin de fer reliait Montréal à Saint-Boniface depuis 1879²¹⁶. Pour se rendre à Winnipeg, ville voisine de Saint-Boniface, il en coûtait 43,45 \$, et pour se rendre plus loin dans l'Ouest, à Régina, il en coûtait 55,90 \$. Il semble possible que Sam ait choisi de s'arrêter à Winnipeg parce qu'il en coûtait moins pour s'y rendre et parce qu'il avait des connaissances dans cette région. Son choix de ville est peut-être également dû au fait qu'il ne

²¹² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 30 avril 1883.

²¹³ André Lalonde, « L'Église catholique et les Francophones de l'Ouest, 1818-1930 », *S.C.H.E.C., Sessions d'étude*, n° 50, 1983, p. 485.

²¹⁴ Annette Saint-Pierre, *Le Manitoba au cœur de l'Amérique*, St-Boniface, Éditions des Plaines, 1992, p. 86.

²¹⁵ Grant MacEwan, *French in the West – Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1984, p. 198.

²¹⁶ Annette Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 74.

voulait tout simplement pas s'aventurer plus loin dans les Prairies avant de se trouver un emploi.

Sam sera plutôt nomade tout au long de son périple dans l'Ouest canadien. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais il ne réussira pas à s'établir sur une terre. En effet, Sam n'a pas su adhérer au mode d'implantation sédentaire et agricole que le clergé envisageait pour les nouveaux migrants s'établissant dans l'Ouest. Pour le clergé, l'institution la plus importante et la plus solide qu'il fallait s'empresse de mettre sur pied dans l'Ouest était la paroisse. « La paroisse constituait la pierre angulaire des ambitieux projets entretenus par l'Église²¹⁷. » Pour y arriver, c'est l'Église qui assignait au nouvel arrivant son lieu d'établissement « même si ces terres étaient parfois boisées ou de qualité marginale à comparer aux *homesteads* disponibles dans les *townships* environnants²¹⁸. » On tentait donc de former de petites agglomérations pour pouvoir ensuite créer des paroisses. Dans la nouvelle province du Manitoba, les Canadiens français du Québec s'établissent pour la plupart autour des églises sur les *homesteads* des Métis alors que les Franco-américains recrutés en Nouvelle-Angleterre s'établirent en périphérie des paroisses métisses sur des *homestead* dans des *townships*²¹⁹. Les autorités cléricales de l'Ouest souhaitaient un mode de peuplement par « bloc » soit « des regroupements de communautés partageant la même foi ou parlant la même langue²²⁰. » On aspirait aussi au peuplement en « chaîne » soit une suite de communautés francophones où les nouveaux arrivants pourraient se greffer²²¹. Pour concéder ces terres, la loi du *homestead* des Prairies avait été empruntée à celle que l'on avait élaborée aux États-Unis en 1862 afin de concéder les terres du Midwest américain.

²¹⁷ André Lalonde, « L'Église catholique et les Francophones de l'Ouest, 1818-1930 », p. 494.

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ *Ibid.*, p. 490.

²²⁰ Robert Painchaud, *op. cit.*, p. ix.

²²¹ *Ibid.*, p. 3.

Cette loi élaborée en 1872 au Canada n'a toutefois pas attiré le lot de colons attendu²²². Elle devait inciter les colons à se procurer des terres attenantes aux terres de la compagnie ferroviaire du Canadien Pacifique. Le *Manitoba land boom* de l'époque était dû à la construction du chemin de l'axe Manitoba-Saint-Paul, Minnesota en 1878²²³. Toutefois, le sommet de la ruée vers le Manitoba en 1882 n'avait permis de concéder que 3,5 millions d'acres de terres, ce qui est bien peu comparativement à ce que l'on concédait dans le Midwest des États-Unis²²⁴. Or, cela faisait 20 ans que la colonisation était entamée et le Minnesota et le Dakota concurrençaient férocelement le Manitoba dans les années 1880²²⁵. Par ailleurs, concéder des terres n'assurait pas pour autant l'établissement d'une population agricole. En effet, « [e]n 1887, ils ont persuadé 2,000 jeunes gens d'ouvrir des fermes dans leurs territoires du nord-ouest. Soixante pour cent ont dû rétrocéder leurs privilèges par défection, tout de suite la même année²²⁶. » Il fallait faire face aux rudesses du climat qui affectait beaucoup le rendement des récoltes, à l'éloignement des centres pour se procurer des outils et au coût élevé des outils en raison du protectionnisme ainsi qu'à la stagnation des prix des produits agricoles : autant de raisons qui poussèrent nombre de colons à abandonner leurs fermes.

En principe, Sam ne pouvait s'établir sur un *homestead* dès son arrivée à Saint-Boniface puisque les conditions minimales nécessaires pour se voir attribuer une terre étaient d'être âgé d'au moins 21 ans et de pouvoir déboursier une somme de dix dollars. En 1884, alors âgé de 15 ans, Sam a tout de même réussi à acheter un *homestead*. Mais l'achat de la

²²² Albert Faucher, *loc. cit.*, p. 284.

²²³ *Ibid.*, p. 310-311.

²²⁴ *Ibid.*, p. 310.

²²⁵ *Ibid.*, p. 311.

²²⁶ *Senate Reports*, 1st Session, 51st Congress, 1889-1890, vol. 10, p. 1125-1126 cité par Albert Faucher dans « L'émigration des Canadiens français aux [sic] XIX^e siècle : position du problème et perspective », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n^o 3, 1964, p. 284.

terre ne signifiait pas qu'il en était propriétaire. En effet, pour acquérir les titres de propriété, il fallait construire une maison et consentir à y demeurer une partie de l'année, pendant au moins 3 ans. Il fallait également cultiver quinze acres de terre la première année, trente la deuxième année et quarante-cinq la troisième²²⁷. Sam n'a pas répondu à ces dernières conditions et a perdu ses droits de propriété une première fois à la fin de l'année 1883, soit six mois après son arrivée dans l'Ouest : « J'avais une terre près de Maple Creek mais on me l'a confisquée. J'avais vu sur les papiers que ce droit n'existait plus mais c'était faux. J'en prendrai une autre dans la Colombie²²⁸. » Croyant à nouveau que ces conditions n'étaient plus en vigueur, il achète une nouvelle fois une terre :

Vous devez savoir que si un homme prend une terre il doit se battre et rester sur sa terre, sinon sa terre est "Jumpé" J'ai vu sur un Journal que cette loi n'existait plus alors j'en ai pris une pour \$15.00 quelques temps après les homesteads se "Jumpaient" plus que jamais²²⁹.

Seul et sans terre pour se fixer, Sam sera amené sans cesse à se déplacer. Il chercha par la suite des emplois où il croyait pouvoir s'enrichir avec moins d'efforts et plus rapidement.

Comme il n'avait pas accès à un *homestead*, et qu'il n'avait donc pas de lieu pour se loger, il est peut-être demeuré quelque temps au cours de son séjour dans l'Ouest dans un abri de fortune conçu pour accueillir les immigrants qui n'étaient pas encore installés. Sam mentionne l'existence d'abris de fortune pour les nouveaux arrivants : « Il y a plus de 170 familles qui sont dans les "sheds" des immigrants ils n'ont ni bois ni pain, le C.P.R réduit le prix des passages mais on s'attend à voir beaucoup de misère a Winnipeg le thermometre marque 57 below zero²³⁰. » Sam mentionne toutefois qu'à son arrivée dans l'Ouest canadien, il demeure en pension : « Je pensionne chez Mr Collin qui tient magasin et maison

²²⁷ Annette Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 72.

²²⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Pietro Gravel, St-Boniface, 3 décembre 1883.

²²⁹ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, 19 février 1884.

²³⁰ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 8 janvier 1884.

de pension privée. M^f Jean tient 55 pensionnaires²³¹. » Dans l'Ouest canadien, toute une communauté francophone l'y attendait, dont de nombreuses personnes provenant d'Arthabaska.

Or, même avec les meilleurs contacts, les emplois demeurent rares, surtout au moment où Sam arrive dans l'Ouest. Il rend compte de la jeunesse inactive de l'Ouest à sa famille : « Il y a une foule de jeunes gens en pension qui ne font rien depuis la crise ils attendent la plupart sont endettés pour plus de cent piastres chez M^f Jean Collin et aux hotel. Je ne sais pas si je me placerai. Tous disent que c'est difficile²³². » En effet, ses connaissances aimeraient bien l'aider et lui promettent parfois un emploi même s'ils sont conscients qu'ils ne pourront tenir cette promesse : « M^f Collin m'a dit "si mon commis (gaudet) pars dans un mois Je te prendrai" cela si je ne me place pas²³³. » Sam se rend bien compte que ces promesses sont vides et s'aperçoit que pour réussir dans l'Ouest, il ne peut compter que sur lui-même : « si j'entre dans un des deux magasin que j'ai en vu, ce ne sera pas ni grâce ni à Richard ni à Collin ni a aucun de mes gens d'en Bas. Ils ont assez de peine à se placer eux-même ou a placer leurs parents et amis intimes²³⁴. » Un an après s'être rendu dans l'Ouest, Sam blâme les recruteurs qui trompent les migrants en les attirant dans l'Ouest : « Des centaines d'émigrants arrivent tous les jours. Je vous averti que ces agents qui envoient ce pauvre monde dans la misère sont responsables de beaucoup²³⁵. » Sam attribue son infortune professionnelle à différents membres de la société et rarement à lui-même. Il ressent sûrement le besoin de se déculpabiliser devant son destinataire et faire porter la responsabilité de ses revers à d'autres.

²³¹ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 30 avril 1883, 2^e lettre rédigée à cette date.

²³² *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 30 avril 1883.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ *Ibid.*, Sam Gravel à son père, St-Boniface, 4 janvier 1884.

²³⁵ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, Pullman Palace Laundry Winnipeg, 28 mars 1884.

Il trouvera toutefois son premier emploi assez rapidement après son arrivée dans l'Ouest canadien, soit en mai 1883. Il occupera le poste de teneur de livres chez un épicier : « Je me suis engagé pour un mois c'est-à-dire en attendant une meilleure place. Je tiens les livres dans une grocerie. [...] Mon magasin se trouve dans le grand Block Quesnel (sherif)²³⁶ ». Il a donc l'éducation requise pour remplir cette fonction, mais ce n'est pas ce genre d'emploi qu'il désire occuper à long terme.

Puis, en juin 1883, il ira à Maple Creek pour arpenter pendant 2 mois avec « le vieux Grondin », un homme de Rimouski au Québec²³⁷ : « Ce soir deux de nous partent pour Maple Creek a 60 milles d'ici ils mettront celle-ci a la malle. Je pense que nous ne serons que deux mois sur l'arpentage il n'a que 12 townships et je crois qu'il n'en aura pas d'autres [...] alors je m'engagerai pour le reste de l'été et le printemps²³⁸. » Sam ne précise pas dans quel but il arpente le territoire : pour la colonisation ou pour l'établissement du chemin de fer du Canadien Pacifique. La deuxième hypothèse est cependant la plus plausible puisqu'en 1883, 11 millions d'hectares de terres nouvelles sont arpentés pour l'établissement du futur tracé du Canadien Pacifique²³⁹. La construction de ce chemin de fer a nécessité plus de 40 000 employés dont Sam faisait sans doute partie²⁴⁰.

Au cours de l'été 1883, ses lettres proviennent de la Saskatchewan Valley, de Red Deer River et de Fort Mac Leod, des communautés toutes situées à l'ouest du Manitoba et qui faisaient alors partie des Territoires du Nord-Ouest. Les deux dernières villes sont

²³⁶ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 5 mai 1883.

²³⁷ *Ibid.*, Sam Gravel à son père, St-Boniface, novembre 1883.

²³⁸ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, Saskatchewan Valley, 28 juin 1883.

²³⁹ Claude Lajeunesse, « Arpentage », *L'Encyclopédie canadienne* [en ligne], mis à jour en 2012, <http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ARTf0007803>

²⁴⁰ Albert Faucher, *loc cit.*, p. 279.

traversées par une ligne de chemin de fer du Canadien Pacifique²⁴¹, ce qui renforce la thèse selon laquelle il y était parce qu'il était employé comme arpenteur pour le chemin de fer. Le travail de Sam l'oblige à se déplacer sans cesse et à fréquenter des lieux encore peu habités : « Nous n'avons pas vu un seul habitant depuis que nous sommes partis de Maple Creek. [...] Je ne pourrai pas ni recevoir ni envoyer des lettres avant cet automne car je vous le dis encore, nous allons très loin²⁴². » Cet isolement se traduit par une carence de rapports humains : les entretiens en personne autant que par correspondance lui manquent. Il a la délicatesse de rassurer sa famille en la prévenant, pour éviter qu'elle ne s'inquiète inutilement, que s'il ne lui écrit pas régulièrement, c'est parce qu'il ne peut tout simplement pas faire parvenir ses lettres. S'il avait choisi ce métier, c'est sans doute parce qu'il avait rencontré quelqu'un qui lui avait suggéré de se lancer dans cette voie : « J'ai rencontré un jeune homme qui est clerc arpenteur il a eu son brevet (admis à l'étude) à Québec et me dit que c'est facile de l'avoir à Winnipeg²⁴³. » Toutefois, Sam sait qu'il ne s'agit que d'un travail temporaire : « Je pense que nous ne ferons que deux mois d'arpentage, alors je m'engagerai pour le reste de l'été à un traiteur²⁴⁴. » Il écrit cette lettre le 28 juin 1883 et délaissera l'arpenteur avec qui il travaillait le 31 juillet 1883²⁴⁵ pour faire la traite des fourrures. En janvier 1884, il abandonnera définitivement l'idée de travailler dans ce l'arpentage, les perspectives de s'enrichir n'étant pas au rendez-vous :

Je ne veux pas apprendre l'arpentage, soyez certains que les hommes de cette branche ne feront pas fortune en volant le salaire de leurs employés et en les faisant souffrir. Plus de 150 jeunes gens ont

²⁴¹ « L'Atlas du Canada », *Ressources naturelles Canada* [en ligne] mis à jour 22/07/2004, <http://atlas.nrcan.gc.ca/site/francais/maps/archives/1stedition/economic/transportationandcommunications/page20/#download>

²⁴² *Ibid.*, Sam à ses parents, Saskatchewan Valley Territoires du Nord Ouest, 28 juin 1883.

²⁴³ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, Chicago, avril 1883.

²⁴⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 22, Sam à ses parents, Territoires du Nord-Ouest Saskatchewan Valley, June 28/83.

²⁴⁵ *Ibid.*, Sam à ses parents, Red Deer River, T.N.O, juillet 1883.

enduré des souffrances atroces cette été et ils ont travaillé toute la saison et maintenant messieurs les arpenteurs ne les paient pas²⁴⁶.

Après deux mois d'arpentage, soit le 1^{er} août 1883, il devient l'associé d'un traiteur.

À cette époque, les compagnies qui se faisaient jadis compétition dans l'entreprise de la traite des fourrures n'existaient plus. La compagnie du Nord-Ouest avait été achetée par la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) en 1821²⁴⁷ et cette dernière cessa ses activités de traite en 1869, notamment en raison des caprices de la mode qui faisait en sorte que la popularité de la fourrure chutait. L'économie de l'Ouest a cessé d'être basée sur la traite des fourrures en 1870²⁴⁸ et la CBH vendit ses terres au Canada²⁴⁹, ce qui stimula l'immigration vers l'Ouest et vers les régions du nord du Québec²⁵⁰. La traite des fourrures devint donc l'affaire de particuliers. Sam s'engagea ainsi comme associé auprès d'un traiteur. À son retour à Saint-Boniface en décembre 1883, il explique dans une lettre les nombreux déplacements qu'il a effectués au cours de l'automne 1883 :

J'ai passé un mois sur la Rivière "Red Deer" et le mois suivant je partirais pour la traite au Fort Mac Leod a cinquante milles sud-ouest de Medecine Hat., Je revins à cette dernière place le 15 oct et le 20 j'étais à Calgary. Je me suis [rendu] au bout de la ligne c-a-d quarante-cinq dans les montagnes. J'ai resté là aux environs pendant cinq semaines et a la fin de Novembre Je m'embarquais pour Winnipeg²⁵¹.

Ces déplacements témoignent d'un mode d'exploration typique au Canada.

²⁴⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 7 janvier 1884.

²⁴⁷ Frits Pannekoek, *Le commerce des fourrures et la société de l'Ouest canadien 1670-1870*, Ottawa, Société historique du Canada, 1987, p. 6.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 25.

²⁴⁹ L.O. David, *op cit.*, p.14 et p. 23-33.

²⁵⁰ Bruno Ramirez, *op cit.*, p. 87.

²⁵¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Pietro Gravel, St-Boniface, 3 décembre 1883.

Alors que selon Turner, le mouvement de colonisation des États-Unis s'est avéré un mouvement constant vers l'ouest²⁵², la colonisation au Canada a été ponctuée d'explorations vers l'ouest et de retours vers l'est :

En même temps qu'expansionnisme et volonté de découverte de territoires nouveaux amènent la progression vers l'intérieur du continent, une volonté s'affirme de vouloir raffermir les assises du futur Canada à l'échelle de territoires plus définis afin d'y bâtir un pays²⁵³.

Il semble donc que Sam perpétue ce mouvement de va-et-vient d'est en ouest, partant des lieux connus et plus densément peuplés pour se rendre dans les régions plus sauvages des Territoires du Nord-Ouest de l'époque, en revenant sans cesse vers les régions plus à l'est. On peut aussi dire qu'il est très mobile à cause de l'emploi qu'il occupe et qu'il vagabonde dans la plaine.

Toutefois, s'il se déplace sans cesse d'est en ouest et d'ouest en est, Sam ne rentre pas au Québec malgré les conditions de travail difficiles que la traite lui inflige. Il choisit plutôt de persévérer malgré une vague de migration de gens désillusionnés qui repartent vers l'Est à cette époque. En effet, au cours de l'automne 1883, de nombreux Canadiens français quittèrent l'Ouest pour revenir au Québec²⁵⁴. Les conditions de vie sont plus rudes que ce que l'on leur a laissé croire : « Les colons doivent faire face à des gelées hâtives, des mauvaises récoltes, des prix dérisoires pour le blé et des frais énormes d'entreposage et de transport²⁵⁵. » Sam témoigne de cette marée de gens qui retournent vers l'est du Canada alors qu'il est à Saint-Boniface dans une lettre datée du 3 décembre 1883 : « [Ç]a n'empêche

²⁵² Frederick Jackson Turner, *The frontier in American history*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1962, [1920], p. 260.

²⁵³ Anne Gilbert, « Territoires » dans Caroline Andrew (dir.), *Dislocation et permanence : L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 15.

²⁵⁴ André Lalonde, « L'Intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », p. 167.

²⁵⁵ Donald Creighton, *op cit.*, p. 161.

pas que tous les soirs les chars sont pleins²⁵⁶. » Sam tient bon : « J'ai appris qu'au-dessus de 20 personnes étaient retournés de Winnipeg à Arthabaska cela au lieu de me décourager, m'encourage Je n'ai pas peur du travail je connais la misère²⁵⁷. » Cette persévérance, malgré la présence d'un emploi payant, est sans doute liée à son désir de ne pas rentrer bredouille chez ses parents une nouvelle fois.

Au début de l'année 1884, Sam s'est trouvé un autre emploi : vendeur d'avoine. Toutefois, cet emploi ne semble pas très payant et il demande alors l'aide de sa famille afin de réorienter sa carrière :

Veuillez donc m'envoyer un certificat de Mr le Curé et un autre du Collège Si vous pouvez en avoir Je serais bien content. Depuis quelques temps je vends de l'avoine en commissions et je fais au moins mes dépenses [...] Je pense me faire maître d'école c'est pourquoi j'ai besoin de certificats de bonne famille conduite²⁵⁸.

Bien que sa famille acquiesce à sa demande, Sam ne deviendra jamais instituteur.

À la mi-janvier 1884, Sam change encore d'emploi : « Aux dernières élections j'ai été officier rapporteur à Clear Spring 40 milles d'ici. Je me suis gelé le nez dans mon voyage. J'ai fait \$15.00. Je n'ai pas encore de place fixe mais je gagne mes dépenses²⁵⁹. » Ses multiples changements d'emploi témoignent de l'instabilité économique de la région, mais le fait que Sam n'ait pas de formation professionnelle le force également à changer d'emploi, ce qui est assez typique des milieux ouvriers.

Il demeure cependant près de deux mois au même endroit et cela l'avantage : « Je suis encore à la même place mais je monte en grade, maintenant je marque le linge et fait les

²⁵⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Pietro, Saint-Boniface, Dec. 3rd 1883.

²⁵⁷ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, Fort Mac Leod, 1883.

²⁵⁸ *Ibid.*, Sam Gravel à son père, St-Boniface, 11 janvier 1884.

²⁵⁹ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 23 janvier 1884.

"bills" [...] Les affaires vont de mieux en mieux, ici, on emploie 60 filles et dix hommes nous sommes trois commis²⁶⁰. »

En septembre 1884, il travaille à un nouvel endroit : « Je travaille de midi à minuit dans un moulin à scie je mesure et ship le bois je gagne deux piastres par jour et j'espère payer ce que je dois avant l'hiver²⁶¹. »

Il retourne arpenter au Lac Manitoba du début septembre à la fin octobre 1884 : « J'arrive du lac Manitoba et suis parti depuis plus de six semaines²⁶². » Puis le 4 décembre 1884, il part faire la traite aux lacs Manitoba et Winnipeg, mais cette fois-ci avec un autre traiteur : Auguste surnommé « Maconse²⁶³ ». Il réécrit le 17 février 1885, probablement de Winnipeg, en rapportant qu'il arrive du Lac Manitoba et qu'il a vendu ses chiens et son traîneau. Il a terminé une autre campagne de traite : « Je ne suis pas plus riche qu'avant mais n'importe, j'ai vu du pays²⁶⁴ ». Comme cette activité rapporte peu, il délaisse rapidement cet emploi.

Puis à la fin février 1885, il considère qu'il pourra souffler un peu :

Me voilà placé pour une couple de mois, c'est moi qui tient les livres. Je suis premier commis et je vous assure que je suis bien, le maître Mr Malloch ne vient qu'a tous les samedis et c'est moi qui conduit les affaires et l'office en son absence. Je pense qu'il fermera dans une couple de mois, car c'est un contrat et il pense le terminer au printemps. [...] Je suis un tout autre homme depuis que je suis "Book Keeper"²⁶⁵.

Ce travail semble le valoriser et il sent peut-être qu'en étant comptable, il occupe un poste honorable qui le rapproche de la réussite financière à laquelle il aspire.

²⁶⁰ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, Winnipeg Man, 27 mars 1884.

²⁶¹ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Boniface, 22 septembre 1884.

²⁶² *Ibid.*, Sam à sa mère, Portage la Prairie, 20 octobre 1884.

²⁶³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 25.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 25, Sam à ses parents, 17 février 1885.

²⁶⁵ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, St Boniface Flour Mills to A.S. Malloch, 23 février 1885.

Toutefois, ses emplois en tant qu'arpenteur et traiteur dans les plaines de l'Ouest constituent ses plus belles expériences dans l'Ouest : « Je suis dans Manitoba. C'est vrai que j'aime à aller sur les prairies, cette vie me plaît mais j'ai bientôt 18 ans et il faut penser plus long je passerai donc encore un été dans l'Ouest et puis je m'en irai²⁶⁶. » Mais le plaisir qu'il retire à travailler dans la plaine n'est pas suffisant. Sam souhaite trouver un emploi plus payant dans l'Ouest qui garantirait son avenir. Il souhaite donc y demeurer encore quelques mois avant de rentrer au Québec. Le caractère de sa migration semblait être temporaire.

Or, la rébellion métisse du Nord-Ouest de 1885 prend forme et les troupes du gouvernement sont envoyées par train vers l'Ouest pour calmer la révolte. Sam rapporte les faits, mais d'un point de vue très personnel, en se réjouissant de façon quelque peu cynique des places que libèrent les soldats tués : « Les dernières nouvelles de l'ouest ne sont pas rassurantes plusieurs du bataillon 90 de Winnipeg se sont fait tués j'en suis bien content car ces jeunes gens là étaient presque tous commis et ça va faire des places vacantes²⁶⁷. » Sam ne décrochera toutefois pas un poste de commis. En contrepartie, ces troubles font en sorte que la Police à cheval du Nord-Ouest a besoin de renforts, mais Sam hésite longuement avant de s'enrôler :

Le matin six police men montés se sont fait tués par les rebelles c'est la dernière depeche et comme vous voyez elle n'est pas rassurante. Je ne sais pas si je m'enlistrerai²⁶⁸.

Sam ne désire pas s'immiscer dans les conflits locaux. Son discours est avant tout individuel, tourné vers des besoins de base, sa sécurité matérielle.

Ainsi, après avoir été teneur de livres pour la compagnie de farine Malloch, en février 1885, Sam confie à sa mère qu'il a des chances d'obtenir un emploi stable et payant : « Je

²⁶⁶ *Ibid.*

²⁶⁷ *Ibid.*, Sam à sa mère, St-Norbert, 1^{er} mai 1885.

²⁶⁸ *Ibid.*, Sam à Joseph Bettez, St-Norbert, 2 avril 1885.

suis depuis quelques jours dans le bureau d'Henri Pacand il se présente comme Greffier Et je lui aide peut-être aurais-je la place de député registrateur²⁶⁹. » Malheureusement, en septembre 1885, il apprend à sa mère qu'Henri Pacand a décroché le poste qu'il convoitait et il reste muet sur sa propre situation professionnelle.

Sam s'est sans doute rendu au bureau de l'agent de l'immigration de Winnipeg pour se chercher un emploi puisqu'il connaissait les besoins en effectifs de la Police à cheval du Nord-Ouest (PCN-O) : « A Winnipeg on demande six cents volontaires²⁷⁰. » Au bureau de l'agent de l'immigration, on lui suggéra probablement de s'enrôler dans la Police à cheval du Nord-Ouest (PCN-O), aujourd'hui connue sous le nom de Gendarmerie royale du Canada (GRC). Le bureau d'immigration avait conclu une entente avec la PCN-O afin d'engager tout jeune homme qui s'y présentait à la recherche d'un emploi en échange d'une rémunération de 2 \$ pour chaque recrue²⁷¹. Il se peut fort bien qu'il ait été recruté de cette façon. À l'époque, la PCN-O enrôlait massivement pour pallier le manque de surveillance due à l'augmentation de l'immigration dans les Prairies et aux rébellions des Métis. Sam s'est enrôlé comme gendarme le 3 novembre 1885²⁷², soit durant la période correspondant au moment de l'enrôlement massif : « En 1885, 608 hommes avaient été engagés, la majorité d'entre eux dans le dernier semestre de l'année qui avait suivi l'augmentation de l'effectif de 500 à 1000 hommes²⁷³. »

Du point de vue légal, il n'était pas assez âgé pour faire partie de la PCN-O. En effet, pour être recruté, il fallait répondre à certaines conditions :

²⁶⁹ *Ibid.*, Sam à sa mère, St-Norbert, 26 mars 1885.

²⁷⁰ *Ibid.*, Sam à ses parents, St-Norbert, 29 mars 1885.

²⁷¹ William Beahen et Stan Horrall, *Les tuniques rouges dans la Prairie : le maintien de l'ordre dans l'Ouest pionnier, 1886-1900*, Régina, Centax Books, 1998, p. 188.

²⁷² Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 27.

²⁷³ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 187.

Le postulant devait être célibataire, être âgé entre 22 et 40 ans, "jouir d'une bonne santé" et produire un "certificat de vie et mœurs exemplaires". On n'acceptait que le candidat capable de lire et d'écrire l'anglais ou le français. Il devait mesurer cinq pieds six pouces minimum et peser 175 livres maximum. Le postulant s'engageait pour cinq ans²⁷⁴.

Sam répondait sans doute à tous les critères mentionnés ci-dessus, sauf à celui de l'âge puisqu'il était alors âgé de 18 ans. Ce critère était toutefois aisément contournable : « il suffisait d'avoir l'allure d'un homme de 22 ans pour respecter le critère d'âge²⁷⁵ ». Par ailleurs, une lettre de la Gendarmerie royale du Canada mentionne que « [l]ors de son engagement, il mesurait 5 pi. 6po. [et] était âgé de 19 ans et 8 mois²⁷⁶. » Ainsi, Sam aurait menti sur son âge en se vieillissant d'une année. Il était aussi facile d'utiliser un faux nom pour s'inscrire dans le but de fuir ses créanciers, sa femme, son passé criminel ou encore un ancien régiment²⁷⁷. Sam n'était pas en situation de faillite personnelle, ni marié, ni affligé d'un dossier criminel. Toutefois, la même lettre de la Gendarmerie révèle que Sam aurait déjà travaillé dans un autre régiment : « Avant de s'enrôler, il avait été clairon dans le 33^e Bataillon, à Québec²⁷⁸ ». Ni sa correspondance ni cette lettre n'indiquent que Sam a complété son terme d'engagement avant de quitter ce bataillon. Sam Gravel s'est enrôlé dans la PCN-O le 2 novembre 1885 sous le nom d'emprunt de S. Bert Gilmore afin d'entrer en fonction le lendemain, le 3 novembre 1885²⁷⁹. C'est ce nom qui figure sur son contrat d'engagement retrouvé dans le fonds de correspondance Gravel. On lui a peut-être conseillé de prendre un nom à consonance plus anglophone. Ce n'est qu'à partir de 1887 que les

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ *Ibid.*

²⁷⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, S.W. Horrall de la Gendarmerie Royale du Canada à M. L. Gravel, 2 février 1971.

²⁷⁷ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 187.

²⁷⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, S.W. Horrall de la Gendarmerie Royale du Canada à M. L. Gravel, 2 février 1971.

²⁷⁹ *Ibid.*, North West Mounted Police Engagement, Winnipeg, 2 novembre 1885.

normes d'engagement ont été plus rigoureuses afin d'augmenter la qualité des candidats, mais sans réel succès²⁸⁰.

Ce contrat de cinq ans l'obligeait toutefois à demeurer dans l'Ouest avec des occasions de départ limitées. En effet, le nombre d'hommes qui pouvaient racheter leur contrat était restreint à trois par mois pour éviter de perdre un trop grand nombre de gendarmes à la fois. Pour ce faire, il fallait payer un montant déterminé pour chaque mois restant au contrat d'enrôlement²⁸¹. Cependant, la possibilité de « filer à l'anglaise » était toujours envisageable et les déserteurs étaient nombreux²⁸². Toutefois, on suppose que Sam s'est enrôlé en toute connaissance de cause parce qu'il aimait assez la vie dans l'Ouest canadien, qui répondait sans doute à sa soif d'aventure, pour vouloir y demeurer pendant encore quelques années. C'est du moins ce qu'il laisse entendre à sa mère avant de s'enrôler :

Dites-moi donc, pourquoi êtes vous si inquiète, je vous répète que je suis bien content et heureux; vous devez être accoutumé à vivre sans moi, et d'ailleurs vous comprenez que si je ne me plaisais pas ici je m'en retournerais. C'est ça qui me bouleverse de voir que vous êtes toujours dans les transes continuelles sur mon sort. Non seulement ça vous fait ennuyer mais ça me met mal²⁸³.

On emmenait les nouvelles recrues enrôlées au bureau de l'agent de l'immigration de Winnipeg au camp d'entraînement à Régina²⁸⁴. Son entraînement commença dès son arrivée à Régina, très peu de temps après son enrôlement. Il envoie une lettre à ses parents le 7 novembre 1885 en provenance de cette ville : « Me voilà encore sur la prairie²⁸⁵. » Cet emploi lui offre le meilleur des deux mondes : être au grand air, dans les Prairies, et une solde garantie, ce que l'arpentage et la traite ne garantissaient pas toujours.

²⁸⁰ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 189.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 253-254.

²⁸² *Ibid.*, p. 253.

²⁸³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 26-27, Sam à sa mère, Winnipeg, Oct. 6th 1885.

²⁸⁴ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 188.

²⁸⁵ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Regina N.W.T., 7 novembre 1885.

Sam ne s'engagea pas seul dans cette aventure. Il était alors accompagné de William Vaudreuil, un jeune garçon de Québec qui deviendra son meilleur ami : « Vaudreuil est arrivé à Winnipeg avant moi, il travaillait chez Guay il y a 3 ou 4 ans il était commis, il a été chez Farley aussi, il a joint les scouts en même temps que moi²⁸⁶ ». Peu de Canadiens français furent recrutés dans l'Ouest canadien, malgré un nombre croissant de recrues au fur et à mesure que l'immigration augmentait dans cette région. Les campagnes de recrutement dans l'est du Canada étaient plus fructueuses²⁸⁷.

L'enrôlement au sein de la PCN-O lui garantit d'abord une stabilité économique. En effet, alors qu'il était arpenteur, il gagnait « trente piastres par mois²⁸⁸ », mais son salaire n'était pas assuré puisque, selon ses dires, les escrocs parmi les arpenteurs étaient nombreux²⁸⁹. Son salaire n'était guère plus assuré alors qu'il était trappeur. Ses profits variaient beaucoup selon ce qu'ils attrapaient. Parfois, il faisait beaucoup d'argent : « Nous avons des marchandises pour plus de \$75.00²⁹⁰. » À d'autres moments, la traite fut insatisfaisante : « [L]a pelleterie n'est pas très bonne nous sommes obligés de traiter nos marchandises pour du poisson²⁹¹ ». Ses expériences difficiles en tant qu'arpenteur et traiteur lui ont fait certainement comprendre que seul ou plus ou moins seul, il serait difficile d'arriver à survivre dans cette contrée, et encore davantage de s'enrichir, mais qu'en étant employé d'une institution gouvernementale, il avait plus de chance de parvenir à ses fins.

²⁸⁶ *Ibid.*, Sam à sa mère, Med Hat, 30 mai 1886.

²⁸⁷ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 188-189.

²⁸⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 22, Sam à ses parents, Territoires du Nord-Ouest Saskatchewan Valley, June 28/83.

²⁸⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 7 janvier 1884.

²⁹⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 24, Sam à ses parents, le 3 décembre 1884.

²⁹¹ *Ibid.*, Sam à ses parents, Lac Winnipeg, le 8 décembre 1884.

En étant engagé par la PCN-O, Sam s'assurait aussi de meilleures conditions de vie. Au sein de la PCN-O, on le logeait; on le nourrissait en lui fournissant une ration de nourriture, qui se limitait certes à un minimum, mais qui était tout de même garantie; on le vêtit de l'uniforme; on lui offrait des soins de santé complets gratuits ainsi que l'assurance d'avoir un travail, et donc une solde pour 5 ans²⁹². Sam décrit d'ailleurs en détail ses conditions de vie dans une de ses lettres :

Nous avons 1 1/3 lb de pain 1 1/2 [illisible] bœuf, 1 lb de patates 1 once de thé 1 once de café 2 onces de riz 4 onces de sucre et ça c'est quand on est dans un fort, sinon la prairie c'est ration et demie [...] 1/4 Bacon au Lard mêlé de farine 2 lbs de pommes seches. Vous voyez que c'est en masse quand on est au fort et beaucoup trop quand on est en détachement dans ce la on peut changer nos rations dans les magasins pour d'autre choses tel que le beurre, graisse, fruits en cans. [...] Si vous ajouter aux rations le gibier que l'on tue vous verrez qu'on peut changer plus de la moitié de nos rations pour d'autres choses et en avoir assez de reste. Pour le linge c'est pareil nous en avons de reste quatre paires de pantalons 3 paires de bottes quatre chemises six paires de bas deux paires de souliers mous, une pardessus d'automne (cloak) et un capot de buffle pour l'hiver. Nous avons un lit de camp, 45 lbs de couvertures, oreillers et une grande toile cirée. Moi et plusieurs autres avons une chambre chaque très petite mais confortable, un poêle table, chaise, tapis le reste on l'achete nous même : ceux qui ne veulent pas rien dépenser couche dans une grande chambre et tout est fourni, huile, lampes, laves-mains, serviettes²⁹³.

S'il avait besoin de stabilité dans sa vie, il avait sans doute aussi besoin de rapports humains plus réguliers. L'isolement est un des facteurs qui le fit rentrer des États-Unis prématurément alors qu'il avait 14 ans²⁹⁴ et il a également vécu beaucoup de solitude au cours de sa première année dans l'Ouest. Alors qu'il était arpenteur pour le Canadien Pacifique, il devait voyager dans des contrées éloignées et peu habitées puisque le train ne permettait pas encore d'emmener des colons dans ces régions²⁹⁵. Lorsqu'il était associé à un traiteur, il affirmait que « c'[était] un peu ennuyant pour un jeune de [s]on âge²⁹⁶ ». Désormais au sein de la PCN-O, les rencontres étaient plus fréquentes lorsqu'il était en

²⁹² William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 217-219.

²⁹³ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Medicine Hat, 17 octobre 1886.

²⁹⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 18.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 22, Sam à ses parents, Territoires du Nord-Ouest Saskatchewan Valley, June 28/83.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 24, Sam à ses parents, Lac Winnipeg, le 8 décembre 1884.

détachement, puisque cela lui permettait d'entrer en contact avec des colons, des Métis et des Amérindiens qu'il devait protéger pour assurer le bon déroulement de la colonisation²⁹⁷. Lorsqu'il était posté dans un fort, il pouvait jouir de contacts avec les autres gendarmes et officiers et développer un sentiment d'appartenance à un groupe : « En été nous ne sommes que sept ou huit hommes dans le fort les autres sont en détachement c-a-d ils sont envoyés (douze à la fois) aux lignes et ils campent la pour l'été²⁹⁸ ».

Ce sentiment d'appartenance et les rencontres qu'il pouvait faire n'étaient pas seulement liés au travail. Dans les forts de la Police à cheval, depuis la fin de la décennie 1870, on tenait des activités sociales et sportives notamment le cricket, le base-ball et le football (ou rugby)²⁹⁹. Le sport est le seul endroit où la hiérarchie et les classes étaient abolies entre officiers et gendarmes et où seul le talent comptait³⁰⁰.

Il créa notamment des liens d'amitié avec de rares Canadiens français : Maurice Duchesnay, fils du sénateur Elzéar Duchesnay; Henri Juchereau-Duschesnay, fils du colonel; Jean-Charles Routhier, fils de l'auteur des paroles de l'hymne national canadien; Henry Rainville, fils du protonotaire d'Arthabaska que Sam connaissait déjà; et René de Beaujeau, qui mourut en 1890, lors du naufrage du patrouilleur Keewatin dans le lac Winnipeg. Entouré de gens de son âge et de son origine, il s'ennuyait sans doute moins que lorsqu'il faisait de la traite³⁰¹.

²⁹⁷ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 15.

²⁹⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Medicine Hat, 17 octobre 1886.

²⁹⁹ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 226.

³⁰⁰ *Ibid.*, p.225- 226.

³⁰¹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 24, Sam à ses parents, Lac Winnipeg, le 8 décembre 1884.

Mais Sam ne fréquente pas que des Canadiens français enrôlés dans la Gendarmerie. En effet, il s'était fait des amis avant de s'enrôler et il les croise parfois au hasard de ses déplacements ou il leur rend parfois visite, comme au cours du temps des fêtes 1886 : « Je suis revenu de Lethbridge le 3 de ce mois. [...] Il y a plusieurs Canadiens par la que j'ai connu a Manitoba. Le vieux [...] Thomas est avec sa famille [...] Albertine qui est avec son mari. Thomas est inspecteur de quelque chose pour le gouvernement³⁰² ». Il ressent donc encore le sentiment de communauté qu'il avait développé alors qu'il demeurait à Saint-Boniface et à Winnipeg, malgré l'éloignement et les déplacements que lui imposait la vie dans la gendarmerie.

Afin de ne pas inquiéter ses parents sur son sort, Sam y va, dans sa correspondance, de phrases rassurantes pour les convaincre qu'il va bien. Mais Sam ne tient pas le même discours avec tous ses destinataires. Lorsqu'il écrit à Pietro, celui à qui il avait confié ses déboires alors qu'il vivait en Nouvelle-Angleterre, il avoue que la vie n'y est pas nécessairement meilleure qu'au Québec : « Tu veux venir ici, tu fais mieux de te chasser cette idée. Il y en a assez de jeunes qui en arrachent [...]»³⁰³. Il tient ces propos après seulement quelques mois dans l'Ouest. À ce moment, Sam fait de la traite de fourrures et n'est donc peut-être pas encore tout à fait acclimaté à son nouvel environnement.

Mais même après avoir été engagé auprès de la PCN-O, Sam avoue après seulement quelques mois que cet emploi n'est peut-être pas aussi avantageux que ce qu'il souhaiterait :

Comme vous voyez le terme est de cinq ans j'aurais 24 en sortant si j'avais la moindre chance d'avancement ça serait mieux mais nous sommes 1500 et je suis un des derniers sur la liste³⁰⁴.

³⁰² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, probablement de Medicine Hat, 5 janvier 1887.

³⁰³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 23, Sam à Pietro, Saint-Boniface, Dec. 3rd 83.

³⁰⁴ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa Sam, à

Le changement de commissaire avait perturbé Sam. En effet, le commissaire Acheson G. Irvine était reconnu pour être agréable et les gendarmes l'aimaient bien, mais c'est justement ce que certains de ses supérieurs et subalternes lui reprochaient : d'appliquer trop peu sévèrement les principes de discipline. Durant la rébellion de 1885, alors qu'il attendait les ordres du major général F. D. Middleton à Prince Albert afin de réprimer la rébellion, Middleton avait choisi de combattre sans l'en aviser et avait ensuite accusé Irvine d'inertie. Irvine ne se défendit pas et le premier ministre John A. Macdonald n'eut d'autre choix que de le destituer. C'est Lawrence William Herchmer qui le remplaça. Il entra en poste le 1^{er} avril 1886³⁰⁵. Sam a de la difficulté à s'habituer aux nouvelles mesures plus strictes imposées par Herchmer. Il pense même quitter les rangs de la PCN-O. Il demande donc l'aide de son père et de ses amis influents afin de pouvoir quitter les rangs de la PCN-O avant la fin de son terme :

J'espère en sortir avec l'aide de papa et de Messsieurs Laurier et Lavergne après si le gouvernement change. Je tacherai de me faire placer par les mêmes dans un des bureaux des terres ou au departement des Indiens. Une fois la je pourrai acheté une terre. J'aurai un bon salaire et serai libre³⁰⁶.

Sans doute espère-t-il, par la promesse de s'établir sur une terre et de mener une vie rangée, convaincre sa famille d'intervenir pour lui. Un collègue de son père écrit au ministre de la milice A.P. Caron et le prie de faire sortir Sam de la PCN-O en prétextant faussement la mort de son père :

Un de mes amis le Dr Gravel vient de mourir laissant une femme et douze enfants dont le plus vieux est dans la police montée. Cette femme est très pauvre et dans le plus grand embarras. Le plus vieux des enfants Sam Gravel est actuellement dans la police Montée de Régina il reste quelques mois pour finir son temps. Il pourrait obtenir son congé, dit-on, mais en payant une certaine indemnité. Il voudrait le savoir immédiatement. Il deviendrait très utile dans la position où il se trouve. Le Docteur

son père, Medicine Hat, 14 juillet 1886.

³⁰⁵ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 6-7.

³⁰⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à son père, Medicine Hat, 16 juillet 1886.

Gravel était le frère du Grand Vicaire Gravel de St. Hyacinthe et cousin germain de Mgr Gravel de Nicolet et ces messieurs pourraient au besoin corroborer ce que je vous écris³⁰⁷.

Malheureusement, ce subterfuge ne fonctionnera pas, sans doute parce que le Dr Gravel était assez connu. Sam demeure donc au sein de la PCN-O jusqu'à la fin de son contrat.

Malgré sa réussite sociale mitigée, Sam développe dans sa correspondance une image de soi à l'allure de héros, qu'il déploie surtout au cours de son engagement au sein de la PCN-O. Posté au fort de Medicine Hat depuis l'hiver 1886, il y resta jusqu'à l'automne 1888. Pourtant, il se déplaçait continuellement au gré des missions de patrouille, demeurant en chaîne de détachements, aussi appelée avant-postes, et patrouillant dans les secteurs environnants³⁰⁸. Ces détachements étaient nécessaires puisque la mission de la PCN-O était, à ses débuts en 1873, de veiller à ce que la paix et l'ordre soient maintenus dans l'Ouest. Suite à l'application de la politique de colonisation de l'Ouest du Canada de John A. Macdonald, on ajouta à cette mission trois autres tâches : protéger les foyers de colonisation, assurer que les services gouvernementaux soient offerts à la population et stimuler l'économie³⁰⁹. Sam rapporte parfois le déroulement de ses journées et des tâches qu'il doit effectuer, mais il met l'accent sur les aventures et expériences hors du commun qu'il vit :

Je suis engagé comme éclaireur dans la Police Montée. Nous sommes sous le département de la justice, vous devez savoir ce que nous avons à faire c'est seulement pour les Indiens les voleurs, les cow boys et les vendeurs de whiskey à ces derniers surtout nous faisons une guerre à mort. Ces gens là sont méchants et ne craignent rien. Lundi dernier, nous en avons arrêtés 4 en apercevant nos armes [...] ils ont fait feu sur nous et il nous a fallu en blesser un avant que les autres se rendent. Nous sommes toujours sur le qui vive il y a beaucoup de ces bandits là dans les environs et ils nous donnent de la misère. Je me plais beaucoup dans mon nouvel emploi [...] nous passons près de 5 heures à cheval toujours armés et la nuit il nous faut visiter tous les trains fouiller les passagers et leurs

³⁰⁷ *Ibid.*, I. Lavergne au Ministre de la Milice A. P. Caron d'Ottawa, Arthabaskaville, janvier 1887.

³⁰⁸ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 221.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 15.

baggages au cas qu'il y eut du whiskey de caché on est très stricte sous ce rapport. La moindre peine est de \$100. pour la première offence et la deuxième fois 6 mois de travaux forcés³¹⁰.

Il aime se présenter en héros dans sa correspondance en privilégiant les évènements qui sortent de l'ordinaire et qui le mettent à l'avant-plan : « Lundi dernier, nous avons arrêté quatre vendeurs de whiskey. En apercevant nos uniformes, ils ont fait feu sur nous et il nous a fallu en blesser un avant que les autres ne se rendent³¹¹. » Il aime également montrer le pouvoir que lui donne son emploi d'agent de la paix, surtout lorsqu'il s'agit de tenir tête aux Amérindiens :

J'ai été envoyé avec deux autres pour amener en prison quelques Sauvages qui étaient en fete et criaient un peu fort; le camp sauvage est tout près et il n'y a qu'une douzaine de wigwams, en arrivant au grand feu. Je suppose qu'ils virent nos uniformes car le bruit cessa, nous nous dirigeames vers une des tentes j'entrouvris la toile et comme je mettais la tete en dedans pour examiner l'interieur je recu un coup de bouteille sur la tête qui me fit voir plus d'une lumières! Je me ramassai comme je pus et mes deux compagnons leur rendirent leur politesse a coups de crosse de revolvers après en avoir enchainé trois dont un était sans connaissance, les autres se rendirent et on en conduisit sept au fort, les trois premiers ont été condamnés a perdre leur traite de cette année et les autres sont en prison pour huit jours, pour moi, j'ai une bosse sur le crâne qui est assez grosse mes deux compagnons sont tout defigurés, nous avons de ces petites bagarres assez souvent, mais c'est la première fois que je me fais cogner une autre fois ce ne sera pas moi qui passera le premier et si il le faut mon revolver precedera ma tête³¹².

L'exploration des leçons qu'il tire de ses péripéties et des précautions qu'il prendra à l'avenir visent sans doute à apaiser les inquiétudes de sa famille au sujet des capacités de Sam à pouvoir demeurer dans un milieu aussi hostile. Il tente ainsi de montrer qu'il est compétent dans la carrière qu'il a choisie et qu'il a fait un bon choix en s'enrôlant. S'il ne peut épater sa famille par ses gains, il le pourra au moins par ses aventures.

On sent chez lui une quête de sensationnalisme :

[...] [Ç]a vous donnera une idee de la grosseur du serpent a sonnettes. J'en ai un plus petit en vie et si vous le voulez je vous l'enverrai, le gros avait 7 pieds et six pouces de long et le petit est de 3 1/2 ou 4

³¹⁰ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à Joseph Bettez, *Medicine Hat*, 5 mai 1886.

³¹¹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 28-29, Sam à son grand-père Bettez, le 5 mai 1886.

³¹² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à Joseph Bettez, *Medicine Hat*, 27 novembre 1886.

pieds. J'en ai gardé un dans une boîte vitrée l'an dernier pendant 3 mois et il a vécu sans manger pendant tout ce temps-là³¹³.

Il aime beaucoup monter les chevaux et ses propos témoignent de sa témérité : « J'ai toujours aimé à monter des poulains farouches³¹⁴ ». En effet, les chevaux de la PCN-O étaient souvent des bronchos, soient des petits chevaux mexicains solides et robustes, mais non dressés. La petite taille de ces chevaux a peut-être induit Sam en erreur puisqu'il parle de poulains alors qu'il se peut très bien qu'il s'agisse de chevaux adultes. Étant donné la force de caractère de ces chevaux, de nombreux accidents survenaient, blessant et tuant parfois le cavalier. Entre 1886 et 1890, sept gendarmes décédèrent des suites d'un accident à cheval et de nombreux furent blessés³¹⁵ dont Sam : « [...] [J]e me suis fait ruer par un cheval, [...] et hier en embarquant le pieds m'a manqué dans l'étrier et le poulain a partit en ruant et m'a rué sur le genoux, mais ce n'est rien et à l'avenir Je n'aimerai pas tant les poulains³¹⁶. » Pour illustrer davantage à quoi ressemblent les chevaux avec lesquels il travaille, il les compare à ceux du Québec : « Ces chevaux ne sont pas comme ceux d'en Bas, ils n'ont pas de trot; c'est le pas, le galop ou la course, on ne peut s'en servir pour la voiture³¹⁷. » Malgré le caractère farouche des chevaux de l'Ouest, il affirme être un excellent cavalier : « Nous avons eu des courses le "Jour de la Reine" et j'ai remporté le deuxième prix avec mon cheval³¹⁸. »

Sam décrit aussi les conditions de déplacements difficiles. Il fallait marcher à travers des champs, souvent truffés de trous creusés par la vermine et les chevaux se blessaient

³¹³ *Ibid.*, Sam à son père, Med Hat, 19 juillet 1888, Sam à son père.

³¹⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 28, Sam à sa mère, le 28 janvier 1886.

³¹⁵ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 305.

³¹⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Medicine Hat, 28 janvier 1886.

³¹⁷ *Ibid.*

³¹⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 29, Sam à sa mère, 30 mai 1886.

régulièrement. En 1893, un cheval mourut après être tombé dans un puits³¹⁹. L'hiver, les chevaux souffraient du froid rigoureux des Prairies. Justement, l'hiver 1886-1887 fut particulièrement froid et de nombreux chevaux moururent des suites de fatigue ou de déshydratation causées par de trop longues patrouilles³²⁰. C'est peut-être pour cette raison que Sam rapporte s'être déplacé en traîne à chiens dans une lettre du 28 février 1887. Il est allé à la « montagne Cypress » au mois de février 1887 de cette façon. Cette destination semblait particulièrement difficile à atteindre notamment à cause des conditions climatiques difficiles : « Il n'y a pas de chemin tracé pour aller là on se fie au soleil et au compas. Mais il n'y avait pas de soleil et il poudrait. Pour bien dire, nous étions perdus³²¹. » Il était difficile de s'orienter dans l'Ouest puisque beaucoup de routes demeuraient à tracer. Son métier est propice à la création de l'image du héros. En effet, puisqu'il se déplace souvent et qu'il fait face à des situations extrêmes, il a des histoires rocambolesques à raconter. Il n'aurait pu développer une représentation du héros aussi forte s'il avait été un agriculteur sédentaire.

2.4 Un membre de sa famille rejoint Sam dans l'Ouest

Cette vie d'aventure que mène Sam intrigue et intéresse un de ses frères, Henri, qui vient le rejoindre dans l'Ouest et s'enrôle dans la Police à cheval du Nord-Ouest à Ottawa le 17 août 1888. Il n'était âgé que de 18 ans. Comme Sam, Henri avait déjà servi dans les forces armées. Il s'était joint à la Milice (80^e Bataillon) de 1884 à 1887³²². Henri a sans doute lu les lettres que Sam envoyait à ses parents et s'est senti interpellé par les aventures que son frère vivait. Henri n'a peut-être pas lu la lettre que Sam a envoyée à Pietro lui

³¹⁹ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 305.

³²⁰ *Ibid.*

³²¹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 34, Sam à son grand-père, 28 février 1887.

³²² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, W. Horrall de la Gendarmerie Royale du Canada à M. L. Gravel, 2 février 1971.

conseillant de ne pas s'aventurer en ces lieux inhospitaliers, et si oui, il n'a certes pas retenu cette mise en garde se souvenant seulement des exploits que son frère racontait dans ses lettres. Cette image du héros en aura touché au moins un.

Lorsqu'Henri arrive au poste d'entraînement à Regina, Sam, qui était à Medicine Hat depuis janvier 1886, venait d'être transféré à Maple Creek en août 1888. Il n'était donc pas en mesure d'accueillir son frère Henri dans l'Ouest. Il s'assure tout de même de sa sécurité et de son bien-être, même à distance et le laisse savoir à sa mère afin de la rassurer : « Henri m'a écrit et fait bien son affaire plusieurs de mes amis ont soin de lui et voient à ce que rien ne lui manque [...] Dans quelques temps il viendra ici ou j'irai à Medicine Hat³²³. »

Afin de s'assurer que tout se passe bien pour Henri à Régina, il entreprend une correspondance plutôt assidue avec lui : « Je suis content de voir que tu apprends le bugle c'est la meilleure job que tu puisses avoir ici il n'y a rien à faire et les buglers ont 15¢ par jours de plus que les autres. fais ton possible pour apprendre et tu ne le regretteras pas plus tard³²⁴. »

Mais cette correspondance n'est pas suffisante pour le rassurer et il entreprend des démarches pour être transféré à Régina : « J'ai écrit au commissaire et au Sergt. Duchesnay aujourd'hui et je vais faire mon possible pour y aller³²⁵ ». Ce n'est qu'à la fin octobre qu'il pourra enfin quitter Maple Creek pour se rendre à Régina où Henri est posté.

À Régina, Henri se joint à l'orchestre de la PCN-O³²⁶. Pour l'instant, c'est le seul emploi qu'Henri peut occuper au sein de la PCN-O selon les dires de Sam, et ce pour

³²³ *Ibid.*, Sam à sa mère, Maple Creek, septembre 1888.

³²⁴ *Ibid.*, Sam à Henri, Maple Creek, 7 septembre 1888.

³²⁵ *Ibid.*, Sam à Henri, Maple Creek, 18 septembre 1888.

³²⁶ *Ibid.*, Sam à sa mère, Regina, 3 novembre 1888.

plusieurs raisons : « [I]l [Henri] en arrache il est trop petit et ne comprend pas assez la langue [anglaise] pour faire le service³²⁷. » Afin d'être aux côtés de son frère Henri, Sam joue également dans la fanfare. Par contre, cet emploi ne l'intéresse pas autant que les occupations qu'il avait lorsqu'il était en détachement dans les Prairies : « Je pense souvent à M. Creek et M. Hat. J'ai été là si longtemps que je m'en ennuie³²⁸. » La famille est donc une valeur très importante pour lui et il est prêt à sacrifier son bonheur professionnel pour assurer l'intégration de son frère.

La vie d'Henri dans l'Ouest sera moins mouvementée que celle de Sam. Selon Sam, Henri est peu actif au fort de Régina : « Henri passe son temps à fumer et à apprendre le clairon. Il finira par le jouer passablement!³²⁹ » Cette inaction est sans doute due au fait qu'Henri ne parle pas anglais. Sam plaint Henri pour cette raison : « Si j'avais su cela il ne serait pas ici car un homme qui ne parle pas anglais ici est bon à rien car les sous officiers sont tous anglais et il n'y a pas plus que 3 Canadiens dans le fort ici nous sommes au-dessus de 175 hommes³³⁰ ». La maîtrise de la langue anglaise était donc très importante dans la PCN-O pour monter en grade ou se faire confier des tâches sur le terrain. Cette lacune linguistique limitait Henri à son arrivée.

Henri a dû apprendre l'anglais assez rapidement puisqu'il est posté au fort de Prince Albert le 11 avril 1889³³¹. Il y restera au moins jusqu'en juillet 1890. Sam côtoiera peu souvent son frère dans l'Ouest à partir de ce moment et Henri retournera à Arthabaska avant

³²⁷ *Ibid.*, Sam à sa mère, Régina, 25 novembre 1888.

³²⁸ *Ibid.*, Sam à sa mère, Regina, 3 novembre 1888.

³²⁹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 41, Sam à sa mère, Régina, Nov 25th 1888.

³³⁰ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Régina, 25 novembre 1888.

³³¹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 48, Sam à sa mère, March 20th '89.

la fin de son contrat d'enrôlement de cinq ans, soit au printemps ou à l'automne 1891³³² puisqu'il souffrait de rhumatismes et de solitude³³³.

Enfin, Sam obtient son congé à 4 h du matin au mois d'octobre 1890 selon la correspondance de Pietro³³⁴. Or, un document de la Gendarmerie du Canada démontre qu'« [i]l a été licencié de la Gendarmerie "Engagement non renouvelé", le 2 novembre 1890³³⁵. » Le document ne donne aucun détail sur les motifs de ce congédiement et Sam n'en parle pas non plus dans sa correspondance. On pourrait croire que Sam a déserté la PCN-O quelques semaines avant la fin de son contrat ou alors qu'il savait qu'il serait congédié et qu'il a menti à Pietro sur le moment de la fin de son engagement. Peu importe les raisons qui le mènent à quitter la PCN-O, Sam avait déjà pris la décision de rentrer au Québec avant même que son contrat ne se termine : « Comme tu le sais mon temps achève le 3 Nov. et je pense partir pour Quebec vers le 20 octobre. Je ne prend pas ma décharge avant de partir³³⁶. » Toutefois, il demeurera encore quelques mois dans l'Ouest canadien avant de se décider véritablement à partir pour le Québec.

Plusieurs raisons ont sans doute motivé son choix de demeurer encore quelque temps dans l'Ouest. En effet, Sam s'était enrôlé dans la PCN-O en même temps que son ami William Vaudreuil en 1885 et il a continué de le voir tout au long de son engagement : «Vaudreuil est encore dans la Police et il est a Emerson près d'ici je le vois de temps en temps³³⁷. » Vaudreuil n'a pas été licencié à la fin de son contrat en 1890 de sorte

³³² *Ibid.*, p. 71.

³³³ *Ibid.*

³³⁴ *Ibid.*, p. 61, Pietro à Henri, 27 octobre.

³³⁵ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa W. Horrall de la Gendarmerie Royale du Canada à M. L. Gravel, 2 février 1971.

³³⁶ *Ibid.*, Sam à Henri, 25 septembre 1890.

³³⁷ *Ibid.*, Sam à sa mère, Pembina N. D., 3 octobre 1891.

que Sam a peut-être décidé de rester un peu plus longtemps dans l'Ouest parce qu'il avait des amis et de nombreuses connaissances dans la région. De plus, son frère Henri était toujours employé par la PCN-O à ce moment-là. Il désirait peut-être y demeurer tant que son frère se trouvait dans l'Ouest canadien. Par ailleurs, au début de l'année 1891, Sam tente de retrouver le corps de son ami Beaujeu qui s'est noyé le 8 septembre 1890.

Ce n'est qu'à l'hiver 1891 qu'il décide de rentrer au Québec, soit quelques mois avant le retour d'Henri au Québec. Il écrit une lettre à sa mère à partir de Winnipeg, en attendant probablement son train pour revenir au Québec. Dans cette ville, il se voit sans doute offrir un poste dans l'armée américaine par un recruteur américain. Ce qui est surprenant, c'est que Sam se fait recruter alors qu'il quitte l'Ouest canadien. En effet, depuis 1874, des recruteurs américains se postaient à l'entrée des Prairies dans le but de rediriger vers le sud les recrues canadiennes-françaises, provenant de la Nouvelle-Angleterre, qui allaient s'installer dans l'Ouest canadien. Elles étaient le plus souvent redirigées vers le Minnesota, état situé juste au sud du Manitoba et de l'Ontario³³⁸. Ainsi, Sam est recruté par l'armée américaine non pas alors qu'il voulait s'installer dans l'Ouest canadien, comme la majorité des autres migrants, mais bien alors qu'il envisage de retourner au Québec après avoir passé plus de sept ans dans l'Ouest canadien. Il est envoyé au cours de l'été 1891 au fort Pembina dans le Dakota du Nord, tout près de la frontière canado-américaine, juste au sud de Winnipeg³³⁹.

Ce choix de destination est plutôt inusité pour l'époque où Sam migre. Le Dakota était en compétition directe avec l'Ouest canadien et les colons choisissaient le plus souvent les états du Midwest américain au détriment de l'Ouest canadien. Or, vers 1890, des efforts

³³⁸ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, p. 88.

³³⁹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 69.

sont déployés et la vapeur est momentanément renversée : les migrants de l'Ouest américain, des états du Dakota et du Nebraska principalement, vinrent s'installer dans l'Ouest canadien. Cette situation est notamment attribuable aux mauvaises récoltes qu'ont connues ces deux états. De plus, des recruteurs avaient été postés dans de nombreux états de l'ouest et du nord-ouest américain (Wisconsin, Minnesota, Dakota-Nord et Dakota-Sud, Michigan, Nebraska, Kansas et Illinois) afin d'inciter la population à s'installer dans l'Ouest canadien. On ne connaît pas les résultats de ces efforts de recrutement³⁴⁰, mais ce qui est singulier, c'est que Sam ne suit pas le courant migratoire le plus populaire du moment, lui qui s'était toujours dirigé vers les lieux de migration les plus populaires chez les Canadiens français. Il se rend donc du nord au sud alors que le mouvement de migration passe du sud au nord.

Si Sam accepte si facilement l'offre de se rendre aux États-Unis, c'est qu'avant de quitter la PCN-O, il n'était pas convaincu qu'il resterait longtemps au Québec s'il y retournait : « Je ne sais au juste si je resterai au Bas-Canada. J'irai faire un tour probablement, mais pour y demeurer toujours, c'est une autre affaire; plusieurs de mes amis qui sont allés en Bas pour s'y fixer ou pour y faire une promenade sont revenus³⁴¹. » En fait, Sam hésitait à revenir. Il croyait avoir changé et ne plus se reconnaître dans le Québec : « Vous comprenez que 8 ou 10 ans d'absence³⁴² changent le caractère, les idées et les manières³⁴³. » Il avoue donc que son identité a été altérée par la vie dans l'Ouest, qu'il n'est plus le même que lorsqu'il a quitté Somerset en 1883. De plus, Sam n'était pas parvenu à la richesse et à la réussite sociale au cours de ces années. Il ne voulait sans doute pas rentrer au Québec sans le sou. Or, après avoir été renvoyé de la PCN-O, Sam

³⁴⁰ Albert Faucher, *loc. cit.*, p. 287-288.

³⁴¹ Lucienne Gravel, (dir.), *op. cit.*, p. 55, Sam à sa mère, 8 janvier 1890.

³⁴² Sam a quitté le Québec pour l'Ouest canadien au printemps 1883, cela faisait donc plutôt 7 ans. S'il compte aussi le temps qu'il a passé en Nouvelle-Angleterre, en 1882, cela ferait environ 8 ans.

³⁴³ Lucienne Gravel, (dir.), *op. cit.*, p. 55, Sam à sa mère, 8 janvier 1890.

n'entrevoit pas d'autre solution que de rentrer au Québec. Cette occasion d'emploi, qu'on lui proposa alors qu'il se trouvait à Winnipeg, tombait donc à pic puisqu'il pressentait sans doute une nouvelle occasion de réussir socialement. Il n'a donc pas été difficile de le convaincre de prendre la route du Dakota, dans le Midwest des États-Unis, pour s'enrôler dans l'armée américaine. Toutefois, Sam ne mentionne pas où il va, ni où il a été embauché dans sa correspondance. En ne mentionnant pas ses intentions, il évitait sans doute de décevoir une nouvelle fois sa famille s'il venait à échouer une seconde fois aux États-Unis. Son discours, et parfois son silence, vise le plus souvent à cacher la vérité sur les difficultés qu'il vit au quotidien et à montrer à sa famille qu'il réussit malgré tout sa vie.

2.5 Passage dans le Midwest américain

Selon un certificat de décharge, Sam a été engagé dans le « Third Regiment of Infantry » « the thirtieth day of June 1891, to server Five years » « and by occupation when enlisted Clerk³⁴⁴ ». Il est affecté au fort Pembina dans le Dakota du Nord, employé de l'armée américaine, comme commis. Il n'a pas mentionné à sa famille son emploi et c'est sa mère qui le déduit : « Dites-moi [...] qu'est ce qui vous fait penser que je suis dans l'Armée Américaine?³⁴⁵ » Effectivement, Sam ne mentionnera pas explicitement dans ses lettres être au service de l'armée américaine au moment où il est employé par celle-ci. Il en parlera davantage alors qu'il aura été congédié. Alors qu'il travaille pour l'armée américaine, il se contente de décrire vaguement son emploi du temps : « Je voyage continuellement d'un place à l'autre et j'achète le blé pour un gros moulin a farine de Minneapolis³⁴⁶ ». Sa version des faits laisse penser qu'il décrit sa tâche au sein de l'armée, mais qu'il omet volontairement

³⁴⁴ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, 1^{er} août 1893, Décharge de l'armée américaine.

³⁴⁵ *Ibid.*, Sam à sa mère, Pembina N.D., 24 avril 1892.

³⁴⁶ *Ibid.*, Sam à sa mère, Pembina N. D., 3 octobre 1891.

de mentionner que c'est pour l'armée américaine qu'il travaille. Les sujets de sa correspondance diffèrent donc de ceux qu'il avait eus au cours de son périple dans l'Ouest canadien. Il décrit beaucoup moins ses actions et ses déplacements et la fréquence de ses lettres diminue. Ce n'est que dans sa lettre du 20 août 1893 qu'il mentionne qu'il a assisté à l'exposition universelle de Chicago, qui eut lieu du 1^{er} mai au 30 octobre 1893³⁴⁷, en tant que commis pour l'armée américaine : « J'étais à Chicago avec trois autres commis nous étions en charge d'un exhibit d'engrais et de chars pour la compagnie et quand on nous a changé j'ai eu la permission de revenir par les lacs³⁴⁸ ». Au moment où il informait sa famille de cet emploi, soit le 20 août 1893, il avait déjà quitté l'armée américaine le 1^{er} août 1893 en raison de conditions exceptionnelles³⁴⁹.

En effet, dans sa lettre du 20 août 1893 envoyée à sa mère à partir de Minneapolis, il raconte : « Il y a sept semaines que je suis au lit avec les fièvres et je n'ai pas eu ma connaissance la moitié du temps. Je suis capable de me lever pour la première fois mais je suis encore très faible. J'ai perdu 18 livres...³⁵⁰ » C'est donc en rentrant de Chicago à Pembina qu'il est tombé malade et qu'il a dû écourter son voyage en s'arrêtant à Duluth pour y être soigné : « En débarquant du steamer à Duluth on a pris les chars pour ici et l'ambulance m'a emmené tout droit à l'hôpital où j'ai bien manqué de mourir. J'ai eu les meilleurs soins possible jours et nuits et les meilleurs docteurs, ils m'avaient mis dans une

³⁴⁷ John E. Findling et Kimberly D. Pelle, *Historical Dictionary of World's Fairs and Expositions, 1851-1988*, New York, Greenwood Press, 1990, p. 126 et 130.

³⁴⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Minneapolis, Minn., 20 août 1893.

³⁴⁹ *Ibid.*, 1^{er} août 1893, Décharge de l'armée américaine.

³⁵⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 99, Sam à sa mère, Minneapolis, Minnesota, Aug 20 1893.

chambre privée et j'avais tout ce que je voulais³⁵¹. » Sa lente rémission a sans doute joué contre lui et le 1^{er} août 1893, il a reçu son congédiement de l'armée américaine³⁵².

Il s'installe alors près de Duluth : « [J]e reste en campagne tout proche de Duluth et je suis tout à fait rétabli mais pas bien fort je vais me reposer quelques semaines avant de travailler³⁵³. » Il est toujours à cet endroit deux semaines plus tard et assure qu'il est totalement remis : « Je suis encore à la campagne mais tout à fait rétabli. Je mange comme un loup et commence déjà à engraisser. Je vous assure que je vais faire attention à ma santé à l'avenir...³⁵⁴ » Son état de santé s'améliorant, il raconte à sa mère son expérience à l'exposition universelle de Chicago, où il est allé avant de tomber malade : « Vous devez vous imaginer que j'ai parcouru tous les coins du "World's Fair". Je couchais sur le terrain même de l'exposition et n'avait rien d'autre à faire que de recevoir les visiteurs³⁵⁵. » La lettre devient alors l'occasion de montrer qu'il mène une vie bien remplie. Il continue : « Vous devez vous imaginer [...] recevoir les visiteurs à l'exhibit de la compagnie 3 heures par jour le reste du temps était à moi et j'en ai profité je peux me vanter d'avoir tout vu ce que peu de gens peuvent dire³⁵⁶. »

Finalement, il décide de demeurer à Duluth au Minnesota et de refuser l'offre de sa mère d'étudier la médecine au Québec : « J'aurais probablement mieux fait d'aller en Bas Canada mais l'espoir de faire fortune me tient toujours dans l'ouest l'automne prochain j'irai

³⁵¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Minneapolis, Minn., 20 août 1893.

³⁵² *Ibid.*, 1^{er} août 1893, Décharge de l'armée américaine.

³⁵³ *Ibid.*, Sam à sa mère, Duluth, Minn., 2 septembre 1893.

³⁵⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 103, Sam à sa mère, Duluth Minn. Sept 15 1893.

³⁵⁵ *Ibid.*

³⁵⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa Sam à sa mère, Duluth Minn., 15 septembre 1893.

certainement y faire un tour fortune ou non³⁵⁷. » Outre l'espoir de la richesse facile, sa décision a sans doute été influencée par le fait que la présence des Canadiens français dans cette région était assez forte à la fin du XIX^e siècle, bien que fragile sur le plan de la survivance linguistique et identitaire³⁵⁸. En 1890, le recensement fédéral américain indiquait que 26 % des Canadiens d'origine française des États-Unis étaient installés dans le Midwest des États-Unis³⁵⁹. La communauté canadienne-française de Duluth a surtout été constituée de Canadiens français rapatriés de la Nouvelle-Angleterre qui se rendaient dans l'Ouest canadien. Sam s'est peut-être senti accueilli dans cette ville qui comportait une communauté canadienne-française.

Mais cette décision a sûrement été encore plus influencée par l'opinion de sa famille. En effet, sa mère a toujours encouragé Sam à poursuivre ses études. Alors que Sam tombe malade, elle voit là une chance de le réconcilier une nouvelle fois avec une profession libérale : la médecine. En effet, elle avait tenté de l'inciter à étudier la médecine avec les livres de son père décédé dans ses temps libres alors qu'il était encore au sein de la PCN-O :

Henri Rainville est arrivé ici mardi et m'a donné la valise contenant les livres de medecine. Je vous remercie beaucoup. Je vais faire mon possible pour apprendre cela, mais c'est un ouvrage un peu monotone que d'étudier cela sans explications et surtout sans modèles mais n'importe. J'aurai une bonne idée des différentes branches et quand je suivrai les cours je serai pas mal avancé³⁶⁰.

Il entretenait donc toujours chez sa mère l'espoir qu'il entreprendrait un jour des études en médecine. Pour le convaincre une nouvelle fois d'entamer ces études, elle écrit à Pietro, qui œuvre à la paroisse St-Jean-Baptiste à New York, pour l'informer de l'état de santé de Sam

³⁵⁷ *Ibid.*

³⁵⁸ D. Aidan McQuillan, « Les communautés canadiennes-françaises du Midwest américain au dix-neuvième siècle », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 107.

³⁵⁹ Jean Lamarre, *La migration des Canadiens français vers le Michigan au XIX^e siècle*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 61.

³⁶⁰ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Regina, 21 février 1889.

et lui demande son aide : « Si on lui proposait d'étudier la médecine?... Si tu lui écris, dis seulement que je te l'apprends. Tu le sais, fier de caractère – pauvre Sam!³⁶¹ » Sam se laissera persuader.

En fait, l'environnement dans lequel Sam baignait au Minnesota l'a peut-être aussi incité à faire ce choix. À Saint-Paul et à Minneapolis, les Canadiens français étaient nombreux à occuper des fonctions de dirigeants et à pratiquer des professions libérales. À Saint-Paul, dans les années 1890, on dénombrait trois paroisses canadiennes-françaises³⁶² et deux à Minneapolis³⁶³. Or, dans ces deux villes en pleine effervescence économique, à la fin du XIX^e siècle, les communautés canadiennes-françaises favorisaient davantage leur avancement économique et social que leur langue et leur identité nationale³⁶⁴. Dans les deux paroisses, les prêtres remarquaient une fréquentation déclinante des enfants canadiens-français à l'école paroissiale³⁶⁵.

Sans emploi, et voyant l'insistance de sa mère, il entreprend d'étudier la médecine aux États-Unis, mais il n'est pas prêt à revenir au Québec pour le faire :

Ce D^r (Peironnet) il n'est pas français (malgré son nom) ne pourrait pas me donner de rémunération avant que je sois capable de lui aider mais il ferait tout en son pouvoir pour m'aider à étudier et à choisir ce qui est absolument nécessaire pour aller au Collège il y a beaucoup de choses inutiles dans les études et je pourrais (sous sa direction) laisser cela de côté. Que pensez-vous de cela? Je ne veux pas retourner à l'est maintenant³⁶⁶.

C'est avec le docteur Peironnet, un médecin de 37 ans originaire de la Louisiane qui ne parlait pas français, qu'il commença l'étude de la médecine le 26 novembre

³⁶¹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 100, Jessie à Pietro, 25 août 1893.

³⁶² D. Aidan McQuillan, *loc. cit.*, p. 113.

³⁶³ *Ibid.*

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 112.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 113.

³⁶⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Duluth Minn, 25 novembre 1893.

1893³⁶⁷ : « [...] il se donne beaucoup de trouble pour m'expliquer et diriger mes études. Il est constamment à mes côtés et m'inonde de questions. Il dit que j'ai bonne mémoire et que j'apprends vite³⁶⁸. » Sam travaille à la Duluth Free Clinic aux côtés du docteur Peironnet³⁶⁹.

Sam semblait résolu à étudier la médecine puisqu'il y consacrait tout son temps et ne sortait pas. De plus, il se trouva des petits emplois afin de lui permettre de pratiquer la médecine bénévolement avec le Dr Peironnet en échange de cours particuliers : « Naturellement, je n'ai aucun salaire du Dr. Il faut dépendre des petites jobs que je trouve d'un bord à l'autre pour payer mes dépenses³⁷⁰. » Malgré la précarité de ses emplois, il croyait avoir assez d'argent pour pouvoir payer son cours de médecine dans un collège américain en octobre et était déterminé à passer ses cours sans même y assister :

j'étudierai chez le Dr qui me dit qu'un jeune homme peut se présenter à l'ouverture du collège, passer l'examen préliminaire, payer d'avance les frais du cours et obtenir un permis d'absence et quand le temps achève, revenir au Collège et s'il passe son examen, cela lui comptera un an d'étude³⁷¹.

Il lui faut néanmoins rapidement demander de l'argent à sa famille afin de poursuivre ses études. C'est vers Pietro qu'il se tourne :

Au lieu d'attendre au mois de d'octobre, commençons de suite. Au 1^{er} Fevrier envoie \$25 et avec cela je ferai assurer ma vie en ta faveur pour \$ 1000 envoie aussi tes instructions et choisis n'importe quelle Cie d'assurance que tu voudras (elles ont des agents ici) Au 1^r de Mars tu me remettras \$20 et ainsi de suite chaque mois. Au courant de l'été je ferai assez d'argent qu'il me faudra pour payer mon cours au College en oct. Et en meme temps j'etudierai chez le Dr³⁷².

Pietro refuse d'acquiescer à cette première demande.

Dans une lettre non datée, il confie à son frère Pietro, confident de tous ses déboires, que l'idée de devenir médecin l'intéressait de moins en moins. C'est surtout la question

³⁶⁷ *Ibid.*, Sam a sa mère, Duluth, Minn., 4 décembre 1893.

³⁶⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 112, Sam à sa mère, Duluth, December 4, 1893.

³⁶⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à Pietro Gravel, Duluth Minn., 30 janvier 1894.

³⁷⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 115, Sam à Pietro, Duluth, Minn., Janvier 30 1894.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 116, Sam à Pietro, Duluth, Minn., Janvier 30 1894.

³⁷² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa Sam à Pietro Gravel, Duluth Minn., 30 janvier 1894.

financière qui l'inquiétait. Il s'aperçoit que la médecine rapporte peu : « Le temps est dur et toutes les affaires se font à crédit et les Drs comme toujours sont les derniers payés. C'est beau et noble d'être surnommé le "médecin des pauvres" mais dans ce siècle, l'argent satisfait plus que la gloire³⁷³. » Ainsi, les conditions de vie semblent être très difficiles pour lui à Duluth, même plus que dans l'Ouest canadien. Il n'a pas de sécurité d'emploi et ne semble pas avoir de salaire constant. Cette situation lui fait prendre une grande décision qu'il annonça dans une lettre à Pietro : « Après avoir balancé le pour et le contre, j'ai conclu que je ferais mieux de laisser la médecine de côté³⁷⁴. » Sachant certainement la peine que cela ferait à sa mère, il préfère sans doute passer par un intermédiaire pour le lui apprendre. Après cette lettre, il met plusieurs mois à réécrire à sa mère, certainement par honte d'avoir échoué une nouvelle fois. Il demeure encore à Duluth pendant plus de 6 mois et travaille aux côtés du docteur Peironnet pendant environ 3 mois.

Au XIX^e siècle, les valeurs du travail et de l'économie sont prêchées par le clergé canadien-français. Sam n'a jamais eu peur du travail et tentait toujours d'économiser afin d'amasser de l'argent. Or, Sam témoigne d'une ténacité et d'une détermination peu ordinaires. En effet, l'émigré canadien-français accepte de façon plutôt résignée son sort³⁷⁵. Sam ne croit pas être « né pour un petit pain³⁷⁶ » et aura toujours des idées de grandeur.

Il n'a pas non plus de pudeur à exposer ouvertement dans sa correspondance cette ambition de faire fortune alors qu'il se trouve dans le Midwest américain :

Je vais encore essayé a faire fortune cet été, et si je réussi j'irai vous voir. [...] L'on a découvert de l'or en assez grande quantité a Rainy-Lake, pas loin du Lac des Bois et près des Lignes Internationales,

³⁷³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 118, Sam à Pietro, [sans date].

³⁷⁴ *Ibid.*

³⁷⁵ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 142-143.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 143.

de sorte que le peuple de Duluth est excité et tous les jours on voit des douzaines de personnes laisser la villes la "Nouvelle Californie", car Rainy-Lake n'est pas loin d'ici, cette fièvre de l'or ne m'a pas encore atteint mais au printemps j'irai peut-etre voir ce pays nouveau, si j'avais un peu de capital j'y serais rendu avec trois de mes anciens camarades de l'ouest Canadien qui vont s'établir par la, il n'y a aucun doute qu'ils feront de bonnes affaires, car la place est nouvelle et offre plus de chances aux jeunes gens qu'une vieille ville³⁷⁷.

Il n'ira cependant jamais dans ces villes où l'or semble faire de nouveaux riches. Il a d'autres projets en tête, qu'il n'arrivera toujours pas à mener à terme :

J'avais l'intention d'ouvrir un bureau d'agence pour livres et publications Francaises et aussi de prendre un agence pour toutes sortes d'articles et objets de piété ainsi que de littérature anglaises catholique, mais je ne pense pas reussir car mon capital est trop petit, comme il n'y a aucun magasin de cette sorte dans les environs j'aurais fait assez³⁷⁸.

Alors que tous ses projets ne mènent nulle part et qu'il sent que sa famille le laisse un peu tomber parce qu'elle ne lui envoie pas d'argent, il vit une deuxième crise existentielle : « je veux mettre fin a cette incertitude, car mes troubles de cette dernière année, maladies, pertes, procès etc., et sans ouvrage je commence a être en peine et je veux décider mon avenir de suite et je t'assure que ca ne prendra pas longtemps car aux "Desperate evils desperate remedies"³⁷⁹ ». Il sent l'urgence de se fixer, comme cela avait été le cas à l'âge de 18 ans. Il fait donc une dernière tentative afin d'obtenir un emploi permanent et payant à Saint-Paul :

Il y a ici plusieurs Canadiens et Irlandais catholiques qui sont riches et influents entre autres [...] Mr Thos Lowry qui est président d'un chemin de fer et de tous les chars urbains de St Paul, Minneapolis et Duluth il est extrêmement riche et contrôle une foule d'entreprises, son plus grand ami est l'Archevêque Ireland, si j'avais de bonnes lettres de recommandations de Mgr. Gravel de l'oncle Alphonse etc etc, me recommandant à l'archevêque, Je suis certain qu'il me ferait avoir une bonne situation³⁸⁰.

Malheureusement, ces bonnes recommandations ne lui sont d'aucune utilité :

[J]e voulais voir le Pere Dolphin afin de pouvoir te donner le resultat de mon entrevue avec lui et voici en resumé ce qu'il me conseille, d'abord ne pas presenter ta lettre a l'Arch. [...] Mr Dolphin me conseille de faire mon application au Surintendant de la Cie sous le nom de Gilmoure et de me servir

³⁷⁷ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à Joseph Bettez, Duluth, Minn., 2 mars 1894.

³⁷⁸ *Ibid.*, Sam à sa mère, Duluth Minn, 8 mars 1894.

³⁷⁹ *Ibid.*, Sam à sa Pietro, Duluth Minn, 22 avril 1894.

³⁸⁰ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Paul, 17 août 1894.

des excellentes recommandations que j'ai accumulé sous ce nom. [...] Il demande aussi 25 \$ à sa famille pour donner à la Cie comme garantie en cas de vol³⁸¹.

Il attendra les sous de Pietro avant de faire sa demande, mais Pietro ne les lui enverra pas³⁸².

Il lui offre toutefois de payer ses études universitaires, mais Sam n'acceptera pas³⁸³.

Sam ne travaillera jamais pour cette compagnie et annoncera à sa mère qu'il abandonne l'idée de devenir médecin, du moins pour le moment :

J'ai tout a fait abandonner d'étudier pour une profession et inutile d'en parler, il y a des milles carrières tout aussi honorables et plus rémunératives. Une education coûte très chère et qu'est-ce qu'ils ont après tant d'années de travail et en dépenses "\$480" par année et la grande majorité n'ont pas cela avant longtemps et après d'autres années pendant lesquelles il gagnent de l'expérience³⁸⁴.

Sam avoue sans gêne que son but ultime est de faire fortune sans pratiquer de profession libérale. Toutefois, la recherche de la fortune lui imposerait de s'isoler encore davantage.

Sam ne semble pas prêt à continuer de sacrifier sa vie sociale pour atteindre la réussite professionnelle. L'idée d'un éventuel retour au Québec lui trotte dans la tête depuis qu'il est dans la PCN-O : « I propose to live here for four or five years and then I may go and buy a farm next to Henri's and we will live together. I like farming but I would not take a farm in here. I would rather pay more for a farm and have it in Quebec³⁸⁵. »

À l'aube de ses trente ans, il semble gagné par le désespoir. En se comparant aux Canadiens français du Minnesota qui réussissent professionnellement, peut-être regrette-t-il de ne pas avoir atteint son objectif de réussite sociale. Déçu, il demande à sa mère de s'assurer que son frère Paul ne suive pas ses traces : « Paul should decide on some career. He will fool away his live just as I have done, and first thing, he will be old and cranky, poor

³⁸¹ *Ibid.*, Sam à Pietro Gravel, St Paul, 3 octobre 1894.

³⁸² *Ibid.*, Sam à Pietro Gravel, St Paul, 22 octobre 1894.

³⁸³ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Paul, Minn., 23 octobre 1894.

³⁸⁴ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Paul, Minn. U.S., 28 août 1895.

³⁸⁵ *Ibid.*, Sam à sa mère, Medicine Hat, 12 avril 1886.

and bald headed!!!³⁸⁶ » Il avoue donc que sans études et sans carrière, la réussite sociale et le gain financier ne sont pas envisageables. Il aura donc échoué dans sa quête. Enfin, Sam délaisse ses rêves de s'établir aux États-Unis et en juin 1897, plus désespéré que jamais, il écrit : « Une chose est certaine, si vous m'envoyer le prix de mes passages etc., je partirai de suite pour l'est et soit avec Henri ou ailleurs je ferai mieux que par ici³⁸⁷. » Après près de 14 ans dans l'Ouest canadien et américain, il souhaite retrouver sa famille et son pays. Il rentre donc au Québec au cours de l'été 1897.

Les choix de Sam dans l'Ouest canadien et dans le Midwest américain sont souvent guidés par une recherche de sécurité, ce qui fait en sorte que Sam prend peu de risques au cours de sa migration. Il préfère toujours se contenter de situations sûres plutôt que de se lancer dans des entreprises plus difficiles, même si elles lui permettraient peut-être d'atteindre la fortune qu'il cherche désespérément. De ce point de vue, Sam a une attitude typique des Canadiens français : « recherche constante et, quelquefois obsessionnelle, de la sécurité³⁸⁸. »

2.6 *Sam de retour à Somerset*

Arrivé à Somerset, Sam devient cultivateur. Son grand-père Joseph Bettez lui donne sa ferme du rang Dix, le 7 juillet 1897 à Plessisville devant le notaire Émile Euclide Beauchesne. C'est avec enthousiasme que son grand-père lui donne tous ses biens selon sa mère Jessie : « Papa l'attendait [Sam] avec hâte et a signé avec plaisir l'acte de donation, lui disant qu'il se réservait le droit de se servir du cheval et de la voiture, s'il venait à en avoir

³⁸⁶ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 22, Sam à sa mère, St. Paul, Minn. December 1896, 2.

³⁸⁷ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, St Paul Minn., juin 1897.

³⁸⁸ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 143.

besoin, ce qui n'arrivera peut-être pas³⁸⁹. » Sam habite aussi chez son grand-père avec son frère Maurice qui l'aide à la ferme ainsi que la gouvernante de son grand-père Emma Chandonnet³⁹⁰. Toutefois, Sam ne se sent pas chez lui et a l'impression de déranger son grand-père malgré tout ce qu'il fait pour gagner sa place dans la maison :

Il nous reproche chaque bouchée que l'on mange et que l'on boit, pas de beurre pas de tabac pas de sucre pas de thé pas de lait (et il a une vache), du lard salé trois fois par jour et de la soupe. Nous avons blanchi ses clotures, grange écuries hangar etc.. et pour remerciement il nous chante des betises, il nous insultent, toute la famille, devant les vieilles bavardes du village qui repandent toutes sortes de rumeurs ridicules sur notre compte ce qu'elles n'inventent pas elles exagèrent a un tel point que je trouve cela très désagréables, mais drôle tout de même³⁹¹.

Voulant éviter les frictions avec son grand-père, Sam décide de louer une maison en août 1897³⁹². Mais à la fin août, sa mère Jessie, sa jeune sœur Laurianne et le cadet de ses frères Guy rejoignent Sam et son grand-père alors qu'Emma Chandonnet, la gouvernante du grand-père de Sam, quitte la maison en prétextant un mal de pied. Si Sam ne s'entendait pas bien avec son grand-père alors qu'Emma vivait sous le même toit³⁹³, tout est rentré dans l'ordre quand sa mère, Jessie, emménagea. Wilfrid, un des jeunes frères de Sam, est aussi venu s'installer avec eux en janvier 1898, car il refusait de retourner au collège.

Sam a toutefois du mal à s'intégrer à la communauté québécoise. Sa mère aussi remarque son isolement et en fait part à Pietro : « Il adore la musique, surtout le cornet qu'il joue bien; il joue sur le piano et l'harmonium. Je trouve extraordinaire qu'il puisse tenir bon, toujours seul pour ainsi dire³⁹⁴. » Cette attitude rappelle la pathologie du retour et est

³⁸⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Jessie Bettez à Pietro Gravel, Arthabaska, 8 juillet 1897.

³⁹⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 240-241, Jessie à Pietro, jeudi 5 août 1897.

³⁹¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à Pietro Gravel, Somerset, 8 août 1897.

³⁹² *Ibid.*

³⁹³ *Ibid.*

³⁹⁴ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, Somerset, 13 décembre 1897.

commune chez les migrants³⁹⁵. Chez Sam, cette pathologie augmente son aliénation. Alphonse, en visite pendant le temps des fêtes, a remarqué cet isolement et croit que la vie familiale n'est pas faite pour lui : « Ses habitudes solitaires de vieux garçon sont incompatibles avec les allures agitées et turbulentes de la bande d'enfants qui remplissent continuellement la maison. » Il décide de s'en mêler un peu : « À mon voyage à Somerset, j'ai fait mon possible pour rapprocher Sam et Mademoiselle Brunelle³⁹⁶. »

Avec le coup de main d'Alphonse, Sam et Eugénie Brunelle commencent à se fréquenter au cours du temps des fêtes 1897 et Jessie en fait part à Pietro : « À propos de Sam, il sort [Mlle Brunelle] en voiture, va en raquettes avec elle et veille là presque chaque soir³⁹⁷. » Il s'agit d'une fille de bonne famille, nantie : « Elle a de l'esprit et est bien aimable. C'est une bonne fille. À part leur maison qui est très belle, et leur magasin qu'elles louent \$100.00 par année, sa mère et elle passent pour avoir un revenu de \$700.00 ou \$800.00 piastres par année³⁹⁸. » La mère de Sam est très contente de leur union et décrit Eugénie favorablement dans les lettres qu'elle envoie à Pietro, surtout parce qu'elle est très pieuse :

[E]lle est capable de l'aider et de le conduire à bien, car elle est très entendue, ayant été au magasin dix ou 12 ans seule à tout. Elle joue (du piano) et chante assez pour amuser, et elle est très intelligente. Elle aime beaucoup Sam, et lui aussi. Enfin tout semble pour le mieux. Je crois qu'il sera aussi entre bonnes mains pour son salut³⁹⁹.

Sam s'engage auprès d'Eugénie en mars 1898. Il commence dès le printemps la construction d'une maison sur le terrain de son grand-père, au Dix, afin d'y vivre avec Eugénie une fois mariée.

³⁹⁵ Henri Ayats et Henri Collomb, « Les migrations au Sénégal : étude psycho-pathologique », *Cahiers d'études africaines*, vol. II, n° 8, 1962, p. 595.

³⁹⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Alphonse Gravel à Pietro Gravel, Montréal, 15 janvier 1898, Bureau Béique, Lafontaine, etc.,

³⁹⁷ *Ibid.*, Jessie à Pietro, 3 mars 1898.

³⁹⁸ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, 3 mars 1898.

³⁹⁹ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, 27 avril 1898.

Après les fiançailles, les choses commencent à se gâter pour le couple. En effet, Eugénie commence déjà à douter de son acceptation au sein de la famille Gravel. Jessie prend les moyens nécessaires en faisant appel à son fils Pietro pour régler ce malentendu :

Eugénie s'est mis dans la tête que ce mariage ne nous plaît pas. [...] Il faut que tu écrives un mot à Madame Brunelle, que tu es content de ce mariage, qu'elle était l'amie de Maman, etc... Elle est extrêmement pieuse, un prêtre qui lui souhaite la bienvenue ce sera un grand bonheur pour elle⁴⁰⁰.

Sam envenime leur relation en commençant à boire. Sa mère prend sa défense et croit qu'Eugénie et sa mère réagissent exagérément : « Chez Mde Brunelle savent très bien qu'il arrive à Sam de se "mettre chaud" de temps en temps [...] Comme de raison ça n'enchantait pas Eugénie⁴⁰¹. »

La mère d'Eugénie commence alors à douter du choix de Sam en tant que gendre et exige plus de sérieux de sa part. Pour prouver qu'il est un bon parti, Sam fait de grands projets d'avenir, pas très éloignés de la médecine, qu'il partage avec Pietro :

[D]’abord, il me faudrait avoir une business autre qu’habitant ou un emploi qui me donnerait un revenu sûr pour ajouter a ce qu’aura Eugénie, je sais qu’elle est assez riche pour vivre independante, de son côté [...] Je me ferais admettre a l’étude de la pharmacie, j’hypothéquerais la terre, je batirais un petit magasin sur le lot, j’acheterais un stock et j’ouvrierais une pharmacie sous le nom du Dr Bettez et j’étudierais sous lui 3 ou 4 ans, si il meurs avant que Maurice soit reçu ou que je sois admis a la pratique, j’engagerais un commis lisencié en attendant⁴⁰².

Il semble que cela aura été suffisant pour convaincre sa belle-mère puisqu'il se marie avec Eugénie Brunelle le 30 juin 1898 à Plessisville.

Mais la carrière de pharmacien envisagée par Sam ne se concrétise pas. Eugénie et Sam tentent alors d'ouvrir un bureau d'assurances qui assurerait leur avenir financier⁴⁰³. Il réussira au moins dans cette entreprise : « Sam est agent d'assurances, il a remplacé

⁴⁰⁰ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, 10 mai 1898.

⁴⁰¹ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, 23 mai 1898.

⁴⁰² *Ibid.*, Sam à Pietro Gravel, Plessisville, 1^{er} avril 1898.

⁴⁰³ *Ibid.*, Eugénie B. Gravel à sa mère, Somerset, 16 août 1898.

Pelletier⁴⁰⁴. » De plus, il fait des efforts pour ne pas recommencer à boire depuis son mariage. Mais le couple s'effrite :

Sam a eu des torts certainement, mais il ne boit pour ainsi dire plus; il a été à la confesse à la Toussaint. Le trouble c'est de la mère d'Eugénie d'abord et d'Eugénie ensuite qui, je crois, est devenue hystérique au commencement d'une grossesse. Je lui pardonne bien son étrange conduite et langage, pour ne pas dire plus, vis-à-vis de nous. Sam est bon pour elle, bien plus que j'aurais pensé⁴⁰⁵.

La mère d'Eugénie semble être le problème principal. Malheureusement, « la femme de Sam a fait une fausse couche, et elle a été assez malade...⁴⁰⁶ » Après cet incident, Sam est devenu un mari exemplaire : « Je suis heureuse de t'apprendre que Sam est en très bon accord avec sa belle-mère et Eugénie. Il est devenu pas mal pieux fait des neuvaines avec sa femme et sa belle-mère⁴⁰⁷. »

Leurs problèmes de couple ont fait fuguer Eugénie à répétition à partir de la fin du temps des fêtes 1898. Elle se rend à Kingston et à Sherbrooke. Elle se sent sûrement coincée entre son mari et sa mère. Dans sa correspondance, Sam se fait insistant envers Eugénie :

Tu es assez vieille pour savoir que notre bonheur et notre avenir a nous sont en jeu pas celui de nos parents ou amis. [...] Pour ma part, mon avenir est brisé ici et il faut que je parte si tu ne me suis pas, si tu ne me laisses pas d'espoir j'irai loin dans une des nouvelles Colonie africaine. Commençons avec un désir sincère de se plaire mutuellement, [...] pour ma part je promets d'abord de ne pas boire, c'est la une cause qu'il faut faire disparaître et je le ferai avec un changement de location, de nouveaux amis, un nouvel emploi une nouvelle vie a deux commence et on oublie l'ancienne⁴⁰⁸.

Son désir de voyager ne l'avait pas quitté et il envisageait de partir une nouvelle fois, seul ou avec sa femme. Ce n'est que la destination qui changerait selon s'il était accompagné ou non.

En effet, il avait peut-être eu vent du fait que la PCN-O pour laquelle il avait travaillé

⁴⁰⁴ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, Plessisville, 10 novembre 1898.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, Montréal, 4 novembre 1898.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, Somerset, décembre 1898.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, 29 décembre 1898.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, Sam à Eugénie Brunelle, 4 janvier 1899.

envoyait des troupes canadiennes en Afrique du Sud afin de combattre les Boers⁴⁰⁹. Il lui promet d'arrêter de boire, mais ce n'est pas la seule chose qu'il fallait régler pour que leur couple fonctionne. En effet, Eugénie ne voulait pas quitter sa mère. Toute la famille était au courant de leurs problèmes conjugaux et s'en inquiétait. Leur correspondance montre qu'ils en discutaient entre eux. Si la famille de Sam reconnaissait qu'il avait des torts, elle convenait aussi qu'Eugénie réagissait de façon exagérée.

Eugénie met d'abord un frein à leur relation en exigeant le moins de contact possible : « Notre dernière entrevue m'a rendue bien malade. Je crois dans l'intérêt des deux, qu'il serait mieux que tu m'écrives si tu as quelque chose de particulier à me dire⁴¹⁰. » Puis, le 8 mars 1899, elle lui réécrit pour récupérer ses biens et ceux de sa mère restés au Dix où ils habitaient tous les trois :

Maman voudrait avoir les effets que nous avons au dix. Je t'envoie tes camisoles d'été et tes chossons. Aussitôt que j'aurai trouvé autre chose je te les enverrai. Je voudrais une valise pour mettre tes livres. Je n'ai rien. Sois sans inquiétude, tu auras tout ce qui t'appartient sans acte notarié. Adieu, mon cher Sam pour la vie⁴¹¹.

Au mois de mai 1899, Sam part pour Québec. Il fait croire à sa mère Jessie qu'il a réglé ses problèmes avec sa femme : « Sam est arrêté ici 2 ou 3 jours en allant à Québec. Il était réconcilié avec Eugénie même avant qu'il s'arrête ici; [...] Eugénie lui a dit qu'elle était disposée à le suivre quand il voudra⁴¹². » Il utilise les mêmes artifices devant le grand vicaire Gravel qui écrit à sa sœur Jessie : « Sam m'a raconté ses infortunes. Il recevait ce

⁴⁰⁹William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 43.

⁴¹⁰ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Eugénie B. Gravel à Sam Gravel, 3 mars 1899.

⁴¹¹ *Ibid.*, Eugénie B. Gravel à Sam Gravel, 9 mars.

⁴¹² *Ibid.*, Jessie Bettez à Pietro Gravel, 22 mai 1899.

jour-là une lettre de sa femme lui manifestant son désir et sa hâte de venir vivre avec lui à Montréal loin de la source de ses déboires – aussitôt qu’il aura une situation⁴¹³. »

Mais ces promesses sont fausses. Eugénie lui écrit : « Nous ne pouvons plus vivre ensemble, Sam c’est inutile [...] Il ne faut plus nous revoir. Je ne serai plus là...⁴¹⁴ » Après avoir lu une lettre d’Eugénie lui annonçant qu’elle ne voulait plus vivre avec lui, Sam tombe dans un cours d’eau de la ville de Québec le 6 août 1899⁴¹⁵. À la suite de cet évènement, Maurice fait parvenir un télégramme à son frère Pietro : « Telegramme à Father L P Gravel NY - Read quebec Journal lesoleil Saturday think Sam drowned at Quebec come tonight answer if come if not by telegraph. Mother knows nothing come to tell her. Maurice Gravel Aug. 6 1899 The Western Union Telegraph Company⁴¹⁶ ». Sam a donc connu une fin tragique à l’âge de 32 ans.

2.7 Conclusion

Le parcours migratoire de Sam est bien peu différent de la tendance générale migratoire canadienne-française du XIX^e siècle. Toutefois, ce qui l’en distingue, c’est la détermination de Sam à faire fortune et à se fixer là où il pourra réussir socialement. De la Nouvelle-Angleterre à l’Ouest canadien jusque dans le Midwest américain, Sam ne s’intéresse pas tellement à la vie communautaire et au projet de société que le clergé a pour ces régions. Il se mêle davantage aux communautés de l’Ouest, mais son but premier est de s’enrichir et de montrer à sa famille qu’il réussit bien, même sans étude et en ne pratiquant pas une profession libérale. Ce dessein l’entraîne à se forger une image de héros qui masque

⁴¹³ *Ibid.*, Le grand vicaire Gravel à Jessie, 30 mai 1899.

⁴¹⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 292, Eugénie à Sam, [fin juillet] 1899.

⁴¹⁵ *Ibid.*

⁴¹⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d’Ottawa, Maurice Gravel à Pietro Gravel, Aug. 6 1899.

ses échecs répétés dans l'Ouest, mais aussi au Québec, à son retour. Ce parcours migratoire a façonné chez Sam un nouveau rapport à l'identité et aux valeurs canadiennes-françaises.

CHAPITRE 3

Parcours migratoire de Sam Gravel et construction identitaire

Au cours du XIX^e siècle s'est modelée la notion d'identité canadienne-française grâce aux élites laïques, mais surtout cléricales. Ces élites faisaient la promotion de la langue française et de la catholicité, de la préséance des liens familiaux et d'une certaine homogénéité raciale. Ces valeurs propres à l'identité canadienne-française étaient véhiculées par les institutions dirigées par ces élites⁴¹⁷. Dans quelle mesure Sam Gravel, qui a un parcours migratoire assez représentatif de la tendance générale migratoire dans l'Ouest, adhère-t-il aux idéologies de l'élite de l'époque et manifeste-t-il aussi son adhésion à la communauté canadienne-française? De quelle façon le contact avec d'autres cultures rencontrées au cours de son périple a-t-il influencé ses valeurs canadiennes-françaises? Pour y répondre, les lettres de Sam Gravel seront étudiées selon trois thèmes : le rapport à l'ethnicité, à la religion et à la famille.

3.1 *Ethnicité et identité*

3.1.1 *Les groupes amérindiens dans l'Ouest canadien*

À son arrivée dans l'Ouest canadien à la fin avril 1883, Sam discute dans sa correspondance des Canadiens français qu'il rencontre à Saint-Boniface et à Winnipeg, villes voisines entre lesquelles il voyagera souvent. Ce n'est qu'une quinzaine de jours plus tard que Sam évoquera la diversité culturelle qui règne à Saint-Boniface. Il est surpris de rencontrer autant des gens de toutes ethnies, mais surtout des Amérindiens : « Il y a un nombre immense de Métis (femmes), Mennonites, sauvagesses⁴¹⁸ ». Les Métis de la région de Saint-Boniface étaient pour la plupart des descendants des Métis venus de Pembina en

⁴¹⁷ Fernand Harvey, *loc. cit.*, p. 50-51.

⁴¹⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 21, Sam à ses parents, Saint-Boniface, mai 17, 1883.

1823⁴¹⁹, attirés par l'établissement d'une paroisse à l'est de la Rivière-Rouge par le père Provencher⁴²⁰. En 1871, la population du Manitoba était de 11 963 habitants et se divisait ainsi : « 558 Indiens, 5 757 Métis, 4 083 half-breeds et 1 565 Blancs⁴²¹ ». À l'époque où Sam arrive dans l'Ouest canadien, la majorité métisse et amérindienne de la région est en train de se diluer dans le flot de migrants qui s'installent dans l'Ouest à partir de 1880. En effet, à la fin de 1880, le nombre d'anglophones provenant de l'Ontario, des États-Unis et de la Grande-Bretagne est déjà supérieur au nombre de Métis⁴²². L'étonnement de Sam s'explique peut-être par le fait qu'il rejoint à Winnipeg des Canadiens français provenant d'Arthabaska et peut-être avait-il l'impression que cette communauté d'accueil serait plus homogène à Saint-Boniface. Il est vrai que Sam devait avoir quelques préjugés en arrivant au Manitoba puisqu'au Québec, même si on appuyait la cause des Métis, on ne les aimait pas pour autant⁴²³.

À son arrivée, Sam est choqué du mode de vie de la population amérindienne de cette région. Il les juge sévèrement selon les valeurs catholiques de l'époque sans penser à leur système de valeurs et à leurs différences identitaires. Sam vise essentiellement le mode de vie des femmes : « Il y a un nombre immense de Métis (femmes), Mennonites, sauvagesses qui vivent on ne sait comment, le jeu à l'argent, au billard, au pool, et une grande partie des jeunes gens gaspillent les 3/4 de leurs gages dans ces maisons...⁴²⁴ » Sam a bien intériorisé le discours de l'Église au Québec qu'elle ne cesse de marteler au sujet des gens qui dépensent leur argent en s'enfonçant dans le vice : « On comprend dès lors l'acharnement

⁴¹⁹ Annette Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 77.

⁴²⁰ Grant MacEwan, *op. cit.*, p. 198.

⁴²¹ Annette Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 46.

⁴²² Gratien Allaire, *La francophonie canadienne : portraits*, Sudbury, Prise de parole, 1999, p. 153.

⁴²³ Jean-François Cardin et Claude Couture, *Histoire du Canada : espace et différences*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 74.

⁴²⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 21, Sam à ses parents, Saint-Boniface, mai 17, 1883.

que mettent ces gens [ayant intériorisé le discours de l'Église] à dénoncer les vices comme la paresse, l'ivrognerie, l'imprévoyance, le luxe qu'ils perçoivent comme autant d'entraves au bonheur et à la réussite des classes laborieuses⁴²⁵. » À mots couverts, il compare leurs mœurs à celles des Canadiens français catholiques qu'il considère sans doute comme de meilleurs catholiques. De plus, c'est aux femmes qu'il reproche leur façon de vivre pervertie; toutefois, après moins d'un mois dans l'Ouest, et une semaine seulement après avoir condamné les mœurs des Métisses, Sam semble avoir oublié bien des principes catholiques : « Je ne m'ennuie pas, il y a plusieurs belles petites metis qui désennuient⁴²⁶. » Il ne se plaint désormais plus des mœurs libertines des Métisses et tout porte à croire qu'il s'adonne aux plaisirs charnels. On comprend dans les premières lettres de Sam que la vie dans l'Ouest est parfois peu structurée et difficile et que la moralité n'est pas une priorité.

Sam arrivera rapidement à différencier les Métis des sauvages, car les Métis sont leurs interprètes; ce sont les Métis qu'il considère comme plus près de lui culturellement, qui les conduisent aux « sauvages » qu'il sent totalement différents de lui du point de vue identitaire. Malgré tout, en décembre 1884, soit un an et demi après son arrivée dans l'Ouest canadien, il dit apprécier la compagnie des sauvages lorsqu'il fait la traite : « Nous sommes très bien avec les sauvages et nous nous amusons bien avec eux⁴²⁷. » Ainsi, Sam s'intégrera très bien aux Amérindiens et aux Métis qu'il côtoiera surtout lorsqu'il fera de la traite. Les Métis autant que les Amérindiens sont généralement accueillants envers lui et son groupe de trappeurs (et envers les Blancs en général), mais il estimera toujours leur présence risquée : « Les sauvages avec lesquels je traite sont les mêmes qui ont donné tant de trouble

⁴²⁵ Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », p. 18.

⁴²⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, fête de la reine 1883.

⁴²⁷ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 25, Sam à ses parents, 11 dec. '84.

au gouvernement du temps de Riel et de Lépine. Ils sont payens et cruels. Mais nous avons la police montée pour les mettre a l'ordre⁴²⁸. »

Si Sam montre de la curiosité et de l'étonnement envers leurs traditions, son ouverture demeure généralement en surface :

Nous avons eu une noce ces jours derniers. C'est mon associé, avec Maconse, une Indienne; ils sont mariés pour lhiver je suppose. Depuis, il faut nourrir le père, la mère, les sœurs, frères, cousins, etc. de la mariée! C'est ce qu'ils appellent la noce, ça dure cinq ou six jours⁴²⁹.

Il n'irait pas jusqu'à épouser une Métisse ou une Amérindienne, et ce même en 1885, alors que cela fait deux ans qu'il habite dans l'Ouest canadien. Il rassure sa famille : « Ne vous imaginez pas que je me suis marié avec une Indienne, pas si bête!⁴³⁰ » Malgré cela, lors des rébellions de 1885, Sam ne voudra pas s'impliquer dans le conflit en s'enrôlant dans la PCN-O puisqu'il ne veut pas combattre les Métis : « On a voulu m'engager mais je leur ai répondu carrement que je ne me battrais pas jamais contre des Métis Canadiens car ces gens sont nos frères et il faut les protéger plustot que de prendre les armes contre eux⁴³¹. » La relation qu'il entretient avec les Métis est donc paradoxale : il les soutient et les considère comme des frères, mais d'un autre côté, il se sent assez différent pour rejeter la possibilité d'un mariage.

Sam distingue aussi les Sioux des autres ethnies amérindiennes : « Nous sommes ici près des Sioux. Ces hommes sont grands, bien faits et beaux ; ils sont en chicane avec tous les autres sauvages⁴³². » Les Sioux avaient attaqué les Métis en 1851 afin de pouvoir

⁴²⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à ses parents, Fort Mac Leod, 1883.

⁴²⁹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 25, Sam à ses parents, 11 dec. '84.

⁴³⁰ *Ibid.*, Sam à ses parents, 17 février 1885.

⁴³¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à Henri Gravel, 3 mai 1885.

⁴³² Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 22, Sam à ses parents, Red Deer River, T.N.O. juillet 1883.

conserver leur contrôle sur la chasse au bison⁴³³. Sam est conscient de ce conflit, mais l'interprète comme un conflit face à la modernité : « À Medicine Hat ils [les Sioux] ne voulaient pas laisser les hommes faire le chemin de fer. Ils disent qu'ils n'ont pas besoin de ce cheval de fer⁴³⁴. » Sam a rapidement été sensibilisé aux conflits opposant les différentes tribus amérindiennes entre elles et entre les Blancs.

Il a donc compris la réalité sociopolitique métisse. Alors que les rébellions de 1885 commencent, Sam se trouve à Winnipeg et n'est pas encore enrôlé dans la Police à cheval du Nord-Ouest. Il travaille à St-Norbert, au sud de Winnipeg, dans le bureau d'Henri Pacand. Le 26 mars 1885, une bataille a lieu entre la Police à cheval du Nord-Ouest et un groupe de Métis dirigé par Gabriel Dumont au Lac-aux-Canards (Duck Lake) appelée la bataille de Duck Lake. Alors que les Métis veulent la paix, l'interprète métis du superintendant de la PCN-O, L. F. Crozier, braque un fusil sur deux envoyés pacifistes métis. Apeurés, ils effectuent des gestes un peu brusques que Crozier interprète comme une provocation. Une bataille s'engage et se solde par la mort de 12 membres de la PCN-O et de 5 Métis. Le gouvernement fédéral de John A. Macdonald fait alors courir le bruit que les Métis ne cherchent que la guerre et que cela menace la sécurité du territoire. Le 27 mars 1885, un convoi de 6 000 hommes part de Winnipeg pour se rendre à Qu'Appelle où il est divisé en trois afin d'attaquer Batoche⁴³⁵. Sam est témoin des tensions qui régnaient entre les Métis et les agents de la Police montée puisqu'il écrit ces lignes de St-Norbert, dans le sud de Winnipeg, le 29 mars 1885 :

⁴³³ Jean-Guy Quenneville, « Indiens, Métis et Cowboys : La saga de Jean-Louis Légaré » dans *La langue, la culture et les sociétés des francophones de l'Ouest : les actes du troisième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Centre d'Études Bilingues, Université de Regina les 25 et 26 novembre 1983*, Regina, Institut de recherche du Centre d'études bilingues, 1984, p. 24.

⁴³⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 22, Sam à ses parents, Red Deer River, T.N.O. juillet 1883.

⁴³⁵ Ismène Toussaint, *Louis Riel : le bison de cristal*, Montréal, Éditions Alain Stanké, 2000, p. 97-104.

Vendredi 12 hommes ont été tués et autant de blessés du côté de nos troupes parmi eux était un constable de la Police Montée que j'ai bien connu. Samedi soir 30 morts et du côté des métis il n'y a que quelques blessés je vous assure que leurs coups portaient. On surveille les métis du Manitoba et surtout Lépine et les officiers des troubles de 69' et 70'. La plus grande excitation règne à Winnipeg. Riel est décidé de rendre les Territoires du nord-ouest indépendants ou de mourir. On surveille les métis du Manitoba. On attend ce soir les troupes de l'Est⁴³⁶.

À cette période, Sam ne prend pas clairement position relativement au mouvement de contestation des Métis et de Louis Riel. Or, l'utilisation des mots « nos troupes » pour désigner les unités de la PCN-O et l'emploi des tournures « on surveille les métis » et « on attend ce soir les troupes de l'Est » montre qu'il n'est pas solidaire des Métis, mais plutôt des troupes canadiennes.

Sam est toujours à St-Norbert près de Winnipeg le 2 avril 1885 où les tensions entre les groupes sont encore palpables, même si les insurrections n'ont pas eu lieu dans cette ville. Dans sa correspondance, Sam réfléchit aux conséquences que ces altercations auront sur la région. La seule crainte qu'il manifeste se rapporte surtout à une possibilité d'emploi. En effet, il pourrait aisément devenir employé de la PCN-O. Mais par crainte d'être tué ou blessé, il ne souhaite pas, du moins pour l'instant, s'engager dans la répression des Métis :

J'ai été à Winnipeg hier soir et on m'a tourmenté mais je n'aime pas assez le gouvernement actuel pour aller me battre pour lui et si je parlais il faudrait que les féniciens s'en mêlent. La pensée de me voir prisonnier chez les Sauvages ne me sourit pas beaucoup. Je tiens plus à ma chevelure que cela⁴³⁷.

Ses lettres montrent qu'il est sympathique à la cause métisse sans qu'il veuille clairement combattre à leurs côtés. Il semble avoir une bonne connaissance des revendications et des alliances entre les groupes de la région. En effet, il aimerait que les Féniciens s'ingèrent dans le conflit. Les Féniciens sont des Irlandais américains qui ont voulu conquérir certaines régions canadiennes afin de pouvoir les échanger à la Grande-Bretagne contre l'émancipation de l'Irlande. Ce sont des dissidents qui revendiquent la gestion de leur

⁴³⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à ses parents, St-Norbert, 29 mars 1885.

⁴³⁷ *Ibid.*, Sam à son grand-père, St-Norbert, 2 avril 1885.

territoire à la Grande-Bretagne, comme les Métis revendiquaient la souveraineté de leur territoire au gouvernement canadien. Sam aimerait ainsi que les Féliens et les Métis s'unissent pour revendiquer le territoire du Manitoba⁴³⁸. Avec des alliés comme les Féliens, Sam serait davantage disposé à s'investir aux côtés des Métis.

Sam réécrit le 23 avril 1885, toujours à partir de St-Norbert près de Winnipeg, au sujet des violences qui avaient cours dans l'Ouest canadien. Il rapporte avoir au moins entendu, si ce n'est avoir vu, l'arrivée, le 11 avril 1885, d'un bataillon de Québec envoyé le 2 avril 1885 dans l'Ouest en renfort pour « calmer » les Métis⁴³⁹ : « Le 65^e [bataillon] de Québec en a mené un vacarme en passant à Winnipeg. Je crois qu'il se compose de tous les "toughs" de Québec⁴⁴⁰. » En effet, ce bataillon de Montréal avait été commandé par le major général F. D. Middleton de la Police à cheval du Nord-Ouest. Ce contingent est venu à bout de réprimer le mouvement des Métis en mai 1885⁴⁴¹. Sam n'est toujours pas enrôlé dans la PCN-O. Il n'est qu'un simple témoin oculaire et ne prend pas part à toute cette agitation. Toutefois, s'il prend la peine d'en parler dans sa correspondance, c'est que cela le touche ou l'inquiète. Cette fois-ci par contre, il prendra position en faveur des Métis : « [D]'ailleurs ils sont nos frères et si je devais me battre absolument, ce ne serait pas pour les Anglais, je me rangerais de l'autre bord⁴⁴². » Il appuie donc leur cause et réitère son refus de s'enrôler. Il tiendra le même discours dans une lettre datée du 3 mai 1885.

⁴³⁸ Major Gary Campbell, « Le défi était de s'y rendre! L'expédition de la rivière rouge de 1870 », *Le Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, vol. 5, n° 1, printemps 2002, p. 66.

⁴³⁹ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 6.

⁴⁴⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 25-26, Sam à Pietro, 23 avril 1885.

⁴⁴¹ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 6.

⁴⁴² Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 26, Sam à Pietro, 23 avril 1885.

Sam s'enrôle pourtant dans la Police à cheval du Nord-Ouest le 3 novembre 1885⁴⁴³. Il a longtemps soutenu la cause métisse en résistant à s'enrôler, mais il mettra cette solidarité de côté lorsqu'il aura l'occasion de se trouver un emploi dans la PCN-O. En effet, il allait non seulement travailler pour le gouvernement canadien, mais son poste avait été créé dans le but de réprimer la rébellion métisse et donc de s'opposer aux revendications territoriales et politiques des Métis. Toutefois, rien n'indique que Sam savait en quoi consisterait son poste lorsqu'il s'est engagé.

Au début de son engagement, Sam est envoyé au camp d'entraînement de la PCN-O à Régina, où Riel était emprisonné. Il aura l'occasion de voir Louis Riel de près : « J'ai vu Riel deux ou trois fois. [...] Plus de 275 Polices montées sont ici, et une centaine font la garde jusqu'à trois milles d'ici, jour et nuit. Je crois que "David"⁴⁴⁴ est en sûreté⁴⁴⁵. » Même s'il travaille pour le gouvernement fédéral canadien, Sam restera attaché à la cause métisse et tentera de rassurer sa famille sur la situation de Louis Riel.

Sam décrit physiquement Louis Riel à sa famille quelque temps avant sa pendaison dans sa lettre du 23 novembre 1885 : « C'est un homme aussi blanc que n'importe quel Canayen. Il est bien habillé; ses deux mains ou poignets enchaînés et il traîne toujours un poids d'une quinzaine de livres à son pied droit. Il n'a pas l'air abattu et ricane souvent avec ses gardes; il n'est jamais seul⁴⁴⁶. » On remarque que s'il considère les Métis comme des frères, ce n'est pas sans d'abord les comparer aux Canadiens français.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁴⁴ Louis Riel signait Louis-David.

⁴⁴⁵ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 27, Sam à ses parents, Regina, N.W.T. Nov 7th 1885.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, Sam à ses parents, Regina, N.W.T., Nov. 23rd 85.

Sam relate, dans la même lettre datée du 23 novembre 1885, les événements auxquels il a assisté les 15 et 16 novembre 1885⁴⁴⁷ à Régina :

J'ai vu Riel dimanche dernier, la veille de l'exécution. [...] Le lundi vers huit heures, le député shérif, deux prêtres, le bourreau et deux ou trois autres entrèrent dans la cellule, et une demi-heure après, j'ai vu Riel monté sur l'échafaud; il était pâle mais ne tremblait pas. Je l'ai revu pendu...⁴⁴⁸

Ce n'est pas parce que Sam s'engage dans la PCN-O que sa pensée ne rejoint plus celle des Canadiens français sur ce sujet. En effet, le fait de parler souvent de Louis Riel dans sa correspondance et d'affirmer qu'il est de son côté montre que ses opinions demeurent près de celles des Canadiens français de l'époque, car

la nouvelle de sa condamnation a fait de nouveau exploser le pays en deux camps ennemis : *rielliens* et *anti-rielliens*, francophones et anglophones, catholiques et protestants, habitants de l'Est et habitants de l'Ouest, Québécois et Ontariens. Se sentant atteint, à travers le sort réservé à ce jeune chef métis, au cœur même de sa chair francophone, catholiques et minoritaires, le peuple de la province de Québec est en émoi⁴⁴⁹.

La mort de Louis Riel renforça le conflit racial entre Canadiens français et Canadiens anglais :

Le lendemain de la pendaison, les journaux canadiens-français exprimèrent assez bien les sentiments de la population. *La Presse*, de Montréal, frappa assez durement : "Riel n'expie pas seulement le crime d'avoir réclamé les droits de ses compatriotes; il expie surtout et avant tout le crime d'appartenir à notre race." L'exécution de Riel brise tous les liens de partis qui auraient pu se former dans le passé⁴⁵⁰.

Mais Sam n'avait pas le choix de coopérer avec les anglophones qui étaient majoritaires non seulement dans l'Ouest canadien, mais également au sein de la PCN-O. Malgré ses opinions personnelles, il a continué de travailler avec les anglophones.

Comme on créait à l'époque de plus en plus de réserves pour contenir les Amérindiens afin de libérer des terres pour la colonisation, Sam raconte qu'il devait

⁴⁴⁷ Ismène Toussaint, *op. cit.*, p. 131-132.

⁴⁴⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 27-28, Sam à ses parents, Regina, N.W.T., Nov. 23rd 85.

⁴⁴⁹ Ismène Toussaint, *op. cit.*, p. 129.

⁴⁵⁰ Bernard St-Aubin, *Louis Riel : un destin tragique*, Montréal, La Presse, 1985, p. 297.

fréquemment y emmener des tribus amérindiennes. Dans sa lettre du 21 juin 1886, il rapporte que lui et quelques-uns de ses collègues ont dû reconduire des Amérindiens arrivés à bord d'un navire à vapeur en provenance du nord, vers leur réserve, celle de Cypress Hills (les collines de Cyprès, en Saskatchewan)⁴⁵¹. Cette tâche est constitutive de son travail et il ne s'éternise pas à réfléchir aux conséquences négatives que cette mise en réserve a sur les mœurs et la culture amérindienne.

Le confinement des Amérindiens dans des réserves avait pour but de limiter au minimum les contacts entre Blancs et Indigènes afin de modérer les frictions entre les deux groupes en raison des visions différentes du concept d'appartenance notamment :

Or, la loi blanche et l'éthique indienne s'opposaient souvent. Par exemple, pour l'homme blanc, le vol de chevaux chez une tribu ennemie était une atteinte à l'ordre qui réclamait l'intervention de la police, alors qu'aux yeux de l'Indien, de tels raids étaient bien plus l'affirmation du courage guerrier qu'une violation du droit de propriété⁴⁵².

Si les transferts qu'a effectués Sam se sont déroulés sans anicroche et que Sam n'a pas réagi à cette aliénation des Amérindiens, il constate que la réaction des Amérindiens, après qu'ils sont installés sur les réserves, n'est pas toujours bonne. Le 29 mars 1887, Sam écrit que les sauvages n'aiment pas être sur leur réserve et qu'il doit les empêcher d'en sortir⁴⁵³. Il confie à sa mère : « On pense que les sauvages nous donneront du trouble cet été. Ils se sont appropriés les animaux morts du froid l'hiver dernier et ont fait sécher la viande, de sorte qu'ils ont des provisions pour longtemps et il sera difficile de les tenir sur leurs réserves⁴⁵⁴. » Les gendarmes de la PCN-O devaient s'assurer que les Amérindiens

⁴⁵¹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 29, Sam à sa mère, Medecine Hat, le 21 juin 1886.

⁴⁵² Hugh Dempsey, *Crowfoot : Chief of the Blackfeet*, Norman, University of Oklahoma Press, 1972, p. 13-20 cité dans William Beahen et Stan Horrall, *Les tuniques rouges dans la Prairie : le maintien de l'ordre dans l'Ouest pionnier, 1886-1900*, Régina, Centax Books, 1998, p. 65.

⁴⁵³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 34, Sam à sa mère, March 29 th 1887.

⁴⁵⁴ *Ibid.*

respectaient la loi de 1886 qui leur interdisait de quitter leur réserve sans un laissez-passer que seul l'agent des Indiens pouvait délivrer⁴⁵⁵.

Les gendarmes devaient aussi « punir l'Indien qui enfreignait la loi⁴⁵⁶. » Les Amérindiens exécutent généralement les ordres que les gendarmes leur donnent : « La majorité respectèrent les limites de leurs réserves, tâchant de s'adapter aux exigences nouvelles pour eux de la vie agricole⁴⁵⁷. » D'ailleurs, le taux de criminalité est assez bas et les crimes majeurs sont rares dans l'Ouest. Le crime le plus répandu chez les Amérindiens était l'alcoolisme, puisque l'alcool fort était interdit dans l'Ouest, sauf pour la bière⁴⁵⁸. Sam mentionne d'ailleurs dans ses lettres que l'alcool se fait rare au sein de la PCN-O :

Ici nous n'avons pas de boisson, comme de raison, il y en a qui toujours trouvent moyen de s'en procurer mais ceux-là n'ont pas accès au cercle que les officiers hommes de police fréquentent, on ne voit jamais de ces folies que la boisson fait commettre dans les villes, nos plaisirs ne sont jamais troublés par la boisson, car tous sont sobres⁴⁵⁹.

Pour que les groupes amérindiens aient représenté une réelle menace, il leur aurait fallu un chef afin de réunir leurs tribus éparpillées⁴⁶⁰. Sam illustre dans sa correspondance les incidents mineurs qui arrivaient entre les gendarmes et les Amérindiens, et entre les différentes tribus amérindiennes canadiennes et américaines et montre qu'en général les Amérindiens étaient coopératifs et que les relations qu'ils entretenaient avec eux étaient bonnes. Pour les gendarmes de la Police à cheval du Nord-Ouest, les Amérindiens n'étaient pas que des citoyens à protéger ou sur lesquels il fallait garder un œil, ils représentaient aussi une aide précieuse. En effet, la PCN-O faisait appel aux Autochtones pour se déplacer sur le

⁴⁵⁵ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 65.

⁴⁵⁶ *Ibid.*

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁵⁸ *Ibid.*

⁴⁵⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à son père, Medicine Hat, 1^{er} juin 1887.

⁴⁶⁰ Donald Creighton, *op. cit.*, p. 161.

territoire comme guides et comme interprètes aux côtés des gendarmes de la PCN-O, malgré le désaccord du premier ministre Macdonald⁴⁶¹.

Toutefois, Sam ne discute plus dans sa correspondance des liens qu'il a avec les Amérindiens à partir du moment où il retourne à Régina afin de rejoindre son frère Henri. Peut-être est-ce attribuable au fait que Sam est dorénavant attiré à la fanfare, comme son frère. Ne sortant donc plus en détachement, il ne devait plus rencontrer régulièrement les Amérindiens.

Tout au cours de son séjour dans l'Ouest canadien, Sam se sent colonisateur. Il éprouve un sentiment de supériorité par rapport aux Métis et aux Amérindiens qu'il rencontre. Il est vrai que sa simple migration dans l'Ouest canadien soutient le projet du clergé canadien-français qui espère augmenter la population de descendance française et de religion catholique afin que la population métisse puisse survivre. Toutefois, son refus d'établissement sur une terre près des communautés métisses déjà établies nuit à ce projet. De plus, il contribue au projet gouvernemental qui vise à diluer la population amérindienne afin de restreindre son pouvoir au Manitoba en étant enrôlé au sein de la PCN-O. Ses décisions personnelles et professionnelles participent à cette vision colonisatrice, or Sam savait peut-être avant même de quitter le Québec qu'être Blanc, et membre de l'élite de surcroît, pouvait occasionner des traitements de faveur : « On rejoint la colonie parce que les situations y sont assurées, les traitements élevés, les carrières plus rapides et les affaires plus fructueuses⁴⁶². » Sam faisait partie de l'élite canadienne-française et son statut a sans doute

⁴⁶¹ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁶² Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 1973, p. 34.

facilité son enrôlement. En effet, la PCN-O est à l'époque « [...] un corps formé d'hommes d'élite⁴⁶³ » selon une étude de J. A. G. Creighton citée par Beahen et Horrall.

Même si Sam n'en savait rien à son départ, il s'aperçoit sans doute « que ce profit si facile ne l'est tant que parce qu'il est arraché à d'autres. En bref, il faut deux acquisitions en une : il découvre l'existence du colonisé et du même coup son propre privilège⁴⁶⁴. » C'est ce qui se passe dans la PCN-O. Sam représente la force de l'ordre et exerce une autorité sur le colonisé, le Métis et l'Amérindien. Il représente une figure d'autorité, ayant le privilège des terres qu'il leur soustrait et celui d'avoir un emploi parce qu'il faut les superviser.

Mais le cas de Sam est particulier puisque Sam se trouve aussi dans la position d'un colonisé dans l'Ouest canadien en tant que Canadien français. Au sein de la PCN-O, il se trouve sous l'autorité de supérieurs parlant anglais. Toutefois, comme il parle l'anglais, et qu'il est bien né, il a accès à cette force d'autorité que donne l'enrôlement dans la PCN-O.

3.1.2 *Les ethnies blanches dans l'Ouest canadien*

Au sein de la Gendarmerie, Sam a eu à côtoyer des gens de diverses origines, car on y « acceptait des recrues américaines et européennes depuis ses débuts, croyant que chacun devenait sujet britannique en prêtant le serment d'allégeance à Sa majesté la reine Victoria, ce qui était une formalité d'engagement obligatoire⁴⁶⁵. » On engageait des gens de différentes nationalités capables de parler différentes langues afin qu'ils puissent discuter avec les nouveaux arrivants qui venaient de régions tout aussi variées. L'origine précise de ces migrants américains et européens n'avait pas d'importance jusqu'à 1914, soit jusqu'à la

⁴⁶³ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 185.

⁴⁶⁴ Albert Memmi, *op. cit.*, p. 37.

⁴⁶⁵ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p.187.

Première Guerre mondiale⁴⁶⁶. En 1887, l'origine ethnique des gendarmes de la PCN-O se répartissait ainsi :

532 Canadiens (aucune distinction de langue n'a été prise en compte lors de la prise de données), 227 Anglais, 76 Irlandais, 45 Américains, 39 Écossais, 9 Allemands, 6 Gallois, 5 Français, 12 qui figurent dans la catégorie Autres pour un total de 951 membres de la Police à cheval du Nord-Ouest⁴⁶⁷.

Est-ce que cette rencontre des cultures a eu une influence sur l'identité de Sam? En fait, les Allemands et les Suédois qui s'établirent dans l'Ouest s'assimilèrent bien plus rapidement que les Français et les Canadiens français qui tentaient de reproduire leurs coutumes et leurs traditions. Ces derniers conservèrent donc davantage leur identité⁴⁶⁸.

Il en va de même pour Sam au cours de son séjour dans l'Ouest canadien. Il conserva largement son identité dans l'Ouest canadien. Il continua de parler français et de correspondre en français. Il était entouré par de fortes communautés francophones à Winnipeg et à Saint-Boniface notamment. Au sein de ces villages voisins, il a été accueilli par des communautés francophones et Sam montre dans sa correspondance qu'il n'a aucune difficulté à s'intégrer à ces communautés, à conserver sa culture et à l'exprimer puisqu'il prend part à de nombreuses célébrations.

En effet, Sam participe à des rassemblements canadiens-français : « J'ai été à Winnipeg le 25 "Fête de la Reine" Nous avons eu beaucoup de plaisir et cette journée me rappelait les 24 juin que nous passions à Somerset il y a neuf ou dix ans⁴⁶⁹. » La célébration de la fête de la Reine est davantage une fête anglaise, mais il dit y avoir retrouvé le même esprit de rassemblement qu'au Québec. Lorsqu'il écrit à son père, il ajoute quelques détails

⁴⁶⁶ *Ibid.*

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 188-189.

⁴⁶⁸ Grant MacEwan, *op. cit.*, p. 198.

⁴⁶⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, St-Norbert, 29 mai 1885.

au sujet des célébrations de cette journée : « J'ai passé le Queen's Butterfly a Winnipeg, nous avons eu beaucoup de plaisir avec le "Brassband" de l'Artillerie de Montréal ils ont laissé Winnipeg ce matin et sont en route pour Regina⁴⁷⁰. » Sam a aussi l'intention de participer à la fête typiquement canadienne-française de la Saint-Jean-Baptiste le 24 juin 1883 : « Nous nous préparons pour fêter St Jean Baptiste, d'après ce que j'ai vu ce sera une très belle fête. J'ai vu M^r Legendre, il est vendredi et part après demain pour l'ouest⁴⁷¹. »

Sam prenait aussi part aux événements culturels à Winnipeg : « Nous avons des theatres tous les semaines, mais les "First Class" n'aiment pas à venir ici, car Winnipeg est trop éloigné des gros centres. J'ai vu le "Pinafore" vous avez du voir cette piece souvent c'est bien beau⁴⁷². »

L'enthousiasme qu'il montre envers sa communauté d'accueil ne l'empêche pas de se préoccuper de la communauté qu'il a quittée. Avant son entrée au sein de la PCN-O, Sam reçoit de sa famille des hebdomadaires : « Je reçois trois journaux du Quebec, le "weekly witness", le "cultivateur" et le "canard" de sorte que je suis au courant de ce qui se passe en Bas⁴⁷³. » Elle lui en envoie toujours même après son entrée au sein de la PCN-O, dont les journaux de la région d'Arthabaska, notamment *L'Union des Cantons de l'Est* : « Je reçois "L'Union" depuis quelques temps et je te remercie beaucoup⁴⁷⁴. » Cela lui permet de rester en contact avec ce qui se passe au Québec tout au long de son séjour dans l'Ouest canadien et montre son intérêt pour l'actualité du Québec et de sa région.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, Sam à son père, St-Norbert, 29 mai 1885 2^e lettre rédigée à cette date.

⁴⁷¹ *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, St-Boniface, 5 juin 1883.

⁴⁷² *Ibid.*, Sam à sa mère, Winnipeg Leland House, 3 octobre 1885.

⁴⁷³ *Ibid.*

⁴⁷⁴ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 58, Sam à Paul, Régina, Juillet 7 1890.

Sa famille lui fait aussi parvenir des livres et de la musique ainsi que des objets et des produits lui rappelant le Québec : « J'ai trouvé en arrivant le chansonnier, le sucre d'érable et le catalogue. Je vous en remercie beaucoup. Il y a longtemps que je voulais des chansons françaises⁴⁷⁵. » De son côté, Sam fait aussi parvenir à sa famille de la musique et des livres en français :

Je vous envoie par la malle un paquet de musique et un autre de littérature que j'ai choisie moi-même dans des vieux numéros d'un magazine de Paris que je recevais. Vous verrez que c'est ce qu'il y a de mieux et des meilleurs auteurs contemporains. Vous avez peut-être déjà lu "L'immortel" de Mr. Daudet. C'est un bon écrivain mais soit par son inhabilité ou par la jalousie des membres de l'Académie, il n'a jamais pu être admis dans cette société et dans son livre, "L'immortel", il leur donne le diable comme vous verrez. Vous m'en direz des nouvelles, n'est-ce pas?...⁴⁷⁶

Ainsi, au cours de son séjour dans l'Ouest canadien, le lien n'est jamais rompu avec le Bas-Canada et avec la culture que privilégie sa famille demeurée au Québec.

De plus, même s'ils sont rares, il entretient des liens d'amitié avec des Canadiens français du Québec installés dans l'Ouest et partage sa culture musicale avec eux : « Il y a une petite Canadienne de Québec ici qui tient "saloon". Elle a acheté un petit harmonium et le soir nous piochons⁴⁷⁷. » Sam est attaché aux airs canadiens-français et demande à son frère Pietro de lui envoyer des pièces qui ne sont pas disponibles dans l'Ouest canadien :

J'ai essayé de trouver chez tous les marchands de musique "Vive la Canadienne" pour la fanfare... Il y a quelques canadiens à Régina (dont le lieutenant-gouverneur Royal) et je suis certain qu'ils apprécieraient si je faisais jouer cet air canadien avant "God Save the Queen". Les marchands me disent que ce n'est pas publié. Pourrais-tu me faire copier à Nicolet pour flûte, trois clarinettes, deux altos, deux barytons, deux trombones, trois cornets et les basses?⁴⁷⁸

Toutefois, il ne se limite pas à chanter des airs canadiens-français, il apprend des chansons anglophones ou il se rappelle des chansons anglaises fredonnées avec sa mère au Québec :

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 35, Sam à sa mère, le 25 avril [1887].

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 58-59, Sam à sa mère, Regina July 30th 1890.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 29, Sam à sa mère, Medicine Hat, le 21 juin 1886.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 56, Sam à Pietro, Régina, 8 janvier 1890.

There is no piano in the "stat" but we have a few small organ and we sing very often. I know nearly all the english songs some are very pretty, do you remember when we use to sing "Gathering the shells on the shore" this song was your favourite and I like to sing it, it brings back to me many happy hours of the past⁴⁷⁹.

La musique est un puissant vecteur d'identité. Elle lui permet de garder contact avec ses racines familiales au Québec, de créer des rapprochements avec les Canadiens français qu'il rencontre dans l'Ouest canadien et d'en apprendre sur la culture de l'Ouest alors qu'il fait partie de la fanfare de la PCN-O.

À partir du moment où il s'enrôle dans la PCN-O, il côtoie davantage les soldats des forts. Cependant, il s'était fait des amis canadiens-français dans la PCN-O et il a sans doute tissé des liens plus serrés avec eux qu'avec les gendarmes d'autres nationalités, dont Maurice Dushesnay, Elzéar Duchesnay, Henri Jucheray-Duchesnay, Jean-Charles Routhier, Henri Rainville et René de Beaujeu⁴⁸⁰ ainsi que son meilleur ami William Vaudreuil⁴⁸¹.

De plus, Sam rencontre les colons des communautés avoisinantes. En effet, les gendarmes étaient impliqués dans les communautés où ils se trouvaient et contribuaient à l'épanouissement de la vie sportive et communautaire dans plusieurs villes des Prairies puisqu'ils tenaient des tournois et des compétitions sportives entre eux et avec les civils. Ces compétitions prenaient des allures de fête notamment à la fête de la Reine et au Jour du Dominion⁴⁸². Des équipes sportives voyaient le jour dans de petites localités où la PCN-O était basée notamment à Fort Macleod, Fort Walsh et Fort Battleford et dans des villes de plus grande importance où la PCN-O était aussi implantée, dont Calgary, Régina et Winnipeg. Ces évènements sportifs n'ont donc pas lieu dans des localités majoritairement

⁴⁷⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à sa mère, Medicine Hat, 1^{er} juin 1886.

⁴⁸⁰ Lucienne Gravel, (dir.), *op. cit.*, p. 28.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁸² William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 225.

canadiennes-françaises, bien que les plus grandes villes présentent une concentration plus élevée de Canadiens français⁴⁸³.

On mettait au programme des matchs de football, de cricket et de base-ball suivis de pique-niques populaires, de concerts et d'épreuves athlétiques, par exemple des courses pour les enfants. Enfin, après l'expansion du chemin de fer après la Rébellion, la compétition entre les localités, devenue enfin possible, cristallisa l'identité de l'Ouest canadien⁴⁸⁴.

La gendarmerie contribuait donc à créer un sentiment de communauté, mais pas strictement de communauté francophone.

Entouré de nombreux Canadiens français, Sam vit donc une transition lente, mais certaine où son identité canadienne-française s'imprègne du mode de vie de l'Ouest. Il ne s'en aperçoit que lorsque son frère Henri vient le rejoindre dans l'Ouest canadien en 1888 :

Henri s'arrange bien et commence à se faire à la vie de l'Ouest dans les premiers temps il était un peu froid n'aimais pas cette familiarité qui dénote les "western men" car ici tous sont égaux et tout en gardant sa place il nous faut faire belle mine a bien des gens dont les manières choquent, surtout les nouveaux arrivés, mais "chaque pays ses usages et coutumes" et sous une écorce un peu rigide peut-être ils ont tous un bon cœur⁴⁸⁵.

Moins d'un an plus tard, à la fin de son engagement dans la PCN-O, Sam avouait qu'il avait changé. Qui plus est, il n'était plus certain qu'il était à l'aise de rentrer au Québec, se sentant différent des Canadiens français du Québec, percevant que son identité n'était plus ce qu'elle était lorsqu'il avait quitté le Québec.

Quand on change de pays, au début on aime pas les coutumes des nouveaux compatriotes, mais peu à peu on adopte leurs manières, on agit comme eux sans s'en apercevoir. Quand on se retrouve parmi les siens, c'est alors qu'on voit la différence, ce n'est plus comme autrefois... Il y a quelque chose qui empêche l'échange de sympathie, une espèce de contrainte enfin ...⁴⁸⁶

Il en a peut-être pris conscience en entendant le récit de certains de ses compatriotes : « [P]lusieurs de mes amis qui sont allés en Bas pour s'y fixer ou pour y faire

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 226-228.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 225.

⁴⁸⁵ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à Paul Gravel, Regina, 18 mars 1889.

⁴⁸⁶ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 55, Sam à sa mère, 8 janvier 1890.

une promenade sont revenus⁴⁸⁷. » C'est peut-être une des raisons qui le pousse à se rendre aux États-Unis plutôt qu'au Québec à la fin de son contrat dans la PCN-O en 1890.

3.1.3 *Le Midwest américain*

Dès son arrivée dans le Midwest américain, Sam constate que la situation ethnique à Pembina diffère de celle au Manitoba : « Il y a plusieurs familles Canadiennes Françaises par ici surtout dans ce comté, plusieurs metis mais pas de Sauvages⁴⁸⁸. » Son observation est juste et représentative de tout le Minnesota. Dès 1815, des traités sont signés entre les États-Unis et les peuples indiens de la région du Minnesota. En échange de certains droits et d'un montant d'argent, les États-Unis acquéraient ces terres aux fins d'exploitation ou de colonisation. Le confinement des Amérindiens dans des réserves débuta en 1842⁴⁸⁹. Il s'est donc produit beaucoup plus tôt dans cette région américaine que dans l'Ouest du Canada. Ainsi, à cause de ses emplois qui n'exigeaient aucun contact avec les Amérindiens et avec les Métis, et parce qu'il habita des agglomérations urbaines telles Duluth, Minneapolis et Saint-Paul au Minnesota, Sam ne côtoiera ni les Amérindiens ni les Métis et ne parlera plus d'eux dans sa correspondance.

Sam tentera d'abord de s'intégrer à la société du Midwest américain par son allure. Cela commence lorsqu'il se trouve au fort Pembina, engagé par l'armée américaine. Se sentant peut-être un peu jeune par rapport à ses autres compatriotes (il a alors 24 ans) ou manquant de confiance en lui au sein de l'armée américaine dans laquelle il était

⁴⁸⁷ *Ibid.*

⁴⁸⁸ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Pembina N.D., 24 avril 1892.

⁴⁸⁹ Pascale Smorag, *L'histoire du Midwest raconté par sa toponymie*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, p. 42.

nouvellement enrôlé, il opte pour une apparence qui le fait paraître plus vieux et se laisse pousser la barbe⁴⁹⁰.

Mais Sam a de la difficulté à s'intégrer à la communauté canadienne-française du Midwest, peut-être par manque de volonté. Certes, il garde contact avec des francophones tout au long de son périple dans le Midwest des États-Unis, notamment en cultivant l'amitié qu'il entretenait avec William Vaudreuil, lui qui est demeuré au sein de la PCN-O. Ils se retrouvent d'ailleurs à l'occasion : « Mr Vaudreuil a passé trois jours avec moi et nous avons causé de vous autres tout ce temps-là⁴⁹¹. » Il mentionne aussi avoir revu un vieil ami de l'Ouest : « J'ai rencontré aujourd'hui un jeune avocat nommé Bureau je l'avais connu a Wpg. En 83-4, il a marié un Delle Beliveau sœur d'un Beliveau qui tenait hotel a St-Boniface⁴⁹². » Mais pour élargir son cercle social, Sam doit demander des références à sa mère : « Quand vous ecrivez donnez-moi donc le nom de votre amie qui demeure a St Paul ou Minneapolis⁴⁹³. » Toutefois, Sam fait généralement peu d'efforts pour favoriser les rencontres : « Je ne sors pas beaucoup de ce temps-ci Je suis presque continuellement a l'office ou a mes chambres. Je pensionne dans un café et j'ai deux belles petites chambres dans un flat au 1st Str.⁴⁹⁴. » Il ne mentionne pas s'être fait d'amis bien qu'il ait dû croiser d'autres pensionnaires. La seule nouvelle connaissance dont il discute est le Dr Peironnet. Toutefois, ce n'est pas parce que les Canadiens français ne sont pas présents dans cette région : « Il y a plusieurs familles Canadiennes par ici mais pour une raison ou pour une autre je ne les rencontre jamais en société, leurs Cercles Papineau et St J. Baptiste sont assez

⁴⁹⁰ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 69, Sam à sa mère, Fort Pembina N.D. nov. 29, 1891.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 92, Sam à sa mère, Saint-Paul, Minn., 21 avril 1893.

⁴⁹² Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Duluth, Minn., 18 décembre 1893.

⁴⁹³ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Paul Minn., Avril 21 1893.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, Sam a sa mère, Duluth, Minn., 4 décembre 1893.

swell et ils semblent s’amuser entre eux sans trop se mêler aux autres nationalités de la ville⁴⁹⁵. » Alors qu’il faisait partie d’une communauté et avait plusieurs connaissances pour le soutenir dans l’Ouest canadien, il est plus isolé dans le Midwest américain et il rate plusieurs occasions de prendre part aux activités de sa communauté.

Après sa convalescence, Sam entama des études en médecine qui auraient pu lui permettre de mieux s’intégrer. Dans l’Ouest canadien, il refusait de s’investir dans une telle tâche : « Je me suis habitué à la vie que je mène et il me semble qu’une profession ne m’irait pas du tout...⁴⁹⁶ » Dans le Midwest des États-Unis, il se ravise puisqu’un poste élevé lui permettrait de faire partie de ce groupe de Canadiens français de Minneapolis et de Saint-Paul qui occupent pour la plupart des fonctions haut placées⁴⁹⁷. Malheureusement, il laisse tomber ce métier et ne parvient pas à s’intégrer pleinement et à adopter le mode de vie de cette communauté. On pourrait croire que la raison de cet abandon provient de la nature du travail qui est plus sédentaire et intellectuelle alors que les emplois que Sam a adoptés auparavant étaient manuels et l’amenaient à être plus nomade.

Ce sont toutefois des considérations économiques qui sont à l’origine de sa décision⁴⁹⁸. Dans l’Ouest canadien, il se contentait de la gloire de ses exploits afin de combler son besoin de réussite à ses yeux et peut-être aux yeux de sa famille. Dans le Midwest, il est déterminé plus que jamais à atteindre la réussite professionnelle puisque pour les Franco-américains, elle est primordiale. En effet, Sam mentionne souvent dans sa correspondance qu’il cherche à faire « fortune » : « J’aurais probablement mieux fait d’aller en Bas Canada mais l’espoir de faire fortune me tient toujours dans l’ouest l’automne

⁴⁹⁵ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Paul, 17 août 1894.

⁴⁹⁶ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 34, Sam à sa mère, March 29th 1887.

⁴⁹⁷ D. Aidan McQuillan, *loc. cit.*, p. 113.

⁴⁹⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 118, Sam à Pietro, [sans date].

prochain j'irai certainement y faire un tour fortune ou non⁴⁹⁹. » ; « Je vais encore essayé a faire fortune cet été, et si je réusssi j'irai vous voir⁵⁰⁰. » ; « J'ai été souvent sur le point d'aller dans le sud-ouest vers le Texas et Mexique et pour longtemps car je comptais joindre une des branches de l'armée Régulière mais avant de dire adieu à la vie civile pour peut être toujours j'ai voulu tenter encore la fortune⁵⁰¹ ». Ainsi, Sam en vient à voir sa communauté comme étant une « ressource » plutôt qu'« une culture incarnant une référence collective qui transcende ses membres par son antécédence, son héritage substantiel et son projet⁵⁰² ». S'il déménage, s'il établit domicile en une certaine communauté, c'est parce qu'elle devient « espace où il est possible de poursuivre ses intérêts⁵⁰³ ». Son appartenance à une communauté relève donc de ses « perspectives de carrières, [de l']accès à une clientèle, [du] prestige social, [de l']influence et [du] pouvoir⁵⁰⁴ ». L'aspect culturel lui importait beaucoup moins aux États-Unis et il ne cherchait qu'à obtenir du prestige social. Sam a toujours recherché la fortune, mais sa quête devient plus insistante et cela transparaît dans ses lettres. Sam s'éloigne donc davantage des valeurs de pauvreté et de modestie prônées par l'Église catholique et de la valeur de la francité. Il a un mode d'implantation semblable à celui des Canadiens français de son époque : puisque pour eux, « les communautés canadiennes-françaises sont des lieux de résidence temporaire, les migrants des oiseaux de passage, des "rolling stones"⁵⁰⁵ .»

⁴⁹⁹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Duluth Minn., 15 septembre 1893.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, Sam à son grand-père, Duluth, Minn., 2 mars 1894.

⁵⁰¹ *Ibid.*, Sam à sa mère, St Paul, 17 août 1894.

⁵⁰² Joseph Yvon Thériault et E.-Martin Meunier, « Que reste-t-il de l'intention vitale du Canada français? » *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations* dans Thériault, Joseph Yvon, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), Montréal, Fides, 2008, p. 4.

⁵⁰³ *Ibid.*

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁵⁰⁵ Philip Silvia, « Neighbors from the North : French-Canadians Immigrants VS Trade Unionism in Fall River, Massachusetts », dans Claire Quintal, dir., *The Little Canadas of New England*, Worcester, French Institute,

À peine arrivé dans le Midwest américain, Sam se rend compte que la qualité de son français a diminué : « Vous pouvez voir par l'absence d'accents que la machine qui me sert de plume ne "parle" pas le français, je ne suis pas non plus très habile "manipulateur", ajoutez à cela mon langage métis et mes expressions hasardeuses et vous avez une pauvre lettre⁵⁰⁶. » De plus, Sam utilise de plus en plus fréquemment la langue anglaise dans sa correspondance. Il faut dire qu'il envoyait déjà des lettres rédigées en anglais à sa famille depuis son séjour à Inverness. Il a aussi envoyé à sa famille quelques lettres rédigées en anglais à partir de 1885, et ce même avant d'être enrôlé dans la PCN-O. Dans l'Ouest canadien, il écrit en moyenne une lettre en anglais par année. Ainsi, dès qu'il a su parler anglais, il a été fier de le montrer dans sa correspondance.

Or, le milieu urbain dans lequel il baigne accélère son assimilation. En effet, Téléphore St-Pierre et D. Aidan McQuillan concluent que les habitants des paroisses du Midwest américain ayant adopté un mode de vie agricole et résidant en milieu rural ont mieux survécu à l'assimilation américaine⁵⁰⁷. Les Canadiens français de Minneapolis et de Saint-Paul étaient très anglicisés et étaient très enclins à parler anglais même entre eux⁵⁰⁸. Comme Sam côtoie peu de Canadiens français, il tend à s'angliciser comme les Canadiens français de cette région. Il a de la difficulté à écrire dans cette langue : « Excuse me if I write in English, but it comes easier to me and whenever I write French I can't spell correctly and it makes me mad. Merry Christmas to all and a happy, happy New Year⁵⁰⁹. » Comme la

Assomption College, 1983 : 52 cité dans Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, p. 78.

⁵⁰⁶ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Duluth Minn., 25 avril.

⁵⁰⁷ Jean Lamarre, « Modèle migratoire et intégration socio-économique des Canadiens français de Saginaw, Michigan, 1840-1900 », p. 11.

⁵⁰⁸ D. Aidan McQuillan, *loc. cit.*, p. 113.

⁵⁰⁹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 222, Sam à sa mère, St. Paul, Minn. December 1896.

majorité des Canadiens français du Midwest, Sam considère que la réussite sociale ne pouvait se faire en français. Sam aura également de la difficulté dans le Midwest américain à perpétuer sa culture à d'autres niveaux.

Il semble se désintéresser de la musique et de la littérature. Au début de son périple dans l'Ouest canadien, il fredonne des chansons avec des gens qu'il rencontre dans l'Ouest et ce partage de culture fait partie des activités pratiquées pour se divertir : « Nous avons du plaisir le soir. Nous chantons, rions, fumons⁵¹⁰. » Aux États-Unis, il s'ennuie de ne plus pratiquer cette activité : « Savez-vous que je n'ai pas chanté une seule chanson depuis que je suis parti? Quand je dis chanter, je veux dire dans une maison, avec accompagnement au piano... Je sais par cœur les plus nouvelles chansons anglaises et les siffle à merveille⁵¹¹. » Isolé, il n'a personne avec qui partager cet intérêt pour la musique.

Même lorsqu'il assiste à un événement culturel susceptible de le rapprocher de la communauté canadienne-française, il reste à l'écart : « Le concert d'Albani a eu un grand succès ici à Minneapolis; les notables Canayens de la ville ont été lui rendre visite à son hôtel et elle nous a chanté "Souvenir du jeune âge". J'ai assisté à la réception mais je n'ai pas voulu être présenté⁵¹². » Peut-être se sent-il inférieur à ces notables parce qu'il ne fait pas partie de la petite bourgeoisie canadienne-française qui fréquente les lieux culturels du Minnesota? En effet, il n'arrive pas à se mêler à la communauté canadienne-française du Minnesota, surtout dans les villes d'où il fait parvenir la majorité de ses lettres, Minneapolis et Saint-Paul. Il en résulte une marginalisation.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 22, Sam à ses parents, Territoires du Nord-Ouest Saskatchewan Valley, June 28/83.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 113, Sam à sa mère, Duluth, Dec 18 1893.

⁵¹² *Ibid.*, p. 194, Sam à sa mère, le 10 avril 1896.

Par contre, il se soucie toujours de ce qui se passe au Québec puisque lors de l'Exposition universelle de Chicago, il est allé visiter les pavillons qui représentaient le Québec : « Il y a une salle de lecture où tous les journaux du Canada sont reçus. J'y ai même vu "L'Union des Cantons de l'Est" d'Arthabaska. La France n'a pas grand chose et l'Allemagne est partout⁵¹³. » De plus, il aime toujours être au courant de l'actualité québécoise puisqu'il lit encore les journaux du Québec, bien qu'il en parle avec ironie : « J'ai vu dans les journaux que Laurier était au pouvoir, it does not make any difference to me as I didn't expect to be called in as a member of his cabinet⁵¹⁴. » La distance et le temps passé hors Québec font en sorte que la réalité québécoise ne le touche plus autant.

Toutefois, il ne se résigne pas à couper complètement les ponts avec son passé au Québec. En effet, le fait qu'il poursuive sa correspondance, même de façon de moins en moins assidue, prouve qu'il est encore attaché à sa terre natale et aux gens qu'il a quittés. Il conserve également des objets qu'il a amassés au fil du temps qui proviennent du Québec, de l'Ouest canadien et du Midwest américain, qui lui permettent de garder contact avec sa culture et ses racines, mais aussi de conserver des souvenirs de son passage dans l'Ouest canadien et dans le Midwest américain. Il ne conserve pas tout, mais sa collection semble assez imposante :

[S]i j'avais les livres qui m'ont passés par les mains j'en aurais plusieurs centaines mais je ne pouvais pas les conserver a cause de ma vie passagère d'une place a l'autre en ce moment même j'ai deux énormes valises avec moi et une à St Paul et 2 valises à Minneapolis. Je les ai laissées dans un *storage house* où ils ont soin des effets aussi longtemps que l'on veut pour 25¢ par mois par 100 livres. Je ne sais comment cela est mais j'ai une manie pour amasser des choses et un étranger qui ouvrirait mes malles aurait du plaisir à contempler un tas d'objets apparemment inutiles mais que je garde, je ne sais pourquoi. De temps en temps, je fais inventaire, résolu de donner, vendre ou brûler une partie de mes possessions, mais quand je contemple ces souvenirs d'un court séjour dans différentes localités, je

⁵¹³ *Ibid.*, p. 103, Sam à sa mère, Duluth Minn. Sept 15 1893.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 221-222, Sam à sa mère, St. Paul, Minn. December 1896.

change d'idées et je ferme la valise en diable contre moi-même parce que je n'ai pas eu le courage de mettre mes résolutions en pratique⁵¹⁵.

Il considère donc ces babioles comme des bribes de son identité, un port d'attache matériel et identitaire puisqu'il ne s'attache à aucune terre.

Sam adopte, peut-être malgré lui, des éléments culturels distinctifs de la communauté canadienne-française du Midwest américain en se fondant sur le mode de vie des Canadiens français habitant Minneapolis et Saint-Paul. En effet, il se sédentarise, il se met à la pratique d'une profession libérale, il s'anglicise davantage que lorsqu'il habitait dans l'Ouest canadien, il inclut à son répertoire musical davantage de chansons anglaises et continue de lire les journaux québécois même s'il ne s'intéresse plus à la politique québécoise. Malgré cela, il a beaucoup de difficulté à s'intégrer à la communauté canadienne-française du Midwest.

3.2 Religion et identité

À partir de 1840, le clergé tente d'imposer les valeurs ultramontaines à la société canadienne-française en proposant une fusion complète de l'Église et de l'État, et essaie de convaincre ses fidèles que le destin national des Canadiens français est celui de promouvoir la religion catholique. Cette catholicité pour les Canadiens français signifiait un lien indestructible entre francité et catholicité et la croyance en une mission apostolique des Canadiens français qui doivent propager la foi catholique et la langue française partout en Amérique du Nord⁵¹⁶.

⁵¹⁵ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Duluth, Dec 18 1893.

⁵¹⁶ Nive Voisine, « Les valeurs religieuses de l'émigrant québécois (1850-1920) » dans Claire Quintal (dir), *L'Émigrant québécois vers les États-Unis : 1850 à 1920*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1982, p. 26-28.

Mais que signifie être catholique pour un Canadien français au XIX^e siècle?

Les Canadiens français provenant des campagnes du Québec sont pour la plupart de fervents croyants en la religion catholique. Ils sont pratiquants, ont reçu tous les sacrements auxquels ils ont droit selon leur âge et leur niveau de connaissance du catéchisme. Le dimanche est chômé et on assiste à la messe et les jours de fêtes religieuses sont respectés. Être catholique c'est faire ses Pâques, assister aux messes de minuit, la procession de la Fête-Dieu, l'adoration des Quarante-Heures, assister à des retraites paroissiales. Il faut également payer la dîme et contribuer aux levées de fonds officielles⁵¹⁷.

Sam devait adhérer à ces pratiques au Québec. En effet, dans le diocèse de Montréal en 1839, 70% de la population se rendait à la messe du dimanche et, comme elle était devenue obligatoire, ce pourcentage a atteint les 93% en 1868⁵¹⁸. D'autant plus que dans sa famille, il y avait plusieurs ecclésiastiques, dont son frère Pietro et Mgr Elphège Gravel.

Sam Gravel est peu bavard au sujet de la religion dans sa correspondance, la réalité de l'Ouest canadien de l'époque l'empêche d'être un catholique pratiquant. Par ailleurs, sa soif d'apprendre et son ouverture d'esprit lui feront voir d'autres manières de vivre une spiritualité. Dans l'Ouest américain, il fera part à sa famille de son adhésion à une pensée plus libérale. Par contre, à son retour au Québec, sa famille et son entourage diront de lui qu'il est un homme très pieux⁵¹⁹. Il semble très influençable lorsqu'il est question de religion, adoptant les idées qui circulent à l'époque et changeant d'avis sur la pratique religieuse selon l'endroit où il se trouve, soit le Québec, l'Ouest canadien et le Midwest américain.

En effet, on constate un certain relâchement dans la pratique religieuse de Sam Gravel lorsqu'il séjourne dans l'Ouest. Bien qu'il ait pratiqué régulièrement le dogme durant sa jeunesse, il le fait moins régulièrement à son arrivée dans l'Ouest canadien⁵²⁰. Ses

⁵¹⁷ Nive Voisine, *loc. cit.*, p. 32-33.

⁵¹⁸ Lucia Ferretti, *op. cit.*, p. 62.

⁵¹⁹ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 244, Jessie à Pietro, Somerset, jeudi 2 septembre 1897.

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 37, Sam à ses parents, [sans date].

multiples déplacements et sa connaissance réduite des lieux, du moins au début de son périple, ont peut-être eu un rôle à jouer sur ce manque d'assiduité. Ces emplois d'arpenteur et de traiteur, entre 1883 et 1885, l'obligeaient à se rendre dans des endroits éloignés où il n'y avait pas de foyer de colonisation et sans doute pas de lieu de culte. Par ailleurs, il faut dire qu'il était difficile d'assister à une messe régulièrement dans l'Ouest puisque le clergé de l'Ouest s'est développé à un rythme modéré⁵²¹. Il fallut près de 30 ans à l'Église de l'Ouest pour devenir fonctionnelle grâce à l'arrivée des Sœurs grises de la Croix en 1844 et de plusieurs missionnaires oblats, dont Alexandre Taché, en 1845. L'effectif réduit de missionnaires⁵²² représentait un obstacle à la présence soutenue du clergé auprès des catholiques de l'Ouest. Ajoutons à cela les grandes distances à parcourir à cause de la dispersion de la population sur un vaste territoire qui ne facilitaient pas l'accès au lieu de rassemblements religieux. En effet, « [p]artout dans les Prairies, l'isolement d'un grand nombre de petites communautés rend fort difficile la survie culturelle⁵²³. »

Mais la pratique moins assidue de la religion par Sam n'est pas seulement due à l'inaccessibilité du lieu de culte. En effet, le migrant était, contrairement à la région du Québec d'où il provient, davantage en contact avec la culture amérindienne. « Les voyageurs de l'Ouest s'accommodent facilement des mœurs indigènes et des mariages "à la mode du pays", même s'ils sont les premiers à enseigner les rudiments des prières à leur femme indienne et à leurs enfants, en attendant les missionnaires qui tardent à venir⁵²⁴. » Sam fréquentait beaucoup les Métis et les Amérindiens et assistait à de nombreuses cérémonies propres à leur culture. Sa troisième lettre témoigne d'une de ces cérémonies : « Les

⁵²¹ André Lalonde, « L'Église catholique et les Francophones de l'Ouest, 1818-1930 », p. 485.

⁵²² *Ibid.*

⁵²³ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, p. 89.

⁵²⁴ Nive Voisine, *loc. cit.*, p. 33-34.

Sauvages se préparent à la grande danse. J'ai reçu du Chef un morceau de tabac (signe d'invitation). J'ai hâte de les voir faire⁵²⁵. » Un certain transfert de culture s'effectue sans doute à l'insu de Sam, surtout au début de son périple alors qu'il est plutôt nomade. Toutefois, ce n'est pas parce que les migrants de l'Ouest ne pratiquent pas régulièrement la religion catholique qu'ils la perdent. Souvent, « voyageur dans les plaines de l'Ouest, colons dans la forêt profonde des régions nouvelles, ils demandent très tôt les "secours de la religion", parce qu'ils ne conçoivent pas pouvoir vivre sans église et sans clergé⁵²⁶. » Ce n'est pas le cas de Sam qui semble peu se soucier de ne pas assister régulièrement aux offices religieux.

Toutefois, au sein de la Police à cheval du Nord-Ouest, la pratique du culte religieux était très importante pour les supérieurs. Or, cette volonté de pratiquer régulièrement le culte était davantage motivée par une détermination à augmenter les bons comportements et la moralité au sein de la gendarmerie que la spiritualité elle-même⁵²⁷. Au début, étant donné le nombre restreint de missionnaires, c'était les officiers eux-mêmes qui s'occupaient des célébrations dominicales⁵²⁸. Lorsque la migration devint plus soutenue, soit après la rébellion de 1885, des lieux de culte émergèrent près des postes de la PCN-O et chacun avait la liberté d'assister à l'office dans le lieu de son choix selon sa confession. Les gendarmes et les officiers étaient tous considérés comme des chrétiens et avaient la liberté de pratiquer leur culte, qu'ils soient fidèles de l'Église d'Angleterre, catholiques romains ou dissidents (presbytériens, méthodistes et baptistes)⁵²⁹. Si quelqu'un se manifestait d'une autre confession, on l'envoyait généralement avec les anglicans. Le rituel du dimanche était strict

⁵²⁵ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 23, Sam à ses parents, Fort Mac Leod, N.W.T.,

⁵²⁶ Nive Voisine, *loc cit.*, p. 33.

⁵²⁷ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 229.

⁵²⁸ *Ibid.*

⁵²⁹ *Ibid.*

et voulait que les gendarmes soient habillés de leur grande tenue et qu'ils soient inspectés avant de marcher au pas pour se rendre au temple ou à l'Église. Bien sûr, il y avait des pépins : on manquait souvent de livres ainsi que de moyens de transport pour que les fidèles se rendent aux lieux de culte qui étaient souvent bien éloignés. On manquait aussi de locaux, surtout à Régina⁵³⁰. Personne ne pouvait demeurer au lit le dimanche, toutefois lorsque la messe était facultative, on remarque que peu faisaient l'effort de se rendre⁵³¹. Toutefois, assister à l'office religieux était obligatoire au fort de Régina depuis 1886 ainsi qu'au fort de Prince Albert où il était célébré deux fois par mois l'hiver. En 1889, tous les gendarmes devaient assister à une célébration religieuse, et ce, de façon régulière⁵³².

Ainsi, si Sam parle peu de religion avant 1886, c'est qu'il a été enrôlé dans la PCN-O en 1885, et qu'avant cela, il n'avait pas accès facilement à un lieu de culte. Mais même enrôlé, trouver un lieu de culte est difficile. À Médecine Hat, où il se trouve depuis janvier 1886, il n'y en avait pas : « The nearest catholic church in working order is, I think at Brandon, Henri is right I do not eat many masses they are so scarce in this country⁵³³. » Ce n'est qu'en septembre 1886 qu'on commence à parler de l'édification d'une chapelle :

Le prêtre qui est curé entre Regina et Calgary a envie de nous faire bâtir une chapelle dans notre village. Je voudrais savoir pourquoi Mgr Taché qui est si riche ne la bâtit pas lui-même. Nous sommes je crois, 15 catholiques et la moindre maison coûte pas moins de 100.00 d'ailleurs ce prêtre ne pourrait venir qu'une fois par mois et une messe par mois pour 15 âmes n'est pas beaucoup⁵³⁴.

Toutefois, même peu nombreux, les catholiques retroussent leurs manches afin de construire un lieu de prière à Médecine Hat et les habitants de la région sont généreux : « Nous avons plus de \$1.000 de souscrits pour notre église. J'ai vu des protestants

⁵³⁰ *Ibid.*

⁵³¹ *Ibid.*, p. 230.

⁵³² William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 177.

⁵³³ Corpus Gravel, du *Corpus de français familial ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam Gravel à sa mère, Médecine Hat, 1^{er} juin 1886.

⁵³⁴ *Ibid.*, Sam à sa mère, Médecine Hat, 17 septembre 1886.

donner \$20.00 J'espère que l'on va bâtir sous peu car il y a bien longtemps que j'ai été à la messe!!!⁵³⁵ » Rapidement, la chapelle s'érige et à l'occasion de Noël 1886, la construction est assez avancée pour y célébrer la messe de minuit :

J'ai oublié de vous dire que nous avons eu la messe de minuit ici, l'Église n'est pas encore terminée mais en y mettant une couple de gros poêles à charbon et en le tenant rouges tout le temps on a pu entendre toute la messe assez confortablement. L'Église a environ 30X40 en bois mais on doit la rembrasser en brique. Quand on a bâti l'église, les souscriptions ont montées jusqu'à 100.00 et les moindres de \$10 à \$20.00, cela était volontaire. [...] Quand l'église sera terminée nous n'aurons pas de curée résident mais il pourra venir de Régina une couple de fois par mois, et celui qui vient est tout jeune il se nomme Gaston⁵³⁶.

À partir de ce moment, Sam se rendra assez régulièrement à la messe. Il mentionnera dans sa correspondance sa participation aux cultes des fêtes principales de la religion catholique : « J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai fait mes Pâques dimanche dernier et j'ai chanté un *tantommergot* à *moétoutseul*⁵³⁷. » Il souligne aussi le fait qu'il a pris part à la célébration en chantant le *Tantum Ergo Sacramentum*, un chant grégorien catholique chanté aux offices du matin.

L'assiduité de Sam aux offices religieux sera plus soutenue à partir de la fin de l'année 1888 puisqu'il sera transféré au fort de Régina, pour faire suite à sa demande, afin d'aller rejoindre son frère. En effet, au camp d'entraînement de Régina, les règles concernant la pratique religieuse étaient plus strictes que dans les campements dispersés dans l'Ouest canadien et le nombre de recrues commandait un nombre d'effectifs cléricaux plus grand. De plus, une recommandation fut adoptée cette année-là afin d'obliger la pratique religieuse au sein de la PCN-O et fut incluse au Règlement de la PCN-O en 1889⁵³⁸. Sam, qui aimait chanter aux messes, continuera de le faire à Régina : « Je vais chanter à l'Église

⁵³⁵ *Ibid.*, Sam à sa mère, Medicine Hat, 21 novembre 1886.

⁵³⁶ *Ibid.*, Sam à sa mère, probablement de Medicine Hat, 5 janvier 1887.

⁵³⁷ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 34, Sam à sa mère, March 29th 1887.

⁵³⁸ William Beahen et Stan Horrall, *op. cit.*, p. 229.

tous les dimanches et Henri vient aussi, mais ne chante pas. Vous connaissez peut-être Mr A. Forget. Eh bien, j'ai chanté la messe avec sa femme le jour de l'Immaculée Conception; nous étions seuls à l'harmonium⁵³⁹ ». La messe devient une routine, intégrée à son mode de vie et lui permet d'élargir son cercle social.

Dans le Midwest des États-Unis, Sam ne mentionne pas avoir assisté à des messes. Il habite pourtant des communautés qui ont des églises bien implantées : il y en avait trois à Saint-Paul et deux à Minneapolis⁵⁴⁰. Isolé, il accorde moins d'importance aux fêtes religieuses : « [P]our moi le jour de Noël, le temps paschal, le mercredi des cendres, le carême, le mardi gras, la Ste Catherine ces jours sont comme les autres, le jour de l'an est le 1^{er} et le jour de Noël tombe le 25 dec chaque année, c'est a peu près tout mon savoir⁵⁴¹. » Cette déclaration se retrouve dans une missive datant de décembre 1891, soit la première année où il se trouve dans le Midwest américain et aussi le premier Noël qu'il passe seul : « les personnes que je vois d'habitude étaient avec leurs familles [...] ai passé un triste jour de Noël⁵⁴². »

Or, lorsqu'il tombe malade aux États-Unis, Sam demande à voir un prêtre pour le soutenir et peut-être pour lui donner les derniers sacrements en cas de décès : « Le prêtre est venu me voir plusieurs fois. C'est un Polonais qui parle français...⁵⁴³ » C'est donc un prêtre dont on ne connaît pas la confession, mais qui était sans doute catholique, qu'il appelle à son chevet. Toujours croyant, il ne voudrait pas mourir sans une dernière intervention

⁵³⁹ Lucienne Gravel, *op. cit.*, p. 43, Sam à sa mère, le 12 décembre 1888.

⁵⁴⁰ D. Aidan McQuillan, *loc. cit.*, p. 113.

⁵⁴¹ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Pembina N.D., 30 décembre 1891.

⁵⁴² *Ibid.*

⁵⁴³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 100, Sam à sa mère, Minneapolis, Minnesota, Aug 20 1893.

religieuse : « Malgré qu'il fut la moitié du temps sans connaissance, il en a demandé un, car des "nurses" donnent l'idée qu'il était dans un hôpital protestant...⁵⁴⁴ »

Cela n'empêche pas Sam d'avoir conscience de l'ultramontanisme étouffant de l'Église catholique de l'époque. Le clergé avait la conviction d'influencer en bien son troupeau en assumant une direction forte : « Vu l'impact du secteur temporel sur la vitalité spirituelle de ses brebis, l'Église jugeait justifiable toute intervention qui lui permettait d'exercer un contrôle rigoureux sur la vie sociale, politique et économique des catholiques français de l'Ouest⁵⁴⁵ ». Ainsi encadrée, l'Église tentait d'éviter que les francophones soient assimilés puisque « la langue était la gardienne de la foi⁵⁴⁶ ». Cette implication touchait tous les domaines : la paroisse, l'éducation, les institutions et associations telles que la Société Saint-Jean-Baptiste. La pensée ultramontaine était aussi présente au Québec que dans l'Ouest canadien, où on avait le désir de recréer un « Québec en miniature⁵⁴⁷ ».

Sam critique, dans une de ses dernières lettres envoyées du Midwest américain, datée du 18 mars 1897, cet ultramontanisme qu'il juge écrasant. Il croit que le rôle de l'Église devrait se limiter à stimuler la fibre spirituelle des fidèles :

Les évêques et prêtres du Canada feraient bien mieux de s'occuper du bien-être spirituel des membres de leurs congrégations et de laisser la politique de côté. La plupart des habitants votent d'après les conseils de leurs curés, en aveugles, mais les catholiques Canadiens, des villes surtout, commencent à se former des opinions politiques progressistes et indépendantes sans faire attention aux remontrances du clergé. Dans quelques années, cette indifférence aux édits et sermons deviendra générale comme en France, aux États-Unis et ailleurs⁵⁴⁸.

Sam accuse les catholiques de suivre aveuglément les conseils du clergé. Cependant, ce n'est pas le cas de toute la population canadienne-française puisque « [a]u plus fort de la

⁵⁴⁴ *Ibid.*, Jessie à Pietro, 25 août 1893.

⁵⁴⁵ André Lalonde, « L'Église catholique et les Francophones de l'Ouest, 1818-1930 », p. 493.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 485.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 494.

⁵⁴⁸ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 227, Sam à sa mère, St-Paul Minn. U.S.A. 18 mars 1897.

croisade antilibérale menée par une partie du clergé, le pourcentage de vote libéral ne baisse guère, parce que les fidèles disent que ce n'est pas au curé à leur indiquer pour qui voter; et le délégué apostolique leur donne raison!⁵⁴⁹ » Sam est donc en défaveur, comme de plus en plus de Canadiens à cette époque, d'un clergé à l'implication et aux pouvoirs trop étendus sur le plan temporel. Il souhaite un dénouement pour le Canada semblable à celui qu'ont connu la France à la suite de la Révolution de 1789 et les États-Unis grâce à la guerre d'indépendance américaine (1775-1783), soit la laïcisation de l'État où les pouvoirs des élites cléricales seraient limités aux considérations spirituelles.

Sam est également un partisan libéral comme une proportion grandissante de Canadiens français de l'époque. En effet, à partir de 1884,

les catholiques de la région de Montréal lisent un journal à grand tirage, *La Presse*, plutôt que des journaux cléricaux ; les nouvelles locales et les faits divers les intéressent plus que les prêches et, en dépit des discours du clergé, les Canadiens français partent en masse pour la ville et pour les États-Unis, en même temps qu'ils font de plus en plus confiance au Parti Libéral⁵⁵⁰.

Ce parti reçoit l'appui avoué de plusieurs des membres de la famille Gravel. Son frère Paul est un ardent libéral, et Sam félicite Paul lorsqu'il lui dit qu'il s'est rangé du côté des libéraux provinciaux : « Je reçois "*L'Union*" depuis quelque temps et je te remercie beaucoup. Je vois que tu as embrassé le parti de Mr Mercier pour tout de bon, car ces articles de la seconde page ne ménagent pas les bleux. Tu fais bien...⁵⁵¹ » Honoré Mercier, premier ministre du Québec de 1887 à 1891, était un ardent défenseur des catholiques et de la langue française et il encourageait l'essor de la minorité francophone à l'extérieur du Québec, dont les Métis. Son frère Alphonse est également un grand admirateur de Mercier et Pietro aussi. La famille de Sam était libérale et Sam incitait aussi les membres de sa

⁵⁴⁹ Nive Voisine, *loc. cit.*, p. 34.

⁵⁵⁰ Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, p. 97.

⁵⁵¹ Lucienne Gravel, *op. cit.*, p. 58, Sam à Paul, Régina Juillet 7 1890.

famille à voter pour ceux qui se rangeaient du côté de Louis Riel dans le conflit métis. C'est aux États-Unis qu'il prit conscience de l'influence importante du mouvement ultramontain au sein des sociétés canadiennes-françaises, pays où la religion n'était pas de connivence avec les instances politiques. Sa mentalité est donc voisine de celle des Canadiens français de l'époque, bien qu'elle s'éloigne de celle de l'élite cléricale.

3.3 *Famille et identité*

Sam prend l'habitude très jeune d'écrire à sa famille. Il envoie sa première lettre à l'âge de onze ans du Collège de Saint-Christophe d'Arthabaska⁵⁵² à sa grand-mère et il ne cessera d'écrire jusqu'à sa mort. Ce lien filial qu'il entretient malgré la distance, grâce aux lettres, le rattache au Québec de plusieurs façons et l'empêche de perdre contact avec les gens qu'il aime.

Il envoie très souvent à partir de l'Ouest canadien des nouvelles des gens qu'il rencontre et que son destinataire connaît : « Madame Beliveau tout le Richelieu de Winnipeg G Beudet n'a pas d'ouvrage et il copie chez un avocat⁵⁵³. » Comme il a migré dans une communauté où il connaît bien des gens que sa famille connaît également, sa correspondance sert entre autres à transmettre des nouvelles de la communauté.

Dans le Midwest des États-Unis, Sam continue de faire part de ses rencontres à sa famille, surtout si sa famille est susceptible de connaître ces personnes : «[L]a semaine dernière j'ai rencontré un homme Nerée Gaudet qui connaît bien Somerset et les Cantons de l'Est. Son frère (qui est mort l'an dernier) était marié à une parente de Madame Brunelle, ce

⁵⁵² À ce moment, Sam habitait encore chez ses parents à Arthabaska. Peu de temps après, il déménagera à Saint-Hyacinthe afin d'étudier au Collège de Saint-Hyacinthe, d'où il enverra aussi de la correspondance à sa famille.

⁵⁵³ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à son père, St-Boniface, 23 janvier 1884, 2^e lettre rédigée à cette date.

Nérée est commis a Crookston l'avez-vous connu?⁵⁵⁴ » Il donne aussi des détails sur la vie professionnelle et économique des gens qu'il rencontre :

J'ai rencontré aujourd'hui un jeune avocat nommé Bureau je l'avais connu a Wpg. En 83-4, il a marié un Delle Beliveau sœur d'un Beliveau qui tenait hotel a St-Boniface. Vous les avez peut etre connu, une de ses sœurs avait les cheveux roux et était vieille fille. Madame Bureau était brune et tres jolie. Bureau etait le plus ivrognes de tous les ivrognes de St Boniface mais il semble bien faire par ici⁵⁵⁵.

Puisque Sam rencontre peu de gens dans le Midwest américain, il échangera de moins en moins de nouvelles sur les gens qu'il côtoie et lorsqu'il le fait, il s'agit souvent de gens rencontrés ultérieurement dans l'Ouest canadien.

Il utilise également sa correspondance pour rassurer les parents des membres de la PCN-O qu'il connaît. Il se veut apaisant lorsqu'il écrit à sa mère pour la rassurer sur le fait que son frère Henri ne manquera de rien et ne courra aucun danger en se rendant à la division de Prince-Albert de la PCN-O : « Henri est parti hier matin pour Prince Albert. Il fait beau. La terre est sèche et il n'y a pas de mouches ni maringouins et le printemps, il y a toujours de la bonne eau dans les lacs et les marais...⁵⁵⁶» Il fait de même lorsqu'un jeune homme d'Arthabaska, Henri Rainville, s'inscrit dans la PCN-O et le rejoint à Régina : « Rainville est trop petit pour le service mais on va le mettre bugler et il jouera aussi dans la bande, il est avec Henri et ne s'ennuie pas du tout, vous pouvez rassurer son père et surtout sa mère que je ferai attention a lui⁵⁵⁷. »

Il demande parfois à sa mère de transmettre des nouvelles un peu plus maussades au sujet d'un ami ou d'un membre de la famille se trouvant dans l'Ouest canadien :

⁵⁵⁴ *Ibid.*, Sam à sa mère, Pembina N. D., 3 octobre 1891.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, Sam à sa mère, Duluth, Minn., 18 décembre 1893.

⁵⁵⁶ Lucienne Gravel, *op. cit.*, p. 48, Sam à sa mère, Régina, le 12 avril 1889.

⁵⁵⁷ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Regina, 21 février 1889.

Vous me parlez du jeune Ouellette eh bien dites à Mlle Larivière qu'il est la risée de St Boniface aussi le pauvre garçon s'ennuie mortellement, il a demandée la main de Dlle Jean et la mère n'en veut pas je crois qu'il ira se promener en Bas au printemps⁵⁵⁸.

Ainsi, ces nouvelles ne demeurent pas que dans le cercle familial. Elles s'échangent de famille en famille et permettent d'assurer le lien entre la communauté restée au Québec et celle qui a migré.

Il n'y a pas qu'au Québec que le contenu des correspondances est au cœur des conversations. En effet, Sam obtient aussi des nouvelles de sa famille grâce à ses rencontres avec des gens d'Arthabaska, ayant migré dans l'Ouest canadien, qui reçoivent les commérages de la région par leur propre correspondance : « J'ai vu Mr Lemieux et il m'a parlé de vous autres et m'a donné des nouvelles d'Arthabaska. il a été surpris de me rencontrer⁵⁵⁹. » Ces rencontres alimentent sa correspondance et un dialogue est susceptible de s'enclencher avec son destinataire alors que la simple description de ses activités quotidiennes porte souvent le destinataire à expliquer ses propres activités.

Les nouvelles de sa famille lui sont chères : « Je suis bien content d'avoir un autre petit frère, vous lui avez donné un beau nom⁵⁶⁰ ». Il s'agissait de la naissance de Guy. La réception d'une lettre est donc un événement qui égaie la journée de Sam. La lecture est un moment d'intimité privilégié avec l'expéditeur qui lui permet de livrer ses joies et ses bonheurs, mais aussi ses peines :

J'ai reçu avec peine la lettre de papa m'annonçant la mort subite de ma chère grand-mère. Je m'attendais peu à cela et comme d'habitude j'ouvrais cette lettre avec plaisir, sur le coup je ne savais pas comment prendre cela [...]⁵⁶¹.

La réception de lettres contenant de tristes nouvelles est sans doute plus difficile à accepter à cause de la distance et de la solitude qu'il ressent. Loin de sa famille, ses amis ne lui sont

⁵⁵⁸ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 11 février 1884.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, Sam à sa mère, Winnipeg, Leland House, 10 septembre 1885.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, Sam à son père, Winnipeg, 28 avril 1885.

⁵⁶¹ *Ibid.*, Sam à ses parents, St Boniface, 23 août 1884.

d'aucun secours, car ceux qui comprennent réellement sa douleur sont à des milliers de kilomètres.

La solitude qu'il éprouve est aussi un sujet récurrent dans la correspondance de Sam. Il s'ennuie de sa famille et constate que c'est la même chose pour les autres migrants qu'il fréquente : « Combien de jeunes gens viennent ici passer un an ou deux et même leur vie entière ils vivent retirés et n'ont pas de relation avec personne [...] nous sommes si loin de notre pays de nos parents nous aimons à penser aux absents a repasser dans notre mémoire⁵⁶² ». La solitude est un des maux dont souffrent le plus les Canadiens français migrants. Le Canadien hésite à quitter sa région et à se retrouver isolé parmi les anglophones : « Grégaire, il souffre d'être éloigné des siens [...] et d'être isolé au sein d'une population anglo-saxonne⁵⁶³. » La mémoire est un facteur important qui permet de déjouer l'isolement et la correspondance aussi trompe la solitude.

Sam contre la solitude en se remémorant parfois de bons moments vécus avec des membres de sa famille. L'anecdote suivante lui revient en mémoire après la lecture d'un sujet traité dans la lettre de son expéditeur :

A propos de monter a cheval (vous parliez de Berthe) vous devez vous rappeler de la fois qu'un de nous Henri [...] nous restions à Stanfold dans le temps et Henri embarqua a cheval sur un cochon qui la mena a l'entour du Jardin quand il en débarqua il avait une poignée de soies dans une main et était blanc comme un drap⁵⁶⁴.

L'évocation du passé est une façon d'entrer en intimité avec le destinataire et de conserver intacts les liens avec les membres de sa famille. Si la distance les empêche de vivre des

⁵⁶² *Ibid.*, Sam Gravel à ses parents, Red Deer River, 25 juillet 1883.

⁵⁶³ Yves Roby, *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Septentrion, 2007, p. 14.

⁵⁶⁴ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Medicine Hat, 17 octobre 1886.

expériences communes, au moins le passé les relie et le rappel de ces souvenirs maintient un rapport plus fort entre eux.

Plusieurs migrants de son village s'ennuient aussi du Québec et cela transparait dans leur conversation : « Ouellette parle souvent d'en Bas Je crois que c'est l'homme qui voudrait se voir en Bas chez eux il se propose de descendre cette été⁵⁶⁵. » Pour certains, cet ennui sera trop puissant et Sam perçoit qu'ils ne pourront résister trop longtemps à la tentation de rentrer au Québec : « Une femme qui voudrait se voir en Bas c'est Mde Jean Je pense qu'il va manger le peu qu'il avait et il s'en retournera avec son petit bonheur⁵⁶⁶. »

Heureusement, la famille de Sam lui envoie des produits du Québec qui lui rappellent le temps qu'il vivait là-bas et des journaux qui l'informent sur ce qui s'y passe : « D'après les journaux, ça tappe pas mal fort à Quebec entre les bleus et les rouges et si ça continue le gouvernement va tomber⁵⁶⁷. » Sa mère s'assure de son bien-être, même à distance, en lui envoyant des vêtements chauds : « J'ai reçu votre lettre hier accompagnée d'un beau casque et d'une bonne paire de bas⁵⁶⁸. » Sam envoie également de petits cadeaux à sa famille :

J'ai rapporté une couple de peaux de loups que je suis a repasse et a tanner et j'ai ramassé une couple de paires de cornes de Buffalos que je veux polir j'ai fait ce voyage expres pour vous il y a longtemps que je voulais vous envoyer une petite boite et aussitot que j'aurai fini de tanner les peaux et de polir les cornes je vous enverrai une petite boite je veux tout arranger et faire moi-même et vous verrez que je m'y connais dans ces ouvrages là⁵⁶⁹.

De plus, Sam pense à sa famille lorsque vient le temps de se débarrasser de quelques biens qu'il possède. Notamment lorsqu'il prend la décision de cesser ses études en médecine, il pense à Henri : « Quand vous ecrivez a Henri demandez lui donc si il veut avoir les livres de

⁵⁶⁵ *Ibid.*, Sam Gravel à son père, St-Boniface, 23 janvier 1884, 2^e lettre rédigée à cette date.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 11 février 1884.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, Medicine Hat, 17 septembre 1886.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Boniface, 23 janvier 1884.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, Sam à sa mère, Medicine Hat, 21 novembre 1886.

Medecine de Papa Je les ai encore et n'en ai aucun besoin. Je les lui enverrai si il les veut et si il me donne son adresse⁵⁷⁰. »

Par la correspondance voyagent aussi des photographies : « J'ai reçu le portrait de papa. Vous m'avez fait plaisir en me l'envoyant. Demain je vous enverrai le mien – mon "miroir" comme disent les métis⁵⁷¹. » Les photographies sont une preuve tangible de la présence du migrant dans sa terre d'accueil et incitent les autres membres de la famille à tenter leur chance puisque la photo montre le migrant souriant, paré de ses plus beaux atours et parfois dans un paysage qui incite à la migration.

La correspondance est aussi un lieu pour demander conseil. Bien qu'au moment où Sam se trouvait dans l'Ouest canadien, aucun membre de sa famille ne lui ait demandé ce qu'il pensait de l'idée que son frère Henri s'enrôle dans la PCN-O, on fait appel à son jugement afin de conseiller son frère Paul sur ses chances de réussite sur le plan professionnel s'il allait s'établir dans cette région éloignée :

Il appellera a son propre compte s'il veut mais pour ma part j'en ai assez. Le fait d'avoir etudier la loi au Steward est une bonne recommandation et aidera beaucoup a Paul mais dans l'ouest les vieux avocats sont comparativement rares et d'ailleurs je ne pourrais pas dire si il aurait une chance d'entrer comme associé dans une vieille office, ces affaires se conduisent directement entre les partis interessés et je suppose après une entente ou recommandations d'amis mutuels⁵⁷².

Sa correspondance permet donc d'affirmer qu'un lien de confiance subsiste entre les membres de la famille Gravel.

Toutefois, Sam écrit moins régulièrement à sa famille lorsqu'il se trouve dans le Midwest américain. Ce relâchement est plus marqué après l'abandon de ses études en médecine avec le Dr Peironnet. S'il n'a rien à dire à sa famille, c'est qu'il est sans emploi à

⁵⁷⁰ *Ibid.*, Sam Gravel à sa mère, St-Paul, 24 février 1896.

⁵⁷¹ *Ibid.*, Sam à sa mère, Winnipeg, 17 août 1885.

⁵⁷² *Ibid.*, Sam à sa mère, Duluth, Minn., 23 janvier 1894.

partir de ce moment-là et c'est peut-être aussi la honte de l'échec de ses études en médecine qui l'empêche d'écrire à sa famille : « Je commence bien des lettres que je n'achève jamais⁵⁷³. » Parfois Sam voudrait écrire, mais il s'en sent incapable parce qu'il a le sentiment de moins bien maîtriser le français : « Je vais vous écrire au long ces jours-ci. J'ai commencé à vous écrire au delà de 20 lettres et je les déchire toutes sans les achever car j'ai honte de mon orthographe française et je m'embrouille dans mes phrases⁵⁷⁴. » Même si Sam écrit moins régulièrement alors qu'il se trouve dans le Midwest américain, il écrit des lettres de politesse aux occasions spéciales, par exemple lors de la nouvelle année à sa mère : « Voici le premier de l'An qui arrive et je ne veux pas laisser s'écouler '95 sans vous écrire un mot. J'écris si rarement [...] Je ne saurais vous dire le bonheur que j'aurais à être avec vous pour le Jour de l'An, mais comme c'est impossible, inutile d'en parler...⁵⁷⁵ » Ainsi le lien épistolaire entre Sam et sa famille ne sera pas rompu durant cette quinzaine d'années de migration.

La correspondance pour Sam est ce qui l'unit à sa famille tout au long de sa migration. Elle est à la fois agente de réseaux sociaux, source de bonheur et de rappel du passé, l'intermédiaire pour l'envoi et la réception de biens matériels. Ce lien familial lui assure donc une sécurité matérielle et un appui moral et psychologique dont il a besoin pour poursuivre sa migration.

⁵⁷³ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 183, Sam à sa mère, Saint-Paul Minn. le 30 décembre 1895.

⁵⁷⁴ Corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau 1995-, Université d'Ottawa, Sam à sa mère, Duluth Minn., 25 novembre 1893.

⁵⁷⁵ Lucienne Gravel (dir.), *op. cit.*, p. 183, Sam à sa mère, Saint-Paul Minn., le 30 décembre 1895.

3.4 Conclusion

Dans l'Ouest canadien et dans le Midwest américain, Sam intègre certains modes de vie et certaines valeurs sans renier complètement son identité canadienne-française. Il tend à s'éloigner des valeurs canadiennes-françaises de la francité et de la catholicité en raison de son isolement dans le Midwest américain et, de façon moindre, dans l'Ouest canadien au contact des Amérindiens. Sam est donc perméable aux idées véhiculées par les autres groupes ethniques. Toutefois, malgré son isolement, Sam conserve plusieurs valeurs canadiennes-françaises de l'époque, en particulier d'une certaine élite dont fait partie sa famille : il est plutôt antiultramontain, libéral et reprend le discours proRiel. Même si Sam cherche l'aventure et n'a pas migré dans une chaîne familiale, la famille demeure pour lui le point d'ancrage et la valeur centrale de son identité.

Conclusion

L'examen de la correspondance que Sam Gravel a entretenue avec sa famille sur une période de plus de 15 ans à partir de l'Ouest canadien, du Midwest américain et de la province de Québec montre que son parcours migratoire, somme toute assez représentatif de la tendance migratoire générale du XIX^e siècle, a contribué à façonner l'identité de Sam Gravel. En effet, les raisons qui ont poussé Sam à migrer, les destinations qu'il a choisies et son parcours migratoire, autant dans l'Ouest canadien que dans le Midwest américain, sont caractéristiques des migrants de la fin du XIX^e siècle. En même temps, sa proximité ou son éloignement avec la communauté canadienne-française, selon la région de migration où il se trouvait, a influencé son mode de vie et ses valeurs.

Sur plusieurs plans, les choix que fait Sam au cours de son parcours migratoire sont représentatifs de la tendance générale des migrants canadiens-français du XIX^e siècle. Tout d'abord, ses motivations migratoires sont d'ordre économique; toutefois, contrairement à la plupart des Canadiens français, son déplacement ne fait pas partie d'une stratégie familiale afin de rétablir les finances de la famille. Sam part pour des raisons personnelles : c'est la volonté de faire fortune après l'échec de sa migration en Nouvelle-Angleterre qui le guide. Il aspire donc à accumuler du capital sans exercer une profession libérale. Ainsi, Sam quitte le Québec seul en 1883 alors que la majorité des migrants quittaient le Québec en famille. Or, à son insu, il représente un maillon de la chaîne de migration. En effet, il va rejoindre de nombreuses connaissances d'Arthabaska à Winnipeg et à Saint-Boniface et plusieurs membres de sa famille suivront ses traces en allant s'établir dans l'Ouest canadien.

Le discours de Sam au début de sa migration en Nouvelle-Angleterre était nostalgique et rempli d'amertume face à la vie d'écolier qu'il avait quitté. Toutefois, dans l'Ouest canadien, voulant masquer la honte de ses échecs financiers, il se créa une image de héros. Cette honte sera cachée puisqu'il écrira moins de détails et moins assidument dans le Midwest.

Sam est également un migrant représentatif du XIX^e siècle par le choix de ses destinations. En effet, entre 1881 et 1886, l'Ouest était très populaire chez les Canadiens français ainsi que chez nombre de gens d'Arthabaska. Si son choix de destination en 1891 se distingue, lorsqu'il se dirige dans le Midwest américain alors que le flot de migration en partance du Midwest américain se dirige vers l'Ouest canadien, il décide néanmoins de s'établir à Minneapolis et à Saint-Paul, des villes où la communauté francophone était bien établie.

Sam s'intègre aisément et rapidement à la communauté canadienne-française de l'Ouest canadien sur tous les plans, que ce soit linguistique, culturel ou communautaire, puisque les valeurs véhiculées sont voisines de celles du Québec. De plus, l'intérêt de Sam pour la culture et les actualités québécoises est toujours très fort. Au cours des premières années de son périple dans l'Ouest canadien, Sam est entouré des éléments qui façonnent l'identité canadienne-française. Pourtant, une transition identitaire s'amorce chez lui durant ces années de migration et il en témoigne dans sa correspondance au fur et à mesure qu'il en prend conscience. Il perçoit ce changement identitaire notamment quand son frère vient le rejoindre dans l'Ouest, soit cinq ans après son départ du Québec pour l'Ouest canadien. Toutefois, il est incapable de mettre le doigt sur ce qui a changé en lui exactement. Ce qui est susceptible d'avoir altéré son identité sont les rapports qu'il a eus avec les Amérindiens,

notamment lors de ses voyages de traite et d'arpentage ainsi que durant son engagement dans la PCN-O. S'il a été prompt à juger immoraux les agissements des Amérindiens au début de son périple, il adoptera certains de leurs comportements, appréciera leur compagnie et sentira même que sa langue a été altérée à leur contact lorsqu'il écrira à partir du Midwest. Par ailleurs, au sein de la PCN-O, Sam côtoie moins régulièrement les communautés canadiennes-françaises et fréquente des gendarmes d'ethnies diverses, qui parlent généralement anglais, ainsi que les communautés de l'Ouest canadien avoisinantes au cours d'activités culturelles ou dans le cadre de ses fonctions. Leur contact a certainement eu un rôle à jouer. Sam s'intègre en conservant ses particularités identitaires tout en s'ouvrant aux différences des autres.

Sam découvrira les changements identitaires qu'il subit en se comparant aux autres : c'est donc en étant confronté aux valeurs des autres ethnies qu'il côtoie qu'il prend conscience de l'altération de son identité et de son propre système de valeurs. Sa connaissance des enjeux politiques dans l'Ouest montre qu'il a un intérêt pour les groupes qu'il rencontre dont il compare les revendications, les aspirations et les rêves.

Lorsqu'il partira pour le Midwest américain, Sam se questionnera davantage sur son système de valeurs puisque son mode de vie est très éloigné de celui des Canadiens français du Midwest américain. En voulant passer inaperçu, il s'éloignera davantage des valeurs canadiennes-françaises traditionnelles. Il aura davantage recours au mode d'intégration pour les valeurs qui permettent d'accéder à un niveau social élevé soit la langue et la religion. En effet, son désir de faire fortune se fait sentir encore davantage dans sa correspondance. Le réseau social limité de Sam l'isolera et il ne voudra pas s'impliquer au sein des communautés où il habitera, comme à Duluth ou à Minneapolis et Saint-Paul où les

communautés canadiennes-françaises sont fortes. Cela entraîne chez lui un plus grand usage de la langue anglaise et une difficulté à rédiger des lettres en français. Le seul élément qui le relie au Québec en vient à être la correspondance qu'il entretient avec sa mère et, en de plus rares occasions, avec ses frères. Toutefois, ce lien devient de plus en plus ténu puisqu'il écrit de façon moins assidue au cours de cette période.

Sur le plan religieux, Sam est un fidèle aux convictions plutôt tièdes. En effet, la migration de Sam ne cadrerait pas avec les objectifs migratoires des membres du clergé de l'Ouest et il ne participera à la vie ecclésiastique dans l'Ouest canadien que lorsque les conditions s'y prêtent facilement, par exemple au sein de la PCN-O où Sam assiste à des messes plus régulièrement, à Regina surtout, mais aussi à Medicine Hat où toute la communauté s'est engagée à construire une église. Sans nécessité d'assister à la messe, son assiduité diminue; dans le Midwest américain, Sam ne mentionne pas avoir assisté à des messes malgré l'existence de nombreuses paroisses catholiques canadiennes-françaises dans les communautés où il habitera. Sam développe aussi un certain esprit critique par rapport à la religion catholique et surtout par rapport à l'ultramontanisme. Ce faisant, Sam s'auto-exclut de la communauté canadienne-française puisqu'elle est principalement fondée sur la paroisse et l'Église.

Ce qui le rattache à son identité canadienne-française est sans contredit le lien familial qu'il entretient avec sa famille par le biais de la correspondance et le lien communautaire qu'il maintient en échangeant des nouvelles et commérages du Québec et de son lieu d'accueil. Sa correspondance assidue, même si elle tend à décliner dans les dernières années de sa migration, montre son attachement familial. La solitude et l'ennui sont des sujets récurrents de sa correspondance et il trouve réconfort dans la correspondance

familiale. En effet, Sam a ressenti beaucoup de solitude au cours de sa migration et comme le réseau social est crucial dans la conservation de l'identité chez les migrants canadiens-français, les endroits où il se sentait le plus isolé le rendaient plus vulnérable au point de vue identitaire. Sam a de nombreuses connaissances canadiennes-françaises dans l'Ouest et peu dans le Midwest américain. Cette proximité sociale dans l'Ouest canadien lui permet d'échanger sur des références canadiennes-françaises et de maintenir davantage ses valeurs.

Or, en s'installant dans le Midwest américain, son réseau social s'est rétréci et il a dû s'adapter afin de tenter d'en constituer un nouveau. Pour ce faire, il a changé de carrière, se mettant à l'étude de la médecine, et il a quelque peu délaissé le français et la pratique religieuse. Il aspirait à accéder aux standards de la communauté canadienne-française du Midwest, mais ses tentatives de contact avec celle-ci demeurent vaines. En effet, tout au long de sa migration, Sam cherchera à atteindre la richesse et tentera de cacher ses échecs professionnels, surtout à ses parents. Toutefois, son désespoir transparaît dans ses missives et il lui arrivera de se confier à cœur ouvert, surtout à son frère Pietro. Ces échecs ont de grandes conséquences pour le migrant : anxiété, sentiment de culpabilité, agressivité, tensions familiales⁵⁷⁶. Pour dissimuler ses revers, Sam s'inventera une image de héros dans l'Ouest canadien. Or, dans le Midwest, il ne pourra les camoufler par cette stratégie et il écrit souvent qu'il cherche à faire fortune. Il tente de masquer ses échecs en écrivant moins souvent et en divulguant peu d'informations sur ses activités.

Ainsi, tout porte à croire que Sam reproduit ses valeurs dans l'Ouest canadien parce que ce sont celles de la communauté dans laquelle il cherche à s'intégrer. Il y greffe également les habitudes de vie amérindiennes et de l'Ouest canadien. En migrant dans le

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 583.

Midwest américain, il prendra des décisions sur sa vie personnelle et professionnelle en fonction des valeurs et des coutumes des Canadiens français de cette région. Il s'attache donc aux valeurs du groupe dominant⁵⁷⁷. Le résultat en est une « [a]ssimilation stérile et [une] adhésion de surface à une culture nouvelle⁵⁷⁸. » Sa communauté est un lieu qui lui permet de tirer les ressources dont il a besoin. Afin de favoriser sa réussite sociale et sa quête de richesse, il cherche à reproduire les comportements socialement acceptables afin de parvenir à ses fins. Revenu au Québec, Sam a donc retrouvé assez facilement ses valeurs canadiennes-françaises, puisque son changement identitaire ne s'est pas fait par conviction, mais par souci d'opportunisme.

La trajectoire de Sam n'est qu'un exemple parmi tant d'autres et il est difficile d'en tirer des conclusions générales concernant le Canada français entier. Il n'en demeure pas moins que Sam rejoint une grande communauté dans l'Ouest canadien qui met sur pied des institutions et perpétue les valeurs canadiennes-françaises. Ainsi, les élites cléricales semblent avoir réussi à faire passer la notion d'identité canadienne-française en certains endroits au Canada au-delà des frontières du Québec. Ce Canada français peut donc être considéré à cette époque comme pancanadien. En effet, Sam a conservé davantage ses valeurs dans l'Ouest canadien. Que signifie donc son changement identitaire dans le Midwest? Que les élites avaient plus de mal à concrétiser cet idéal de Canada français à l'extérieur du Canada? En fait, Sam s'est rendu dans des régions du Midwest où les Canadiens français étaient moins nombreux et plus urbanisés. Ces deux facteurs faisaient en sorte qu'il était plus difficile pour les migrants de s'attacher aux valeurs canadiennes-françaises traditionnelles et Sam ne fait pas exception.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 583-584.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 584.

En somme, l'expérience migratoire de Sam est un échec puisqu'il n'atteint pas les buts qu'il s'était fixés. Il ne revient pas avec la fortune et le prestige social qu'elle aurait dû lui apporter. De plus, les changements qu'il ressent sur le plan identitaire ont fait de lui un homme isolé dans le Midwest américain et isolé à son retour au Québec. En considérant négativement ses changements identitaires, Sam s'est lui-même marginalisé. En effet, il perçoit cette expérience migratoire comme un épisode l'ayant changé à tout jamais et au lieu de considérer cette expérience comme enrichissante, il la trouve aliénante. Toutefois, son expérience dans l'Ouest canadien, sa connaissance des pratiques et des coutumes des populations de cette région auraient pu être d'une aide précieuse pour les membres de sa famille s'il avait pu les accompagner dans l'Ouest. En effet, Pietro se rend dans l'Ouest canadien et fonde Gravelbourg en 1906 en y emmenant plusieurs membres de sa famille. Pietro, qui était alors un ecclésiastique, ne partait pas avec le même but que Sam : il voulait rapatrier les migrants canadiens-français qui résidaient dans la paroisse où il avait été affecté aux États-Unis vers les terres gratuites de la Saskatchewan et de l'Alberta. Sam a en ce sens été un éclaireur puisqu'il a certainement convaincu sa famille qu'il était possible de s'établir dans l'Ouest : il y est demeuré tout de même plus de sept ans. Or, ses apprentissages auraient pu être davantage mis à profit : Sam avait une bonne connaissance du territoire, des ethnies qui se trouvaient sur ce territoire et avait des contacts dans la région. L'expérience migratoire de Pietro sera quant à elle un succès : il réussira à attirer de nombreux colons et à créer une communauté francophone forte.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Lettres de Sam Gravel tirées du corpus Gravel, du *Corpus de français familier ancien*, France Martineau, 1995-, Université d'Ottawa.

Certaines lettres de Sam Gravel et des membres de sa famille sont tirées du livre :

GRAVEL, Lucienne (dir.), *Les Gravel*, Montréal, Boréal Express, 1979, 329 p.

Ouvrages et articles théoriques

ALLAIRE, Gratien, *La francophonie canadienne : portraits*, Sudbury, Prise de parole, 1999, 222 p.

ANDREW, Caroline, « Le choc des nationalismes », dans Caroline Andrew (dir.), *Dislocation et permanence : L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 81-85.

AYATS, Henri et Henri COLLOMB, « Les migrations au Sénégal : étude psychopathologique », *Cahiers d'études africaines*, vol. II, n° 8, 1962, p. 570-597.

BALTHAZAR, Louis, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1986, 212 p.

BEAHEN, William et Stan HORRALL, *Les tuniques rouges dans la Prairie : le maintien de l'ordre dans l'Ouest pionnier, 1886-1900*, Régina, Centax Books, 1998, 376 p.

CAMPBELL, Major Gary, « Le défi était de s'y rendre! L'expédition de la rivière rouge de 1870 », *Le Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, vol. 5, n° 1, printemps 2002, p. 66-73.

CARDIN, Jean-François, Claude COUTURE et Gratien ALLAIRE, *Histoire du Canada : espace et différences*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, 397 p.

CARDINAL, Linda, « Nation et nationalisme au Canada anglais », dans Caroline Andrew (dir.), *Dislocation et permanence : L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 87-110.

CORBETT, Noël Lynn, *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990, 398 p.

COULOMBE, Danielle, *Coloniser et enseigner. Le rôle du clergé et la contribution des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Hearst, 1917-1942*, Chapitre III : « Le projet de colonisation soutenu par Mgr Joseph Hallé : rêves et réalités, 1919-1939 », Ottawa, Le Nordir, 1998, p. 73-99.

COUTURIER, Jacques Paul, *L'expérience canadienne des origines à nos jours*, Laval, Beauchemin, 2002, 468 p.

CREIGHTON, Donald, *Canada : les débuts héroïques*, Montréal, Éditions Quinze, 1979, 254 p.

DAVID, Laurent Olivier, *Histoire du Canada depuis la Confédération 1867-1887*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1909, 256 p.

DE GAULEJAC, Vincent, « Identité » dans J. Barus-Michel, E. Enriquez, et A. Lévy (dir.), *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, Paris, Érès, 2002, p. 174-180.

DORAIS, Louis-Jacques, « La construction de l'identité » dans Denise Deshaies et Diane Vincent (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 1-11.

DULONG, Gaston, « Histoire du français en Amérique du Nord » dans Noël Lynn Corbett (dir.), *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990, p. 201-218.

FAUCHER, Albert, « L'émigration des Canadiens français aux [sic] XIX^e siècle : position du problème et perspective », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n^o 3, 1964, p. 277-317.

FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 203 p.

FINDLING, John E et Kimberly D PELLE., *Historical Dictionary of World's Fairs and Expositions, 1851-1988*, New York, Greenwood Press, 1990, 443 p.

FRENETTE, Yves, *Brève histoire des Canadiens français*, Montréal, Boréal, 1998, 209 p.

FRENETTE, Yves, John WILLIS et Marcel MARTEL (dir.), *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 298 p.

GAFFIELD, Chad, « Chapitre 2 : "Envahisseurs" et "fugitifs" ou familles en mouvement? » dans *Aux origines de l'identité franco-ontarienne. Éducation, culture, économie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 53-85.

GAGNON, France, « Parenté et migration : le cas des Canadiens français à Montréal entre 1845 et 1875 », *Historical Papers / Communications historiques*, vol. 23, n° 1, 1988, p. 63-85.

GILBERT, Anne, « Territoires » dans Caroline Andrew (dir.), *Dislocation et permanence : L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 15-37.

GRAVEL, Lucienne (dir.), *Les Gravel*, Montréal, Boréal Express, 1979, 329 p.

GUILLAUME, Pierre, « Chapitre 1 : La difficile affirmation d'une identité » dans Jean-Michel Lacroix (dir.), *Canada et Canadiens*, France, Presse universitaires de Bordeaux, 1994, p. 21-80.

HAMELIN Jean et Jean PROVENCHER, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal express, 1987, 156 p.

HARVEY, Fernand, « Le Québec et le Canada français : histoire d'une déchirure » dans Simon Langlois (dir.), *Identités et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 49-64.

HENRIPIN, Jacques, *La métamorphose de la population canadienne*, Montréal, Éditions Viara, 2003, 294 p.

HOERDER, Dick, *Creating societies: immigrant lives in Canada*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1999, 375p.

LALONDE, André, « L'Église catholique et les Francophones de l'Ouest, 1818-1930 », *S.C.H.E.C., Sessions d'étude*, n° 50, 1983, p. 485-497.

LALONDE, André, « L'intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, no 2, 1979, p. 163-185.

LALONDE, André, « Les Canadiens français de l'Ouest : espoirs, tragédies, incertitudes » dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 81-95.

LAMARRE, Jean, *D'Avignon: Médecin, patriote et nordiste*, Montréal, VLB éditeur, 272 p.

LAMARRE, Jean, *La migration des Canadiens français vers le Michigan au XIX^e siècle*, Sillery, Septentrion, 2000, 228 p.

LAMARRE, Jean, « Modèle migratoire et intégration socio-économique des Canadiens français de Saginaw, Michigan, 1840-1900 », *Labour/ Le Travail*, no. 41, printemps 1998, p. 9-33.

LAPOINTE, Richard et Lucille TESSIER, *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, Régina, Société historique de la Saskatchewan, 1986, 339 p.

LAVOIE, Yolande, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : mesure du phénomène*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972, 87 p.

LAVOIE, Yolande, *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel, 1979, 57 p.

MACEWAN, Grant, *French in the West – Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1984, 212 p.

McQUILLAN, D. Aidan, « Les communautés canadiennes-françaises du Midwest américain au dix-neuvième siècle », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 98-115.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 1973, 179 p.

MARTEL, Marcel, « "Gardons contact" : l'expérience épistolaire de Jean-Henri et de Maxime-Ovila Frenière en Nouvelle-Angleterre, 1912-1929 » dans Marcel Martel, Yves Frenette et John Willis (dir.), *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 175-195.

MARTEL, Marcel, « Le débat autour de l'existence et de la disparition du Canada français : état des lieux », dans Simon Langlois et Jocelyn Létourneau (dir.), *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 129-145.

MARTINEAU, France et Annie AVARD, « Langue et identité dans le Québec du XIX^e siècle : une écriture triangulaire » dans Marcel Martel, Yves Frenette et John Willis (dir.), *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 123-142.

OSTROWETSKY, Sylvia, « Le différend identitaire » dans Evelyne Pewzner-Apeloig (dir.), *Question(s) d'identité*, Chilly-Mazarin, SenS Éditions, 1999, p. 39-53.

PAINCHAUD, Robert, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 303 p.

PANNEKOEK, Frits, *Le commerce des fourrures et la société de l'Ouest canadien 1670-1870*, Ottawa, Société historique du Canada, 1987, 32 p.

PAQUET, Gilles, *L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis 1790-1940 : Problématique et coups de sonde*, Ottawa, Université d'Ottawa, Faculté d'administration, 1982, 61 p.

PELLAND, Ginette, *Écrire dans un pays colonisé*, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges (Québec), Éditions Trois-Pistoles, 2004, 197 p.

QUENNEVILLE, Jean-Guy, « Indiens, Métis et Cowboys : La saga de Jean-Louis Légaré » dans *La langue, la culture et les sociétés des francophones de l'Ouest : les actes du troisième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Centre d'Études Bilingues, Université de Régina les 25 et 26 novembre 1983*, Régina, Institut de recherche du Centre d'études bilingues, 1984, p. 23-35.

RAMIREZ, Bruno, *Par monts et par vaux : Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord atlantique 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991, 204 p.

RAWLINGS, Gwen, *The pioneers of Inverness Township, Quebec : An Historical of Genealogical Story, 1800-1978*, Cheltenham, Boston Mills Press, 1979, 142 p.

REMYSEN, Wim, « Le recours au stéréotype dans le discours sur la langue française et l'identité québécoise : une étude de cas dans la région de Québec », dans Denise Deshaies et Diane Vincent (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 95-121.

ROBY, Yves, *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Septentrion, 2007, 148 p.

ROBY, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Québec, Septentrion, 1990, 434 p.

ROBY, Yves, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) » dans Claire Quintal (dir.) *L'émigrant québécois vers les États-Unis : 1850-1920*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1982, p. 8-20.

RUMILLY, Robert, *Histoire des Franco-américains*, Montréal, Rumilly, 1958, 552 p.

SAINT-PIERRE, Annette, *Le Manitoba au cœur de l'Amérique*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1992, 225 p.

ST-AUBIN, Bernard, *Louis Riel : un destin tragique*, Montréal, La Presse, 1985, 313 p.

SMORAG, Pascale, *L'histoire du Midwest raconté par sa toponymie*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, 332 p.

THÉRIAULT, Joseph-Yvon, « La nation francophone d'Amérique : Canadiens, Canadiens français, Québécois », dans Caroline Andrew (dir.), *Dislocation et permanence : L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 111-137.

THÉRIAULT, Joseph Yvon et E.-Martin MEUNIER, « Que reste-t-il de l'intention vitale du Canada français? », dans Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations*, Montréal, Fides, 2008, p. 205-238.

TOUSSAINT, Ismène, *Louis Riel : le bison de cristal*, Montréal, Éditions Alain Stanké, 2000, 220 p.

TURNER, Frederick Jackson, *The frontier in American History*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1920, [1962], 375 p.

TRUDEL, Marcel, *La Nouvelle-France par les textes : les cadres de vie*, Montréal, Hurtubise HMH, 2003, 432 p.

VERRETTE, Michel, *L'alphabétisation au Québec, 1660-1900 : en marche vers la modernité culturelle*, Sillery, Septentrion, 2002, 192 p.

VINSONNEAU, Geneviève, *L'identité culturelle*, Paris, Colin, 2002, 234 p.

VOISINE, Nive, « Les valeurs religieuses de l'émigrant québécois (1850-1920) » dans Claire Quintal (dir.), *L'Émigrant québécois vers les États-Unis : 1850 à 1920*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1982, p. 21-37.

VOISINE, Nive, Jean HAMELIN et Sylvain PHILIPPE (dir.), *Les Ultramontains canadiens-français*, Montréal, Boréal express, 1985, 347 p.

Sites Internet consultés

« Hymne national canadien », *Patrimoine canadien*, [en ligne], mis à jour le 11/12/2009, <http://www.pch.gc.ca/pgm/ceem-cced/symb/anthem-fra.cfm>.

KANOUTÉ, Fasal, « Profils d'acculturation d'élèves issus de l'immigration récente à Montréal », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. XXVIII, n° 1, 2002, p. 171-190 [en ligne], mis à jour 2002, <http://www.erudit.org/revue/rse/2002/v28/n1/007154ar.html>.

LAJEUNESSE, Claude, « Arpentage », *L'Encyclopédie canadienne* [en ligne], mis à jour en 2012, <http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ARTf0007803>

« L'Atlas du Canada », *Ressources naturelles Canada* [en ligne] mis à jour 22/07/2004,

<http://atlas.nrcan.gc.ca/site/francais/maps/archives/1stedition/economic/transportationandcommunications/page20/#download>

Napoléon-Honoré Leclerc (1849 -)

<http://genealogiequebec.info/testphp/info.php?no=306334>

Table des matières

Résumé	i
Remerciements	ii
Introduction	1
Chapitre 1 : Contexte migratoire	17
1.1 - Conjoncture socio-économique québécoise défavorable	18
1.2 – Conjoncture socio-économique américaine favorable à l'accueil de migrants	24
1.3 - L'Ouest canadien : Une destination moins prisée par les Canadiens français	27
1.4 - L'implication gouvernementale dans le dossier de l'émigration dans l'Ouest	30
1.5 - L'implication du clergé : rediriger, coordonner et faire cesser l'émigration	35
Chapitre 2 : Le parcours migratoire de Sam Gravel : un parcours représentatif des tendances migratoires du XIXe siècle	40
2.1 - Une première expérience migratoire : la Nouvelle-Angleterre	42
2.2 - Conditions du départ vers l'Ouest canadien.....	51
2.3 - Itinéraire et établissement dans l'Ouest canadien.....	57
2.4 - Un membre de sa famille rejoint Sam dans l'Ouest	81
2.5 - Passage dans le Midwest américain.....	87
2.6 - Sam de retour à Somerset.....	96
2.7- Conclusion.....	102
Chapitre 3 : Parcours migratoire de Sam Gravel et construction identitaire	104
3.1 - Ethnicité et identité	104
3.1.1 - Les groupes amérindiens dans l'Ouest canadien	104
3.1.2 - Les ethnies blanches dans l'Ouest canadien.....	117
3.1.3 - Le Midwest américain.....	123
3.2 - Religion et identité.....	129
3.3 - Famille et identité	138
3.4 - Conclusion.....	145
Conclusion	147
Bibliographie	153

Liste des tableaux

Tableau 1 : Aperçu des déplacements de Sam Gravel entre 1878 et 1899.....	41
--	----